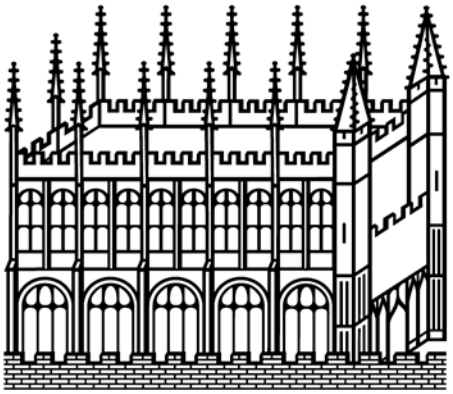

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

UNS. 158 d. 12

636 2 vol
G. 2 So

ŒUVRES

DE CHAULIEU.

TOME PREMIER.

A 530

chez

Guill.e Amfrie de Chaulieu
Né en 1639 au Château de Fontenay
en Vexin, mort à Paris le 27 Juin,
1720. agé de 81 ans.

ŒUVRES

DE

CHAULIEU,

D'APRÈS LES MANUSCRITS

DE L'AUTEUR.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,

Chez GOSSE Junior, Libraire.

M. DCC. LXXVII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1949
OF OXFORD

LETTRE

DE MONSIEUR LE MARQUIS DE CHAULIEU.

De Fontenai, ce 15 Février 1773.

J'AI long-tems héſité, Monſieur, à rendre public le Recueil des Œuvres de M. l'Abbé DE CHAULIEU, mon grand-oncle. Sa famille, par reſpect pour ſa mémoire, étoit dans l'intention de ne point leur laiſſer voir la lumière. M. l'Abbé DE CHAULIEU faiſoit des vers pour ſon amuſement & ſans prétention, jamais il n'eut la volonté de ſe faire imprimer. Voilà pourquoi depuis plus de cinquante ans ſes héritiers ont toujours refuſé de ſe deſſaiſir de ſes manuſcrits. Mais comme dans les Editions imparfaites qu'on a données de ſes

Ouvrages, ſans leur conſentement, on lui a attribué des Pièces qu'il n'a point faites, & des ſentimens qu'il n'eut jamais, le même reſpect pour ſa mémoire me détermine enfin à vous faire le ſacrifice de ces manuſcrits qu'on m'a tant de fois demandé. Je proteſte & certifie qu'ils ſont originaux, & qu'à l'exception de quelques Pièces qui compoſent ſon Porte-feuille, tout a été rédigé ſous les yeux même de M. l'Abbé DE CHAULIEU. *Je dois cet aveu au Public, afin d'éloigner tout ſoupçon d'impoſture, & pour qu'on ne confonde pas cette Edition avec les précédentes. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,* ANFRIE DE CHAULIEU.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

ON a ſouvent réimprimé les Œuvres de l'Abbé *de Chaulieu* depuis l'année 1724 qu'elles ont paru pour la première fois : des gens de lettres, & des hommes de goût ont préſidé à la plupart de ces Editions ; malgré cela, on peut aſſurer qu'aucune de ces Editions n'a été juſqu'à préſent exacte ni complette. Il eſt vrai que la dernière de toutes, donnée par M. *de Saint-Marc* en 1751, offre un Recueil plus riche que les précédentes ; mais cet Editeur a-t-il évité les défauts dont il eût pu ſe garantir ? a-t-il donné aux Œuvres du Poëte tout le ſoin, tout l'ordre, & tous les agrémens dont elles étoient ſuſceptibles ? Sans parler des

inutilités dont ſon Edition eſt ſurchargée, une infinité d'omiſſions, de tranſpoſitions, d'altérations & de contreſens, ont ſouvent défiguré l'original, & fait murmurer le lecteur. Aux fautes des Editeurs précédens, M. *de Saint-Marc* en a ajouté de nouvelles; ce dont il ſera aiſé de ſe convaincre par les Remarques qui accompagnent l'Edition que nous publions aujourd'hui. Qu'on n'attende cependant pas de notre part une attention ſcrupuleuſe à relever les mépriſes, les inexactitudes & les autres défauts qui fourmillent dans la ſienne : un tel examen ſeroit peu intéreſſant pour le Public, & auroit dégénéré en pures minuties. On s'eſt donc borné à relever les fautes les plus importantes, & encore cette eſpèce de critique ne s'étend-elle que juſqu'au milieu du premier volume.

L'Edition que nous donnons aujourd'hui ne ſera expoſée à aucun de ces re-

proches. Les anciens Editeurs de l'Abbé *de Chaulieu* ont pu être trompés par des copies infidelles, peu en ordre, & par de fauſſes traditions. Pour nous, nous avons eu entre les mains les trois manuſcrits originaux; un, entr'autres, qui, peu de tems avant la mort de l'Abbé *de Chaulieu*, a été rédigé ſous ſes yeux, d'après le manuſcrit corrigé de ſa main. Nous nous ſommes particulièrement attachés à celui qu'il avoit adopté, parce que c'eſt celui que le poëte deſtinoit au Public, comme on peut en juger par la *Préface* compoſée par lui-même, & qu'on ne trouve dans aucun des manuſcrits qui ont ſervi aux Editions précédentes. Cette *Préface* eſt d'autant plus intéreſſante, qu'elle fait connoître les véritables ſentimens de l'Abbé *de Chaulieu*. Il y convient des écarts de ſon imagination, mais il déſavoue & condamne d'avance tous les jugemens qu'ils pourroient faire

naître au préjudice de ſes mœurs & de ſa foi. Il veut bien ſe ſoumettre au blâme de s'être oublié quelquefois dans les tranſports de ſe verve, mais il rend toujours hommage aux principes qui doivent diriger l'honnête homme & le Chrétien. Trois de ſes Pièces ſurtout, intitulées par lui-même, *Les Trois manières de penſer ſur la Mort*, lui ont paru exiger l'interprétation. Elles en avoient beſoin en effet; c'eſt pourquoi le Poëte, abandonnant ſes autres Ouvrages à la critique, & dédaignant la gloire attachée aux productions de l'eſprit, ne permet pas qu'on infère de ces trois Pièces aucune aſſertion préjudiciable à ſon reſpect pour les dogmes du Chriſtianiſme & pour la Religion. C'eſt ce qu'il fait d'une manière auſſi louable que préciſe. Il revient même ſur cet objet dans quelques unes de ſes Lettres; nouvelle preuve qu'on a eu tort de le placer parmi les

Partiſans de l'incrédulité, aſſertion démentie plus formellement encore par les ſentimens religieux qu'il fit paroître dans ſa dernière maladie.

Outre la Préface de l'Abbé *de Chaulieu*, qui n'avoit point encore été imprimée, nous ſommes en droit d'annoncer qu'il y a dans notre Edition une cinquantaine de pièces qui ne ſont pas dans celle de *Saint-Marc*. Nous euſſions pu, malgré cette augmentation, la réduire à un volume, en nous bornant aux Pièces renfermées dans le manuſcrit qui nous a ſervi de guide, & que nous avons ſcrupuleuſement ſuivi juſque dans les fautes de langue, qu'il nous eût été facile de corriger; mais pour nous proportionner au goût de tous les eſprits, & ne pas donner lieu de regarder comme tronquée ou défectueuſe une Edition qui ne renfermeroit pas toutes les Poëſies qui ont paru ſous le nom de *Chaulieu*, nous avons ren-

voyé à la fin du ſecond volume les différens morceaux que M. *de Saint-Marc* a inſérés dans la ſienne. Par ce moyen, on aura, avec le vrai *Chaulieu* quelques Pièces fugitives qui lui ont été attribuées, & que nous ne garantiſſons pas être de lui, mais qui cependant peuvent tenir place dans un Recueil.

ŒUVRES
DE
CHAULIEU.

METTRE une préface en forme à la tête de ſes ouvrages, ſent un peu trop l'auteur & le poëte de profeſſion. Ce ſont des qualités dont un homme du monde doit faire peu de cas, & dont tous mes amis ſavent que j'ai tiré trop peu de vanité, pour que je veuille ici ſuivre cet exemple, & me ſervir de cette méthode. Les talens ſont des préſens gratuits de la nature, dont nous ne nous devons ſavoir aucun gré : ce ſont des eſpèces de faveurs dont un honnête homme ne doit ni ſe glorifier ni ſe vanter non plus que des faveurs de ſa maîtreſſe, quelque plaiſir ſecret qu'il ſente à les recevoir. La répugnance que tous ceux avec qui j'ai vécu ſavent que j'ai eue à donner ou à dire de mes vers, & la retenue que j'ai toujours eue à ne les pas rendre publics, me ſerviront d'excuſe.

J'ai cru ſeulement devoir compte, & n'ai ſongé qu'à le rendre ici aux honnêtes gens qui auront aſſez de tems à perdre pour s'amuſer à lire mes folies, ou aſſez d'indulgence & de gaieté pour s'en divertir. Je n'ai pas voulu qu'ils puſſent être choqués d'un manquement apparent de bienſéance dont j'ai toujours été eſclave, ou qu'ils ſoupçonnaſſent de libertinage, des choſes que la chaleur d'une imagination trop vive m'a dictées, & que je n'ai jamais penſées. Ce que j'ai fait ne s'appelle point des ouvrages; il m'en a trop peu coûté pour cela: c'eſt un amas confus des ſentimens de mon cœur, quand les différentes paſſions les ont fait naître, ou des caprices de mon imagination, quand elle s'allumoit par mon enjouement naturel, l'occaſion, la gaieté de la table, la galanterie, & plus que tout cela, par l'envie de plaire à des princes, à tant d'illuſtres amis que j'ai eus, plus diſtingués par leur agrément & par leur eſprit, que par leur naiſſance & leur dignité, & tous enſemble auſſi libertins que moi. L'applaudiſſement de tant de gens d'eſprit, & le malheureux amour-propre, dont il eſt impoſſible de ſe défendre, qui rehauſſe le prix de ce que nous poſſédons, me perſuada alors que je pouvois tenter tout ce que l'étendue d'une imagination brillante & féconde pouvoit mettre au jour: cette penſée me flatta. Je crus poſſéder quelque partie de ce tréſor inestimable: ſéduit par ces erreurs plutôt que

guidé par la raiſon, je voulus faire quelque choſe de ſingulier ; je m'abandonnai tout entier à mon génie. Je penſai que l'imagination, portée à un certain degré, pouvoit égayer ce qu'il y a de plus triſte, conſerver les ornemens de la poéſie parmi ce qu'il y a de plus ſérieux, & jeter des fleurs ſur ce qu'il y a de plus ſec & de plus aride.

C'eſt dans cette idée que j'ai compoſé *les trois façons de penſer ſur la mort.* Il faut plaire aux eſprits bien faits, diſoit M. Paſcal ; c'eſt à eux que je m'adreſſe ici, & je les conjure de ne me pas condamner ſur les apparences, & de n'aller pas prendre pour mes opinions, ce qui n'étoit en effet que des eſſais de poéſie.

J'ai fait *la première façon de penſer ſur la mort* dans les principes du chriſtianiſme & de toute l'étendue de la miſéricorde de Dieu, ſeul aſyle des pécheurs comme nous ; & je l'ai faite ſans être par malheur dévot. J'ai fait *la ſeconde* dans les principes du pur déiſme, ſans être ſocinien ; *la troiſième*, dans les principes d'Épicure, ſans être impie ni athée. C'eſt ainſi que j'ai chanté les amours & le vin, toujours voluptueux & jamais débauché. Ferme dans les principes de ma religion, je n'ai point prétendu dogmatiſer le libertinage ; j'ai cherché ſeulement à faire voir juſqu'où l'abondance de la rime, la fécon-

dité de l'imagination & la facilité du génie pouvoient aller.

Voilà le ſeul chapitre ſur lequel je demanderai quelque grace au lecteur ; j'abandonne tout le reſte à la cenſure, & à la critique de tous ceux qui voudront prendre la peine de la faire. Je n'ai jamais prétendu tirer des louanges de mes vers ; il ſeroit injuſte de me blâmer, s'ils ne ſont pas meilleurs : perſonne au moins, tels qu'ils ſont, ne dira qu'ils ne ſont pas tout-à-fait à moi. Je n'en ai trouvé le modèle dans aucun de nos poëtes anciens ni modernes. Je les ai lu tous, depuis Villon juſqu'à La Motte excluſivement, & ma mémoire eſt ornée de tout ce qu'ils ont fait de beau ; c'eſt ſur cela que, ſans toutefois les imiter ni les ſuivre, je me fis un genre de poéſie qui du moins eût la grace de la nouveauté & de la ſingularité, s'il n'en avoit d'autres. Plein de reconnoiſſance pour tant d'illuſtres auteurs, je veux bien convenir que je leur dois tout, ſans leur avoir toutefois rien pris, & j'ai le plaiſir d'être riche de leur bien, ſans les avoir pillés. Eux ſeuls ont achevé ou réglé le génie que je ne dois qu'à la ſeule nature. C'eſt dans ce nombre infini de vers que je fais, que j'ai puiſé cette quantité de rimes que l'abondance rend ſi naturelle ſans le ſecours des épithètes, ſecours froid & infortuné de ceux qui ne ſont

point nés poëtes, & qui croyant s'élever au langage des dieux, ne ſont tout au plus que des faiſeurs de bouts rimés. J'atteſte cette vérité exacte dont j'ai toujours fait profeſſion, que jamais dictionnaire de rimes n'eſt entré chez moi, & que je n'ai appris dans aucun livre les règles de la poéſie.

CHAPELLE, à qui je dois ces premiers élémens, ce maître qui me fait tant d'honneur, & à qui je crains d'en faire ſi peu, ce dieu de l'imagination, livré tout entier à ſon ſeul enthouſiaſme, tenta le premier les rimes redoublées. Il ne les pouſſa pas auſſi loin qu'elles peuvent aller; j'en ai cru entrevoir ou deviner la cauſe. Quelque élégant que ſoit ſon badinage, il ne l'a pas aſſez orné, aſſez ſoutenu de traits de morale, de maximes de philoſophie, de grands principes ou de réflexions, & par-là n'a pu donner aſſez d'étendue, ni ſoutenir aſſez long-tems un badinage qui a quelque choſe de trop frivole, s'il n'eſt enrichi ou rehauſſé par ces grands traits. Pour ne pas tomber dans le même inconvénient, j'ai cherché, à l'exemple d'Horace que je trouve en cela merveilleux, à mêler les réflexions les plus ſérieuſes ſur la brièveté & ſur le néant de la vie, ſur les misères de la condition humaine, & ſur la fatale néceſſité de mourir, aux peintures & aux idées agréables de la molle volupté d'Épicure, & à cette jouiſſance

du préſent, que j'ai célébré comme le ſeul bien dont la Providence nous laiſſe maîtres ici-bas. Mais ſi Chapelle, comme les autres inventeurs des arts, qui ne les perfectionnent jamais, n'a pas tiré des rimes redoublées tout ce qu'il pouvoit, nous lui avons au moins l'obligation d'avoir inventé un genre de vers qui corrige le plus grand défaut de notre poéſie, en ôtant l'uniformité & la monotonie des deux rimes maſculines & féminines de nos vers alexandrins, que les étrangers nous reprochent avec tant de raiſon, & qui véritablement rebutent, ou du moins fatiguent l'oreille. Ce n'eſt pas aſſez que les rimes redoublées corrigent ce défaut, elles ſeules donnent aux vers libres & irréguliers le nombre & l'harmonie, en quoi je ſuis convaincu que conſiſte le principal agrément de la verſification. Quoique pénétré déjà de la vérité de cette opinion, j'y ai été confirmé par un excellent livre latin, écrit par un Anglois, *de Rithmo & Menſura*: il établit pour principe que la poéſie eſt une eſpèce de muſique. Il eſt aiſé de conclure de-là que le nombre & les ſons harmonieux en doivent faire la perfection.

Mais quoi que lui & moi penſions là-deſſus, on ne peut donner de règle pour y parvenir, & nous n'avons de juge ſouverain en cela que la délicateſſe de l'oreille, préſent rare & précieux

que nous devons à la ſeule nature, quand elle veut bien être prodigue envers ceux en qui elle joint ce talent à la vivacité d'une imagination féconde & juſte. Je ne prétends ni ſoutenir mon opinion par des argumens, ni la prouver par des raiſons; ainſi je ne parle point à ceux à qui le ſentiment ne le perſuadera pas, & je ne m'adreſſe point à ceux à qui la délicateſſe de l'oreille ne fera point ſentir la différence du nombre & de l'harmonie des vers de Virgile & de Tibulle, d'avec ceux de Lucrèce & d'Ovide; ou, dans notre langue, des belles ſtrophes de Malherbe, d'avec celles de tous nos faiſeurs d'odes. J'avoue ingénument que, pénétré de ce ſentiment, il n'eſt point de ſoin que je n'aie pris, il n'eſt point d'études que je ne me ſois faites pour n'employer que des mots juſtes & choiſis, qui ſont la délicateſſe de l'expreſſion: mais j'ai voulu encore qu'ils fuſſent ſonores, & j'ai tout ſacrifié pour tâcher à mettre du nombre & de l'harmonie dans mes vers; j'ai évité non-ſeulement des mots durs qui ſe heurtaſſent déſagréablement les uns contre les autres, mais encore la colliſion ou le choc des ſyllabes, & même des voyelles & des conſonnes, dont la rencontre produiſoit un ſon déſagréable; j'ai porté la délicateſſe & le ſcrupule juſqu'à ne pouvoir ſouffrir que le commencement d'un vers heurtât déſagréablement la fin de celui qui

le précédoit ; voilà la ſeule peine & le ſeul travail que m'ont coûté mes vers : quand je ne le dirois pas, on s'apperçoit aiſément que ma facilité a favoriſé ma pareſſe ; l'air négligé, répandu d'un bout à l'autre ſur mes foibles productions, avertit aſſez que j'ai laiſſé couler mes idées comme elles ſe ſont préſentées, ſans apprêt & ſans prétention. Je ne penſois cependant que trop ; & mon imagination eut toujours plus de beſoin de frein que d'aiguillon.

Il ne me reſte qu'un mot à dire des licences que je me ſuis données quelquefois dans les rimes ; c'eſt l'effet d'une autre opinion dont je ſuis également convaincu, que c'eſt le ſeul ſon & non l'arrangement des lettres qui fait la rime ; que l'on en doit ſacrifier la richeſſe à la beauté de la penſée, & au tour heureux de l'expreſſion. Mais il faut bien obſerver au moins que le ſon ſoit également uniforme : ainſi je ne ferois pas rimer *occaſion* & *raiſon*, le ſon de l'une étant *ion* & non pas *on* ; mais je ne ferai jamais de ſcrupule de rimer *valeur*, *malheur*, avec *honneur* & *faveur*, le même ſon frappant l'oreille, quoique la conſonne qui le précède ſoit différente. Il eſt impoſſible que la recherche & le trop d'exactitude dans la rime, n'ôtent un air facile & naturel à la poéſie, qui en fait la grande beauté.

En voilà trop pour un homme qui ne doit, ni ne veut faire de préface : quoi qu'il en ſoit, dans tout ce que j'ai fait, je n'ai cherché qu'à divertir mes amis, ou à plaire à mes amies; on me doit au moins ſavoir gré de l'intention ; &, comme dit La Fontaine :

Si de leur agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LES TROIS FAÇONS DE PENSER SUR LA MORT.

LA PREMIÈRE,

Dans les principes du Chriſtianiſme ;

A M. le Marquis DE LA FARE.

LA SECONDE,

Dans les principes du pur Déiſme ;

AU MÉME.

LA TROISIÈME,

Dans les principes d'Épicure & de Lucrèce ;

A S. A. madame la ducheſſe DE BOUILLON.

A M. LE MARQUIS
DE LA FARE,

En 1695.

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides ;
Déjà venoient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts ;
Et les noires vapeurs, & les brûlants tranſports
Alloient de ma raiſon offuſquer la lumière ;
C'eſt lors que j'ai ſenti mon ame toute entière,
Se ramenant en ſoi, faire un dernier effort
Pour braver les erreurs que l'on joint à la mort :
Ma raiſon m'a montré (tant qu'elle a pu paroître)
Que rien n'eſt en effet de ce qui ne peut être ;
Que ces fantômes vains ſont enfans de la peur
Qu'une foible nourrice imprime en notre cœur,
Lorſque de loups-garoux, qu'elle-même elle penſe,
De démons & d'enfer elle endort notre enfance.

Dans ce pénible état mon eſprit abattu,
Tâchoit de rappeller ſa force & ſa vertu ;
Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du ciel interprête laſſante,

Tremble, m'a-t-elle dit, redoute, malheureux,
Redoute un Dieu vengeur, un juge rigoureux ;
Tes crimes ont déjà laſſé ſa patience ;
Mais ce Dieu vient enfin, & tes égaremens,
Mis dans ſon auſtère balance,
Vont bientôt éprouver, ſans grace & ſans clémence,
La rigueur de ſes jugemens.

Mon cœur à ce portrait ne connoît pas encore
Le Dieu que je chéris, ni celui que j'adore,
Ai-je dit. Eh ! mon Dieu n'eſt point un Dieu cruel ;
On ne voit point de ſang ruiſſeler ſon autel ;
C'eſt un Dieu bienfaiſant, c'eſt un Dieu pitoyable,
Qui jamais à mes cris ne fut inexorable.
Pardonne alors, Seigneur, ſi, plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaiſirs qui paſſent comme un ſonge,
Puſſent être l'objet de tes ſévérités,
Et ſi j'ai pu penſer que tant de cruautés
Puniroient un peu trop la douceur d'un menſonge.

Eh quoi, diſois-je, hélas ! au fort de mes misères ;
Ce Dieu dont on me peint les jugemens ſévères,
C'eſt le Dieu d'Iſraël, c'eſt le Dieu de nos pères,
Qui, toujours envers eux ſi prodigue en bienfaits,
A pour les ſecourir oublié leurs forfaits ;
C'eſt ce Dieu qui pour eux renverſa la nature,
Et qui pour leurs ſoulagemens
Força même les élémens

A rompre cet ordre qui dure
Depuis la naiſſance des tems ;
Et c'eſt ce même Dieu de qui la main puiſſante
De ma frêle machine ajuſta les reſſorts,
Et, dès-lors qu'elle eſt chancelante,
Rallume mon eſprit & ranime mon corps :
Son ſouffle m'a tiré du ſein de la matière.
C'eſt lui qui chaque jour me prête ſa lumière,
Lui, dont, malgré mes maux, & l'état où je ſuis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis :
En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance ;
Trop ſûr de ſes bontés, je vis en aſſurance
Qu'un Dieu, qui par ſon choix au jour m'a deſtiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.

Voilà par quels ſecours mon ame défendue
A banni les terreurs dont on l'a prévenue,
Et, ſans vouloir braver le céleſte pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'eſpoir.

Ami, de qui pour moi l'amitié tendre & sûre
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidelle peinture
Des mouvemens de la nature
Au moment que j'ai cru voir terminer mes jours.
A ne rien déguiſer cet inſtant nous convie :
Et j'ai cru que c'étoit, ami, te faire tort,
Si, ne t'ayant jamais rien caché de ma vie,
J'avois pu te cacher mes penſers ſur la mort.

AU MÊME.

En 1708.

PLus j'approche du terme, & moins je le redoute ;
Sur des principes sûrs mon eſprit affermi,
Content, perſuadé, ne connoît plus de doute :
Je ne ſuis libertin, ni dévot à demi.

Exempt des préjugés, j'affronte l'impoſture
Des vaines ſuperſtitions,
Et me ris des préventions
De ces foibles eſprits dont la triſte cenſure
Fait un crime à la créature
De l'uſage des biens que lui fit ſon auteur,
Et dont la pieuſe fureur
Oſe traiter de choſe impure
Le remède que la nature
Offre à l'ardeur des paſſions,
Quand d'une amoureuſe piqûre
Nous ſentons les émotions.

D'un Dieu, maître de tout, j'adore la puiſſance ;
La foudre eſt en ſa main ; la terre eſt à ſes pieds ;
Les élémens humiliés
M'annoncent ſa grandeur & ſa magnificence.

Mer vaſte, vous fuyez !
Et toi, Jourdain, pourquoi dans tes grottes profondes,
Retournant ſur tes pas, vas-tu cacher tes ondes ?
Tu frémis à l'aſpect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui ſous ſes pas fait abaiſſer les cieux.

Mais, s'il eſt aux mortels un maître redoutable,
Eſt-il pour ſes enfans de père plus aimable ?
C'eſt lui qui ſe cachant ſous cent noms différens,
S'inſinuant par-tout, anime la nature,
Et dont la bonté ſans meſure
Fait un cercle de biens de la courſe des ans ;
Lui, de qui la féconde haleine
Sous le nom des Zéphyrs rappelle le printems,
Reſſuſcite les fleurs, & dans nos bois ramène
Le ramage & l'amour de cent oiſeaux divers,
Qui de chantres nouveaux repeuple l'univers.
De Mercure tantôt empruntant le ſymbole,
Il dicte en ſes inſtructions
L'art d'entraîner les nations
Par le charme de la parole.

Sous le nom d'Apollon, il enſeigne les arts ;
Pour aſſurer nos biens & défendre nos villes,
Il emprunte celui de Bellone & de Mars ;
Et pour rendre nos champs fertiles
Et faire jaunir les guérets,
Il ſe ſert des préſens & du nom de Cérès.

Après tant de bienfaits, quoi ! j'aurai l'inſolence,
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance
Par l'imbécille amas de femmes, de dévots,
A cet Être parfait d'imputer mes défauts ;
D'en faire un Dieu cruel, vindicatif, colère,
Capable de fureur, & même ſanguinaire,
Changeant de volonté, réprouvant aujourd'hui
Ce peuple qui jadis ſeul par lui fut chéri !
Je forme de cet Être une plus noble idée ;
Sur le front du ſoleil lui-même il l'a gravée :
Immenſe, tout-puiſſant, équitable, éternel,
Maître de tout, a-t-il beſoin de mon autel ?
S'il eſt juſte, faut-il, pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruiſſeaux,
Dans l'offrande d'un ſacrifice,
Du ſang innocent des taureaux ?

Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple ;
Proſterné devant lui, j'adore ſa bonté,
Et ne vas point ſuivre l'exemple
Des mortels inſenſés, de qui la vanité
Croit rendre aſſez d'honneurs à la Divinité
Dans ces grands monumens de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance
Bien plus que de leur piété.

Un eſprit conſtant d'équité
Bannit loin de moi l'injuſtice ;
Et jamais ma noire malice

N'a fait pâlir la vérité,
Ou par quelque indigne artifice
Rompu les doux liens de la ſociété.

Ainſi je ne crains point qu'un Dieu dans ſa colère
Me demande les biens ou le ſang de mon frère,
Me reproche la veuve ou l'orphelin pillé,
Le pauvre par ma main de ſon champ dépouillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie.

Ainſi dans ce moment qui finira mes jours,
Qu'il faudra te quitter, LA FARE, & mes amours,
Mon ame n'ira point flottante, épouvantée,
Peu ſûre de ſa deſtinée,
D'Arnaud ou d'Eſcobar mendier le ſecours;
Mais, plein d'une douce eſpérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au ſortir de ce funeſte lieu,
Un aſyle aſſuré dans le ſein de mon Dieu.

A SON ALTESSE

A MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON,

En 1700.

PRINCESSE, en qui l'art de plaire
Eſt un talent naturel,
Toi, dont le nom immortel
Dans le temple de Cythère
Aura toujours un autel,
Tant qu'on y célébrera
L'eſpoir, la grace & les charmes;
Et qu'Ovide y chantera
Les beautés à qui Rome avoit rendu les armes;
BOUILLON, je veux que ma muſe,
Philoſophe en ſes chanſons,
De ſes morales leçons
Et t'inſtruiſe & t'amuſe;
Sur-tout que leur vérité,
Quoique parfois renfrognée,
Semble pourtant être née
Du ſein de la volupté.

Apprends à mépriſer le néant de la vie.
Songe qu'au moment que je veux
Enſeigner l'art de vivre heureux,
Elle s'en va m'être ravie.
Les dieux, ſans m'appeller, ont commencé ſon cours;
Ils ont fixé ſans moi le nombre de mes jours;
Et quand leur haine m'a fait naître,
Leur pitié ne me laiſſe maître
Que de l'inſtant préſent dont j'ai droit de jouir.
Tandis que je m'en plains, il va s'évanouir.
Mais bien-loin que la viteſſe
Dont s'écoulent nos beaux ans,
Soit un ſujet de triſteſſe,
Il faut que notre ſageſſe
Tire de la fuite du tems,
De la mort, de nos maux, & de notre foibleſſe,
Les raiſons de nous réjouir.

Aux penſers de la mort accoutume ton ame;
Hors ſon nom ſeulement, elle n'a rien d'affreux.
Détaches-en l'horreur d'un ſéjour ténébreux,
De démons, d'enfer & de flamme,
Qu'aura-t-elle de douloureux?
La mort eſt ſimplement le terme de la vie;
De peines ni de biens elle n'eſt point ſuivie:
C'eſt un aſyle sûr, c'eſt la fin de nos maux,
C'eſt le commencement d'un éternel repos;
Et pour s'en faire encor une plus douce image,

Ce n'eſt qu'un paiſible ſommeil,
Que, par une conduite ſage,
La loi de l'univers engage
A n'avoir jamais de réveil.

Nous ſortons ſans effort du ſein de la nature ;
Par le même chemin retournons ſur nos pas.
Eh ! pourquoi s'aller faire une affreuſe peinture
D'un mal qu'aſſurément on ne ſent point là-bas ?
Que ces ſages réflexions
Soient le principe de ta joie ;
Goûte l'erreur des paſſions,
Mais n'en devient jamais la proie ;
Prends-les pour des amuſemens
Dont il faut égayer le tems
Que nous demeurons ſur la terre.
Ce ſont de ſecrets ennemis
Que la nature en nous a mis
Exprès pour nous faire le guerre ;
Défendons-nous ſans la finir :
Ce ſont des ſujets peu fidelles ;
Mais ce ſont des ſujets rebelles
Que le bien de l'État empêche de punir.
Tranquille, attends que la parque
Tranche, d'un coup de ciſeau,
Le fil du même fuſeau
Qui devide les jours du peuple & du monarque.
Alors, contens du tems que nous aurons vécu,
Rendons graces à la nature,

Et remettons-lui ſans murmure
Ce que nous en avons reçu.

Cependant jetons des roſes :
Je les vois avec les lis
Briller, fraîchement écloſes ;
Sur le teint de ma Philis.

Viens, Philis, avec moi viens paſſer la ſoirée ;
Qu'à table les amours nous couronnent de fleurs ;
De myrte, comme toi, que leur mère parée
Vienne de mon eſprit effacer ces noirceurs :
Et toi, père de l'allégreſſe,
Viens, à l'ardeur de ma tendreſſe,
Bacchus, joindre ton enjoûment ;
Viens, ſur moi, d'une double ivreſſe
Répandre tout l'enchantement.

A l'envi de tes yeux, vois comme ce vin brille ;
Verſe-m'en, ma Philis, & noie de ta main
Dans ſa mouſſe qui pétille
Les ſoucis du lendemain.

Ainſi l'on peut paſſer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle deſtinée ;
Et goûter ſagement la molle oiſiveté
D'une pareſſe raiſonnée.

Princesse, puiſſiez-vous comprendre par ma voix
Un léger crayon des loix

Que la prudente nature
Dictoit en Grèce autrefois
Par la bouche d'Épicure;
Cet eſprit élevé, qui dans ſa noble ardeur,
S'envola par-delà les murailles du monde,
Affranchit les mortels d'une indigne terreur,
Et bannit, le premier, de la machine ronde,
Les enfans de la peur, le menſonge & l'erreur.

SUR LA PREMIÈRE ATTAQUE DE GOUTTE QUE J'EUS EN 1695.

LE deſtructeur impitoyable
Et des marbres & de l'airain,
Le tems, ce tyran ſouverain
De la choſe la plus durable,
Sappe ſans bruit le fondement
De notre fragile machine;
Et je ne vis plus un moment
Sans ſentir quelque changement
Qui m'avertit de ſa ruine.

Je touche aux derniers momens
De mes plus belles années,

Et déjà de mon printems
Toutes les fleurs ſont fanées.
Je regarde, & n'enviſage
Pour mon arrière-ſaiſon,
Que le malheur d'être ſage ;
Et l'inutile avantage
De connoître la raiſon.

Autrefois mon ignorance
Me fourniſſoit des plaiſirs ;
Les erreurs de l'eſpérance
Faiſoient naître mes deſirs :
A préſent l'expérience
M'apprend que la jouiſſance
De nos biens les plus parfaits
Ne vaut pas l'impatience,
Ni l'ardeur de nos ſouhaits.

La fortune à ma jeuneſſe
Offrit l'éclat des grandeurs :
Comme un autre avec ſoupleſſe
J'aurois brigué ſes faveurs ;
Mais, ſur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités ;
J'eus honte de la pourſuite
De ſes aveugles bontés ;
Et je paſſai, quoi que donne
D'éclat & pourpre & couronne
Du mépris de la perſonne
Au mépris des dignités.

Aux ardeurs de mon bel âge
L'Amour joignit ſon flambeau ;
Les ans, de ce dieu volage
M'ont arraché le bandeau :
J'ai vu toutes mes foibleſſes,
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidelles maîtreſſes,
Enivré de leurs careſſes,
Je ne les poſſédois pas.

Mais quoi ! ma goutte eſt paſſée ;
Mes chagrins ſont écartés :
Pourquoi noircir ma penſée
De ces triſtes vérités ?
Laiſſons revenir en foule
Menſonges, erreurs, paſſions :
Sur ce peu de tems qui coule
Faut-il des réflexions ?
Que ſage eſt qui s'en défie !
J'en connois la vanité :
La bonne ou mauvaiſe ſanté
Fait notre philoſophie.

LA RETRAITE,

En 1698.

LA foule de Paris à préſent m'importune,
Les ans m'ont détrompé des manèges de cour;
Je vois bien que j'y ſuis dupe de la fortune,
Autant que je le fus autrefois de l'amour.

Je rends graces au ciel que l'eſprit de retraite
Me preſſe chaque jour d'aller bientôt chercher
Celle que mes aïeux plus ſages s'étoient faite,
D'où mes folles erreurs avoient ſu m'arracher.

C'eſt là que, jouiſſant de mon indépendance,
Je ſerai mon héros, mon ſouverain, mon roi;
Et de ce que je vaux la flatteuſe ignorance
Ne me laiſſera voir rien au-deſſus de moi.

Tout reſpire à la cour l'erreur & l'impoſture;
Le ſage, avant ſa mort, doit voir la vérité.
Allons chercher des lieux où la ſimple nature,
Riche de ſes biens ſeuls, fait toute la beauté.

Là, pour ne point des ans ignorer les injures,
Je conſulte ſouvent le criſtal d'un ruiſſeau;
Mes rides s'y font voir : par ces vérités dures,
J'accoutume mes ſens à l'horreur du tombeau.

Cependant quelquefois un reſte de foibleſſe
Rappellant à mon cœur quelques tendres deſirs,
En dépit des leçons que me fait la vieilleſſe,
Me laiſſe encor jouir de l'ombre des plaiſirs.

Nos champs du ſiècle d'or conſervent l'innocence :
Nous ne la devons point à la rigueur des loix ;
La ſeule bonne foi nous met en aſſurance ;
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

Ni le marbre, ni l'or n'embellit nos fontaines :
De la mouſſe & des fleurs en font les ornemens ;
Mais ſur ces bords heureux, loin des ſoins & des peines,
Amarylle & Daphnis de leur ſort ſont contents.

Ma retraite aux neuf ſœurs eſt toujours conſacrée ;
Elles m'y font encore entrevoir quelquefois
Vénus danſant au frais, des graces entourée,
Les faunes, les ſylvains, & les nymphes des bois.

Mais je commence à voir que ma veine glacée
Doit enfin de la rime éviter la priſon :
Cette foule d'eſprits dont brilloit ma penſée,
Fait au plus maintenant un reſte de raiſon.

Ainſi, pour éloigner ces vaines rêveries,
J'examine le cours & l'ordre des ſaiſons,
Et comment tous les ans à l'émail des prairies
Succèdent les tréſors des fruits & des moiſſons,

Je contemple à loiſir cet amas de lumière,
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux ;
Et cherche s'il parcourt en effet ſa carrière,
Ou ſi, ſans ſe mouvoir, il éclaire les cieux.

Puis delà tout-à-coup élevant ma penſée
Vers cet Être, du monde & maître & créateur.
Je me ris des erreurs d'une ſecte inſenſée
Qui croit que le haſard en peut être l'auteur.

Ainſi coulent mes jours, ſans ſoin, loin de l'envie,
Je les vois commencer & je les vois finir.
Nul remords du paſſé n'empoiſonne ma vie ;
Satisfait du préſent, je crains peu l'avenir.

Heureux qui, mépriſant l'opinion commune
Que notre vanité peut ſeule autoriſer,
Croit, comme moi, que c'eſt avoir fait ſa fortune ;
Que d'avoir, comme moi, bien ſu la mépriſer !

LETTRE
DE M. DE LA FAYE
A MADAME DE***,
SUR LA RETRAITE ET LA GOUTTE.

J'Ai lu, Madame, graces à vous, la Retraite & la Goutte de M. l'abbé de Chaulieu; j'ai trop admiré, je m'y ſuis trop plu pour ne vous pas remercier. Que ne puis-je ici (pour vous rendre des graces qui conviennent au bienfait) diſpoſer comme lui des tréſors de l'Hélicon!

Le dieu qui fait rimer l'a comblé de ſes dons:
Une muſe toujours à ſon ordre fidelle,
Lui prête pour chanter d'inimitables ſons;
Mais moi, j'invoque en vain un dieu qui m'eſt rebelle,
Et ne veut m'inſpirer que de fades chanſons.

Quelle élégance dans ſa Retraite! Que de beau & que de vrai en poéſie, tandis que les autres font du faux tout l'ornement de leurs vers! Parut pluſieurs ſtances toutes belles, toutes admirables toutes dignes d'être retenues, certaines entr'autre

ſaiſiſſent l'eſprit & le goût ; telle eſt celle où il dit qu'il conſultera le criſtal d'un ruiſſeau pour accoutumer ſes ſens à l'horreur du tombeau. Cet ouvrage eſt plein de belles choſes, où d'excellentes ne laiſſent pas de ſe faire diſtinguer. Qu'il parle dans une ſtance bien dignement du ſoleil !

En écrivant, j'admire encore
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux ;
Et je pardonnerois au peuple qui l'adore,
A ces ſuperbes noms d'ignorer d'autres dieux.

Mais je ne citerai plus, ou il me faudroit copier tout l'ouvrage. Que ne dirai-je point de ſa Goutte ! Quelle morale ! Quelle liberté d'eſprit dans un corps gêné ! En la liſant, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier :

Puiſqu'inſpiré par tes douleurs
Comme du maître du Parnaſſe,
Chaulieu, d'un vers rempli de grace,
Dévoile ſi bien nos erreurs ;
Fille des ans, affreuſe Goutte,
Funeſte ſuite des plaiſirs,
Quelque chagrin que tu nous coûte,
Tu fais l'objet de mes deſirs.

Oui, Madame, ce n'eſt point un conte ; je ſouhaiterois de bon cœur avoir la goutte comme lui, & ſavoir faire auſſi bien des vers. Vous m'allez ſans doute objecter,

Que ce ſeroit acheter cher
Un talent qui n'enrichit guère.
Mais à quoi bon me reprocher
Le triſte état de ma misère ?
Je ſuis déjà poëte & mauvais :
Du métier dont j'ai l'indigence,
Puiſqu'enfin j'en ai fait les frais,
Oui, je voudrois pour récompenſe,
Dans un fauteuil par la goutte cloué,
Rimer avec tant d'élégance,
De cet abbé que je fuſſe avoué,
Au haſard d'être peu loué,
Graces à la vaſte ignorance
Dont notre bon ſiècle eſt doué.

Sans pourtant faire un ſouhait auſſi bizarre que celui d'avoir la goutte, & que l'excellence de l'ouvrage m'a inſpiré, pourroit-on, Madame, en faire un autre ſans vous offenſer ? Ne ſeroit-ce point dans vos yeux qu'il a puiſé cette manière vive de penſer ? Et n'enflamment-ils point également le cœur & l'eſprit ? Ah ! ſi c'eſt là la ſource de tous ſes beaux vers, avec l'envie d'être bon poëte que vous me connoiſſez, jugez, Madame, de ce que j'ai à ſouhaiter.

Faire un ſouhait eſt choſe très-commune ;
Par qui vous voit, auſſitôt il eſt fait :
Le voir rempli ſeroit grande fortune ;
Mais je ſais bien que votre choix eſt fait.

Si le papier me le permettoit, je vous expliquerois peut-être mon ſouhait plus au long ; car qui pourroit s'en tenir, madame....

LES LOUANGES DE LA VIE CHAMPÊTRE,

A Fontenay, ma maiſon de campagne, 1707.

DÉSERT, aimable ſolitude,
Séjour du calme & de la paix,
Aſyle où n'entrèrent jamais
Le tumulte & l'inquiétude.

Quoi ! j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on ſouffre ſous l'empire
De l'amour & de la beauté !

Et, plein de la reconnoiſſance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laiſſerai dans le ſilence
Tes agrémens & tes bienfaits !

C'eſt toi qui me rends à moi-même ;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma ſeule oiſiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois & ces hameaux,
C'eſt là que je commence à vivre;
Et j'empêcherai de m'y ſuivre
Le ſouvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant deſirées,
J'ai connu vos illuſions,
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir:
Libre de ſon joug le plus rude
J'ignore ici la ſervitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaiſſez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où ſort ce clair ruiſſeau,
De mouſſe & de fleurs tapiſſée,
N'entretiens jamais ma penſée
Que du murmure de ſon eau.

Bannissons la flatteuſe idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon ſavoir-faire & mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaiſirs
D'une condition commune ;
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes deſirs.

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour ſe montre à mes yeux,
Des tréſors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature !

Quel plaiſir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher le frais ſous ces ormeaux!

Puis, ſur le ſoir à nos muſettes
Ouir répondre les côteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois & de chanſonnettes!

Mais hélas ! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de vîteſſe ;
Mon indolence & ma pareſſe
N'en peuvent ſuſpendre le cours.

Déjà la vieilleſſe s'avance ;
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du ſort
Qui m'y livre ſans eſpérance.

Fontenay, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muſes, qui dans ce lieu champêtre
Avec ſoin me fîtes nourrir ;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut ſagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible & ſombre.

Où de ces arbres dont exprès,
Pour un doux & plus long uſage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me ſuivra qu'un cyprès.

Mais je vois revenir Liſette,
Qui d'une coiffure de fleurs
Avec ſon teint à leurs couleurs
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reſte de jours
Que la bonté des dieux nous laiſſe ;
Parlons à Liſette d'amour :
C'eſt le conſeil de la ſageſſe.

RÉFLEXION

SUR

LA MAXIME D'ÉPICURE:

Sapiens non accedat ad rempublicam.

A DAMON.

JE ſais que partiſan d'une auſtère ſageſſe,
Que nourri de l'eſprit d'Épicure & Lucrèce,
Tu penſes que le ſage avec tranquillité
Laiſſe couler en paix cette ſuite d'années
Dont nous font en naiſſant préſent les deſtinées;
Qu'il ne doit, occupé de ſon oiſiveté,
S'embarraſſer des ſoins de la choſe publique,
Mais goûter à longs traits la molle volupté,
Loin du tourbillon politique.

Souffre, mon cher DAMON, qu'à tes préventions
J'oſe oppoſer ici quelques réflexions,
Et que mon amitié, contraire à ton ſyſtême,
T'impoſe une eſpèce de loi,
En te faiſant ſentir ce que doit à ſoi-même,
Ce que doit à l'État un homme tel que toi.

Dès-lors que né ſous d'heureux tems
Où le mérite & les talens
Ont une sûre récompenſe,
Sans qu'il en coûte d'innocence,
De manège ni de détour,
Sans l'indigne métier d'aller faire ſa cour;
Un doux regard de la fortune,
Après un long aveuglement,
D'une condition commune
Vous appelle au gouvernement:
On ne doit plus ſouffrir que la raiſon réplique;
Il faut pour ſon pays un entier dévouement,
Et l'on doit rigoureuſement
Compte de ſes talens à la choſe publique.
Adieu donc pour jamais, calme, tranquillité;
Enfans de mon indépendance;
Ne goûterai-je plus ma chère liberté
Dans les bras de la nonchalance?
Quitte, quitte, DAMON, d'inutiles regrets
Qui doivent au plus être faits
Pour ces eſprits bornés qui ne font rien ſans peine;
Et qui ſur leurs bureaux attachés à la chaîne,
Abymés dans un vil détail,
Mais privés des clartés que le ciel leur dénie,
Croient que la peine & le travail
Peuvent tenir lieu de génie.

Pour toi, de qui l'eſprit dans ſa vaſte étendue
Découvre tout d'un coup la fin & les moyens,

Et fertile en expédiens,
En voit cent d'une ſeule vue ;
Chaque jour, tes heureux talens,
Aux gens d'état ſi néceſſaires,
Des plus épineuſes affaires
Te feront des amuſemens :
Ainſi parmi les mouvemens
Dont l'embarras paroît extrême ;
Le ſage trouve des momens
Pour habiter avec lui-même.

Sur-tout que la grandeur n'enfle point ton courage ;
Avec un eſprit haut mêle un accueil ſi doux,
Que, qui de ta fortune auroit été jaloux,
Te pardonne tout l'avantage
De ton odieuſe ſplendeur,
En faveur du modeſte uſage
Que tu feras de ta grandeur.
Mais, hélas ! quoi qu'on puiſſe faire ;
La prudence ne ſert de rien :
La fortune eſt femme & légère,
Son caprice ſeul la retient.
Des plus aimables maîtreſſes
Elle a l'empreſſement & la vivacité ;
Mais ſes infidelles careſſes
Tiennent de leur légéreté.
Tremble donc au milieu de ta proſpérité,
Quand du battement de ſes ailes

La volage divinité
Portera ſes faveurs nouvelles
Chez un bien moins digne que toi.
Prêt à lui pardonner ſon manquement de foi ;
Remets-lui les tréſors dont ſes mains infidelles
T'avoient ſi richement doté ;
Et foulant aux pieds ſes largeſſes,
Préfère à l'éclat des richeſſes
Une honorable pauvreté.

C'eſt lors que tu verras la troupe fugitive
De tous tes complaiſans diſparoître à tes yeux ;
Et leur amitié trop craintive,
Qui te cherchoit par-tout, t'éviter en tous lieux ;
A ces adverſités oppoſe un front d'airain ;
Reçois d'un viſage ſerein
La nouvelle de ta défaite ;
Fais une honorable retraite.
Ne va point par des cris exhaler ta douleur ;
D'aucun emportement qu'elle ne ſoit ſuſpecte,
Et que ton ſilence reſpecte
L'injuſtice de ton malheur.
Étouffe dans ton cœur tout retour de tendreſſe
Vers un objet ingrat de ta tendre amitié,
Et chaſſe, comme une foibleſſe,
L'indigne ſentiment d'aller faire pitié.
Va plutôt, d'une ame hardie,
Suivre le ſentier peu battu
De ceux qui, comme moi, bravent la perfidie

D'amis dont le cœur abattu
Laiſſe le menſonge & l'envie
Attaquer la plus belle vie,
Et faire injure à la vertu.

ODE
CONTRE L'ESPRIT,
En 1708.

Source intariſſable d'erreurs,
Poiſon qui corromps la droiture
Des ſentimens de la nature,
Et la vérité de nos cœurs ;
Feu follet, qui brilles pour nuire,
Charme des mortels inſenſés,
Eſprit, je viens ici détruire
Les autels que l'on t'a dreſſés.

Et toi, fatale poéſie,
C'eſt lui, ſous un nom ſpécieux,
Qui nomma *langage des dieux*
Les accès de ta frénéſie ;
Lui, dont tu pris l'autorité
D'aller conſacrant le menſonge,
Et de traiter de vérité
La vaine illuſion d'un ſonge.

Encor, ſi telle qu'autrefois,
Toujours modeſte en ſa parure,
L'églogue faiſoit la peinture
Des bergers, des prés & des bois;
Ou qu'au bon ſiècle de Catulle,
Simple dans ſes expreſſions,
Et de Virgile & de Tibulle
Elle chantoit les paſſions.

Mais non, de quelque rime rare;
De pointes, de raffinemens
Tu cherches les vains ornemens
Dont une coquette ſe pare;
Et ſuivant les égaremens
Où jette une verve inſenſée,
Tu négliges les ſentimens
Pour faire briller la penſée.

Tel ne chantoit au bord des flots
Du Mincius, l'heureux Tityre,
Mais ſimplement faiſoit redire
Le nom d'Amarylle aux échos;
Et les naïades attentives
Quittoient leurs joncs & leurs roſeaux
Pour venir danſer ſur ſes rives
Au doux ſon de ſes chalumeaux.

Eſprit, tu ſéduis; on t'admire;
Mais rarement on t'aimera;

Ce qui sûrement touchera,
C'eſt ce que le cœur nous fait dire;
C'eſt ce langage de nos cœurs
Qui ſaiſit l'ame & qui l'agite;
Et de faire couler nos pleurs
Tu n'auras jamais le mérite.

Mais ſur ces frivoles ſujets
Pourquoi s'amuſer à ſe plaindre;
Quand de toi l'on a tout à craindre
Sur de plus importans objets?
Dans les choſes les plus ſacrées,
Tu te plais à nous faire voir
Que, plus elles ſont révérées,
Et plus y brille ton pouvoir.

Dans la vérité ſimple & pure
D'une ſainte religion,
De quelle ſuperſtition
N'y mêles-tu point l'impoſture?
Le moyen de te pardonner
Ce que tu veux tirer de gloire
De nous apprendre à raiſonner,
Quand il eſt queſtion de croire?

Que d'inutiles queſtions!
Que de diſtinctions frivoles!
Et combien, des mêmes paroles
De contraires inductions!

Ah ! que le docteur angélique
Nous eût épargné d'embarras,
De la ſomme théologique
S'il n'eût compilé le fatras !

Mais je veux que l'on t'abandonne
L'empire des opinions :
Reſpecte au moins les paſſions
Et les goûts que nature donne.
Pourquoi troubles-tu nos deſirs
Par mille craintes ridicules,
Et de nos innocens plaiſirs
Viens-tu nous faire des ſcrupules ?

Demande aux hôtes de ces bois
Si le guide le plus fidelle
N'eſt pas la pente naturelle,
Plus ſage que toutes les loix ;
Et ſi jamais dans leurs tanières
Ils eurent la démangeaiſon
De venir chercher tes lumières,
Ou t'emprunter de la raiſon ?

Toi ſeul, auteur de ces caprices
Par qui Vénus ſoutient ſa cour,
Tu viens ſophiſtiquer l'amour
Par un attirail d'artifices.
Qui jamais ouit les oiſeaux,
Accablés de fers & de chaînes ;

Étourdir rochers & ruiſſeaux
Du triſte récit de leurs peines ?

C'eſt toi qui fais ces beaux romans
Qui, toujours loin de la nature,
Par leur vaine & folle lecture,
Font tourner la tête aux amans :
Les pigeons & les tourterelles
Savent ſe plaire & ſe charmer ;
Fut-il quelque Ovide pour elles
Qui fit jamais un art d'aimer ?

C'eſt dans ce livre *déteſtable*
Où paroît ta corruption,
Qui, d'une douce paſſion
A fait un art abominable ;
Art d'où nous vint en ſa fureur
Ce monſtre de coquetterie,
Et ce métier faux & trompeur
Qu'on appelle galanterie.

Mais, hélas ! inſenſiblement
Je ſuis un charme qui m'entraîne ;
Je ſens que j'oublîrai ma haine,
Si j'écris encore un moment.
Eſprit, que je hais & qu'on aime,
Avec douleur je m'apperçoi,
Pour écrire contre toi-même,
Qu'on ne peut ſe paſſer de toi.

ÉPITRE
DE
M. LE DUC DE NEVERS,
A
M. LE DUC DE VENDOME.

Demeuré malade de la petite vérole à la Charité-ſur-Loire, lorſqu'il alloit prendre poſſeſſion de ſon gouvernement de Provence, en 1680.

VOTRE alteſſe ſéréniſſime
Me recevroit en Hermotime,
Si, comme lui, je pouvois au-dehors
Développer mon ame de mon corps,
Et l'envoyer, errante & vagabonde,
Se promener par tous les coins du monde.
Vous l'auriez vue, en vérité,
Apparoître à la Charité,
En parure d'eſprit, en aimable fantôme,
Pour égayer les ſens du malade VENDOME;
Et lui rendre dans les beſoins
Mille devoirs & mille ſoins.
Mais l'ame dans le corps eſt trop embarraſſée;
Et ne peut par ſon hôte être ainſi délaiſſée,

A moins que le fatal ciſeau
Sans retour ne l'envoie en la nuit du tombeau.
Mais trève de ce mot qui fait peur aux malades ;
Parlons de jeux, de maſcarades,
De fêtes, de tournois, de bals & de ballets,
De gais feſtins, d'amours follets.
Ici l'on vous attend avec impatience,
Plus ſain, plus vigoureux, plus fringant que jamais ;
Chargé des riches dons de la belle Provence,
En état de goûter un ſort tout plein d'attraits,
De choiſir les plaiſirs dans l'aiſe & l'abondance,
Et de courir à tout moment
De divertiſſement en divertiſſement :
Le jeu, la chaſſe & la muſique,
Le repas clandeſtin, le repas moſaïque,
L'amour même en ſera, ſi ſes tranſports preſſans
Font jouer à la fin vos reſſorts impuiſſans.
En attendant l'effet de cet augure,
Et que votre air charmant, votre blonde figure
Vous redonne un plaiſir parfait,
Ne ſongez qu'à vous faire une ſanté qui dure ;
Dorlotez-vous ſur le tendre duvet,
Du profond Rabelais écoutant la lecture
Qu'explique à votre chevet
Épicure Chapelle, & Chapelle Épicure.

SONNET

DU MÊME.

Envoyé à Monſieur le Duc de Vendôme dans la même Lettre.

QUE Céſarion ſoit le bien reſſuſcité,
Sans manne, ni ſéné, ni pomme d'ellébore!
S'il a d'un Peliſſon l'épiderme croûté,
En quelque état qu'il ſoit, il nous charme, on l'adore.

Pour lui rendre bientôt des ſignes de ſanté,
Je ſacrfie un coq au Talbot d'Épidaure,
Et pour avoir de lui quelque poſtérité,
Le grand Dieu de Lampſaque en ſa faveur implore.

Mais quand le verrons-nous de retour en ce lieu
Le bon Chaulieu Vendome, & Vendome Chaulieu?
Paris ſera charmé, la cour ſera ravie.

Moi, je verrai combler mes plus ardens deſirs:
C'eſt un autre moi-même; il ſait goûter la vie
En pareſſeux ſenſé qui pond ſur les plaiſirs.

RÉPONSE
A
M. LE DUC DE NEVERS,
PAR
M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.
En 1680.

EXCUSE, grand Nevers, la lenteur de ma veine!
L'hiver a glacé l'Hipocrène ;
Pégaſe ne peut plus marcher,
Et la divine Melpomène
En Lipare s'en va chercher
Brontes pour le ferrer à glace ;
Car tu croiras facilement
Qu'on ne trouve que rarement
Un maréchal ſur le Parnaſſe,
Où jamais d'artiſan groſſier
De grimper n'auroit eu l'audace,
Si, pour te plaire, près d'Horace
Apollon n'avoit donné place
A maître Adam ton menuiſier.
Grace à cet heureux ſacrifice
Que d'un coq à propos tu fis,

Nous avons toujours eu propice
Le docte fils de Coronis.
Cette peſte, malgré ſa rage,
A reſpecté notre Adonis;
Tu trouveras même embellis
Tous les traits de ſon beau viſage;
Car la nature bonne & ſage
A mêlé quelque roſe à des fagots de lis;
Et par un ſi prudent mêlange
A fait, ſans le ſecours du fard,
D'un VENDOME un peu trop blafard,
Un VENDOME plus beau qu'un ange.
Sa ſanté revient à grands pas;
Et ſi la faim, qui la devance,
Augmente ainſi qu'elle commence;
Les halles n'y ſuffiront pas;
Et bien que chez toi l'abondance,
Si familière en tes repas,
Y fourniſſe cinquante plats
Des mets les plus exquis de France;
Tu verras ce prince glouton
Rendre facilement croyable
Tout ce que nous conte la fable
Du famélique Eriſichthon.
Avec combien d'impatience
Attendons-nous ce jour heureux
Où de cet appétit fameux
Tu ſouffriras l'expérience!
Et pour rendre encor plus pompeux

L'éclat

L'éclat de ſi belle journée,
Si tu veux qu'il ne manque rien,
Et que ta cave ſoit ornée
De Saint-Laurent & de Verdée,
De Falerne & de Formien,
Immole au père Bromien
De ton pauvre Baron la victime empeſtée.

RÉPONSE

DE

M. LE DUC DE NEVERS,

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

VRAIMENT vos vers ſont bons ; ils ſemblent fabriqués
Sur la montagne à double cime :
Par les experts ils ſeront colloqués
Dans le degré le plus ſublime ;
Et, quoiqu'ils ne ſoient que croqués,
J'y reconnois pourtant de ſavans coups de lime ;
Des traits de maître bien marqués,
Un air de Virelai s'égayant ſur la rime.
Mais venons au ſéréniſſime.
De ſes beaux jours par la parque attaqués
La trame ſe reprend, la vigueur ſe ranime ;

Nous les verrons à loiſir chroniqués
Par plus d'un exploit magnanime.
Ses aimables attraits ne ſont plus offuſqués ;
Il n'eſt plus ſur ſon teint de phlegmoneuſe phyme :
Là des cynabres vifs, comme mouches plaqués,
L'éclat nouveau ſur l'albâtre s'imprime ;
Et bientôt de Vénus tous les cœurs extorqués,
A l'aimer ſeront appliqués,
S'il eſt beau comme Adon, & nerveux comme Euthyme.
Qu'il vienne donc ce prince boniſſime,
A ſon aiſe, en ſeigneur opime.
Tous les vins de liqueur déja ſont débarqués ;
Mille & mille flacons en ordre ſont braqués ;
Tout l'art des cuiſiniers en ſa faveur s'eſcrime ;
Tout gibier volatil, terreſtre & maritime
S'offre pour aſſouvir ſa faim gloutonniſſime.
Nous tous, d'un accord unanime,
Par les vapeurs du vin nos eſprits provoqués,
Au bruit harmonieux de cent verres choqués,
Nous crierons à l'envi : *Ferme, trinquons, trinquez.*
Que la ſobriété, la règle, le régime
Paſſent pour un énorme crime.
Écartons loin de nous ces pâles efflanqués.
Que tout ſobre puſillanime
Soit, une pierre au cou, jeté dans un abyme !
Que les dieux de la joie, au feſtin invoqués,
Nous comblent de douceurs ! Que Bacchus toujours prime !

Là, pour un digne hommage à ſa puiſſance optime,
Chaulieu, Chapelle, en Mimallons maſqués,
Parmi les bonds joyeux du mime & pantomime,
Sur les autels d'un doux parfum muſqués,
Selon l'antique maxime,
Immoleront d'un bouc la paillarde victime.
Venez donc, car ſans vous le chagrin nous opprime.
Nos commerces ſont détraqués,
Bethune par la goutte a les pieds diſloqués,
Ce convive excellentiſſime.
Je finis: nos cerveaux ſe ſont alambiqués
A vous tracer ces vers un peu trop tôt riſqués:
Sans doute ils ſeront critiqués
Comme un ouvrage cacochyme.
La veine du baron eſt au bas, & périme;
Mais, quoique ſes tranſports ſe ſoient mal expliqués,
Agréez toutefois & le zèle & l'eſtime
De votre valet le plus ime.

ÉPITRE

A M. LEDUC DE NEVERS,

Sur des Vers de CHAPELLE, *dans les ſeules rimes d'*age *&* *d'*if, *qui rendoient cet ouvrage un peu forcé & languiſſant, écrite d'Anet en* 1680.

J'Ai vu du paiſible rivage
Enfoncer le fragile eſquif
Que Chapelle & d'*age* & d'*if*
Avoit leſté pour ſon voyage.
Mais par un vent ſuperlatif
Sa métaphore a fait nauffrage ;
Je l'ai laiſſé, ſauvant à nage
Sur le rocher du Château-d'if,
Sa muſe & tout ſon équipage.
Moi, d'un ſtyle plus libertin,
Et d'une verve moins priſée,
Par la pareſſe autoriſée,
Sans m'en reveiller plus matin,
Je vais griffonner ma penſée ;
Car ce n'eſt pour moi choſe aiſée
De mettre ainſi dans la priſon
D'une rime tant épuiſée,
Le peu que tu ſais de raiſon

Que la nature m'a laiſſée.
Si tu connoiſſois, chaque jour,
Avec combien d'impatience
Nous voyons que Phébus commence
Et finit ſon oblique tour,
Sans que ton aimable préſence
Vienne embellir notre ſéjour;
Bientôt Vilpreux & Garancière
Verroient tes vîtes poſtillons
De leurs fertiles ſillons
Faire voler la pouſſière:
Tel qu'après les froids rigoureux
Des hivers qui nous font la guerre,
Tu quittes ce climat heureux
d'habitèrent jadis les maîtres de la terre;
Et, partant avec les Zéphyrs,
Dont tu dévances la vîteſſe,
Tu ramènes la politeſſe
Dans nos repas & nos plaiſirs.
Qui donc à Saint-Germain t'arrête?
Es-tu prié de quelque fête
Que donne ce ſeigneur courtois,
Qui toujours entourré d'anchois,
Pendant ſa podagre paſſée,
D'un grand fromage polonois
Faiſoit une chaiſe percée;
Mais que je voyois autrefois,
Dans ces glaciales contrées,
Donner un ſage contrepoids

Aux puiſſances hyperborées ;
Lui, dont l'eſprit plein de reſſorts
Forma les importans accords
Entre le Turc & le Sarmate
Et donc la pacifique voix
A fait pendre au croc les carquois
De l'Océan juſqu'à l'Euphrate ?

ÉPITRE

A MONSIEUR LE MARQUIS

DANGEAU,

Qui m'avoit traité de Poëte, en m'envoyant à Anet deux cents billets blancs de la loterie du Roi, qui avoit été tirée à Saint-Germain, en 1680.

QUELQUE faveur que l'on me faſſe,
Jamais d'un aſſez long ſommeil
Je n'ai dormi ſur le Parnaſſe,
Pour me trouver, à mon reveil,
Salué du nom de poëte ;
Moi, qui ne me ſerois vanté
Que d'en avoir eu la manchette,
La marotte ou la pauvreté.

Mais, puiſque tant obligeamment
Tu me le dis & m'en aſſure,
Je ſuis poëte aſſurément;
Car je ſais bien qu'une impoſture,
En choſe de cette nature,
Tu ne ferois légérement.
Et puis, nourri dès ton enfance
Parmi les aonides chœurs,
Tu ſais tout ce que dit & penſe
La chaſte troupe des neuf ſœurs,
Et tu n'aurois pas l'imprudence
D'initier à leurs chanſons
Un profane, par l'ignorance
Éloigné de toute apparence
D'être un jour de leurs nourriſſons.
Je m'en vais donc ſur ta parole,
Haſarder de faire des vers,
Pour te peindre ce grand revers
Qui trompa notre eſpoir frivole;
Et mit nos projets à l'envers.

Déja du dieu de la lumière
L'inégale ſœur, par deux fois,
Avoit achevé ſa carrière
Dont le cours partage les mois,
Depuis que la douce eſpérance
Employoit ſon flatteur pouvoir
A calmer notre impatience
Par l'attente d'un billet noir.

Cependant du haut de nos tours
Nous regardions tous les jours
Pour voir ſi notre deſtinée
Qui tant nous tenoit en ſuſpens,
En caractères noirs ou blancs
Par les dieux mêmes crayonnée,
Et par leur ordre ſouverain
A deux cents billets conſignée,
N'arrivoit pas de Saint-Germain.

Telle en foule deſſus le port
Athène attendoit ce navire
Dont les voiles devoient prédire
Le triſte ou le glorieux ſort
Du héros que l'amour en Crète
Sauva d'une sûre défaite,
Dont le deſtin ſeroit plus beau,
Si ſa trop fatale mépriſe,
Au retour de ſon entrepriſe,
N'avoit mis ſon père au tombeau.
Après une ſi longue attente,
Dont nous ſommes très-mal payés,
Par toi de billets envoyés
J'ai vu la troupe blanchiſſante.
Jamais il ne fut plus certain,
Et jamais preuve plus ſolide
Ne montra que rien de ta main
Ne peut ſortir que de *candide*.
Mais tu t'étonneras peut-être

De voir rimer ſi longuement
Un poëte, qu'en un moment
Ta ſeule autorité fit naître.
Pour finir ton étonnement,
Reconnois la main ſecourable
D'une muſe plus favorable,
Que l'on auroit vue autrefois,
Malgré Phébus & ſa neuvaine,
Plus dignement que Melpomène
Au Parnaſſe donner des loix.

RÉPONSE

DE MONSIEUR LE MARQUIS DANGEAU,

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Saint-Germain, en 1680.

VOTRE veine eſt toujours digne d'être admirée,
Toujours noblement inſpirée;
Soit que, comme autrefois l'heureux dormeur d'Aſcrée,
Vous vous trouviez ſavant pour avoir ſommeillé
Sur la croupe jumelle à Phébus conſacrée;
Soit que votre ame auſſi, par l'étude éclairée,

Ait dans un long travail obſtinément veillé ;
L'écrit que je reçois me paroît émaillé
Des plus riches couleurs dont la docte contrée
Par les neuf ſœurs eſt diaprée ;
Et de ſon triſte oubli la fable retirée,
Y rend à chaque pas l'eſprit émerveillé.

J'ai long-tems gardé le ſilence,
Et vous devez l'interpréter
Comme une juſte défiance
D'un homme qui n'oſoit, abbé, vous ripoſter ;
Car, en un mot, ſans complaiſance,
Sans vouloir ici vous flatter,
Je ſerois trop heureux de pouvoir imiter
Ce tour harmonieux, cette noble cadence
De vos vers, qu'on m'entend à toute heure vanter.
Que vous me plaiſez dans ces plaintes,
Dans ces alarmes ſi bien peintes,
Dans cette impatience, & cet eſpoir trompé !
Quand je vois dans vos vers vos deſirs & vos craintes,
J'éprouve, comme vous, de ſenſibles atteintes,
Et des mêmes tranſports mon cœur eſt occupé.

La fortune eut grand tort ſans doute
De trahir cet eſpoir dont vous étiez charmé ;
Mais la déeſſe ne voit goutte ;
Contr'elle, ſans raiſon, vous ſeriez animé.
CHAULIEU, ſi, quelque jour, cette aveugle volage

De ces yeux peut avoir l'uſage,
Tenez-vous aſſuré d'un traitement plus doux :
Entre tous les amans qui lui rendent hommage,
Entre tous les abbés qui briguent ſon ſuffrage,
Elle ne choiſira que vous.
Faites de ſon humeur une épreuve nouvelle ;
Après avoir été cruelle,
Elle pourra ſe corriger.
Une autre loterie & plus grande & plus belle,
A tenter le deſtin devroit vous obliger :
» Toutes les plaines le ſavent
» Que l'Inde & l'Euphrate lavent.
Nous voyons accourir les peuples réjouis,
Qui tendent l'hameçon à cette riche proie :
Dans des projets flatteurs leurs cœurs épanouis
Attendent que pour eux le gros lot ſe déploie ;
Et quoi que la fortune à la fin leur envoie,
Ces penſers qu'elle accorde à ces cœurs éblouis
Sont toujours un bien qu'elle octroie ;
Et juſqu'au jour fatal que l'eſpoir & la joie
A l'aſpect du néant ſeront évanouis,
Chacun roule à loiſir ſur dix mille louis.

Mais de vos billets blancs retouchons l'aventure.
Je trouve dans vos vers certain air de murmure ;
Et, comme ſi j'avois réglé l'événement,
Vous vous plaignez diſcrétement ;
Vous louez ma *candeur* aſſez malignement ;
Vous ſavez en louange habiller une injure.

Quoi qu'il en ſoit, abbé charmant,
Pour continuer la figure,
Et m'en ſervir plus juſtement,
Je vous aime *candidement*.
D'une amitié ſincère & vraie
Vous recevrez chez moi le fidele ſecours;
Et quoique la *candeur* à préſent vous effraie,
Quoique des billets blancs récente ſoit la plaie,
Si de votre deſtin ma main régloit le cours,
De la plus pure & blanche craie
Elle marqueroit tous vos jours.

Mais n'en avez-vous pas qui doivent faire envie?
Ces jours que vous paſſez dans Anet, dans Evreux,
Ne ſont-ce pas les plus heureux
Qu'on puiſſe paſſer dans la vie?
Le charmant prince qu'on y voit,
Mène avec lui toujours la joie & l'allégreſſe;
C'eſt à lui que la France doit
Le retour du bon goût & de la politeſſe.
Il eſt le digne chef de la noble jeuneſſe;
Il a l'eſprit & le cœur droit;
Et ſon courage & ſon adreſſe,
Par-tout, en quelque lieu qu'il ſoit,
Le diſtinguent bien mieux que le titre d'alteſſe.
Que ne dirai-je point de l'aimable princeſſe
Qui répand les clartés que votre eſprit reçoit?
Elle qui, ſur le bout du doigt,
Sait tout ce que ſavoient Rome & l'ancienne Grèce,

Qui pourroit aux neuf ſœurs enlever de plein droit
L'empire d'Hélicon & des eaux du Permeſſe,
Et que Cypre & Paphos prendroient pour leur déeſſe ?
Abbé, votre bonheur eſt plus grand qu'on ne croit,
Si le deſtin n'eſt pas propice en votre endroit,
A vos moindres chagrins chacun d'eux s'intéreſſe ;
Vous vivez avec eux dans un commerce étroit ;
Ils vous aiment ; enfin, vous les voyez ſans ceſſe :
Abbé, votre bonheur eſt plus grand qu'on ne croit.

ÉPITRE

A MONSIEUR LE MARQUIS

DANGEAU

Qui m'avoit renvoyé autres cent billets blancs de la ſeconde loterie du Roi.

JE m'étois ſeulement flatté
Qu'à la cour ma champêtre muſe
Auroit reçu de ta bonté
Un accueil qui ſervît d'excuſe
Du moins à ſa témérité ;
Mais je n'aurois jamais compté
Que cette plume conſacrée
Par autant d'ouvrages divers

Au ſervice de Cythérée,
S'amuſât à louer mes vers.

Plût au ciel, marquis, que jamais
Des bagatelles que je fais
Je n'euſſe connu l'importance,
Et que ſans m'apprendre un ſuccès
Qui paſſe trop mon eſpérance,
Tu m'euſſes laiſſé vivre en paix
Dans une juſte défiance!

Que c'eſt un dangereux poiſon
Qu'une délicate louange!
Hélas! qu'aiſément il dérange
Le peu que l'on a de raiſon!
Et qu'avec un plaiſir extrême
On laiſſe, quand on eſt auteur,
Endormir à ce bruit flatteur
La connoiſſance de ſoi-même!

Contre un ſi doux enchantement
Je ſens que la philoſophie
Ne me défend que foiblement;
Et comme raiſonnablement
De la mienne je me défie,
J'ai juré ſolemnellement
De ne t'écrire de ma vie.
Mais on quitte mal-aiſément,
Cela peut s'avouer ſans honte,

Un commerce, où ſi finement
L'amour-propre trouve ſon compte.
Même tu ſais en flatterie
Si bien tourner la dureté
De l'aveugle divinité
Qui préſide à la loterie,
Que contre ſa malignité
Je n'ai pu garder de rancune;
Et tu m'as inſenſiblement
Engagé, je ne ſais comment,
A pardonner à la fortune.

Tel qu'un pauvre amant maltraité
Que ſon cœur entraîne ſans ceſſe
Vers une volage beauté,
J'ai, de cette ingrate maîtreſſe
Que je ſers depuis ſi long-tems,
Par de nouveaux empreſſemens,
Voulu réchauffer la tendreſſe:
Mais tu ſais beaucoup mieux que moi
Que rarement une infidelle,
Quelque penchant qu'on ait pour elle,
Revient à nous de bonne foi.

Auſſi ſon injuſte rigueur
De la plus légère faveur
N'a payé ma perſévérance;
Et j'ai vu ſon indifférence
Derechef entre mes rivaux,

Par une aveugle préférence
Partager juſqu'aux moindres lots.

A ce rigoureux traitement
Ne crains pas que ma vertu cede ;
Dans mon déſintéreſſement
J'en ſais bien trouver le remède.
Heureux, & trop chéri des cieux,
A qui des favorables dieux
La main ſagement ménagère,
En donnant de modiques biens,
Donne en même tems les moyens
Et l'eſprit de s'en ſatisfaire !

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME *MADAME LA PRINCESSE* DE CONTI, FILLE DU ROI,

Sur ce qu'elle s'amuſoit avec Monſieur, pendant les voyages de Meudon, à parler en rébus, en 1703.

Cessez d'affecter un langage
Où règne tant d'obſcurité,
Vous, donc l'eſprit eut en partage
Les graces, la juſteſſe & la vivacité.
Déja le Dieu de l'éloquence
En a porté ſa plainte aux cieux;
Minerve, & le père des Dieux
Avec juſtice s'en offenſe,
Elle dont vous tenez la perſuaſion
Qu'elle plaça ſur votre bouche,
Et cet agrément qui nous touche
Dans votre converſation.
On s'en plaint au Parnaſſe, on murmure à Cythère;
Les muſes, les amours grondent également,
Et diſent par-tout hautement
Que, lorſqu'en ſes diſcours on a le don de plaire,

Il ne faut que parler tout naturellement.
Princeſſe, quittez donc logogryphe & rébus ;
Ce ſont les vains efforts des eſprits de bibus.
Sachez qu'en vous la parole
Ne doit être ſimplement
Que le gracieux ſymbole
De ce que vous penſez ſi délicatement :
Et comme cent rares merveilles
Charmeront tous les yeux dès que l'on vous verra
Vous enchanterez les oreilles
De quiconque vous entendra.

RONDEAU.

Sur la traduction des Métamorphoſes d'Ovide de BENSERADE, *& par lui miſes en Rondeaux.*

Pour des rondeaux, chant-royal & ballade,
Le tems n'eſt plus ; avec la vertugade
On a perdu la veine de Clement :
C'étoit un maître, il rimoit aiſément ;
Point ne donnoit à ſes vers l'eſtrapade.
Il ne faut point de brillante tirade,
De jeu de mots, ni d'équivoque fade ;
Mais un facile & ſimple arrangement,
Pour des rondeaux.

Cela poſé, notre ami Benſerade
N'eût-il pas fait beaucoup plus ſagement
De s'en tenir à la pantalonade,
Que de donner au public hardiment
Maint quolibet, mainte turlupinade,
Pour des rondeaux ?

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE
DE MAZARIN,

ET

A M. DE SAINT-ÉVREMONT,

En leur envoyant en Angleterre le Voyage de l'Amour & de l'Amitié, & d'autres de mes Vers, que madame la Ducheſſe de Bouillon m'avoit demandés pour eux, en 1696.

LA divine Bouillon, cette adorable ſœur
Qui partage avec vous l'empire de Cythère,
Et qui, par cent moyens de plaire,
Séduit & l'eſprit & le cœur,
Malgré ce que j'ai pu faire,
Veut aujourd'hui que mes vers,

Au haſard de vous déplaire,
Aillent traverſer les mers.
A cet inſenſé projet
Ma raiſon s'eſt oppoſée :
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la riſée
De cet homme ſi fameux,
De qui le goût ſeul décide
Du bon & du merveilleux,
Et qui, plus galant qu'Ovide,
Eſt comme lui malheureux ;
Ce ſage qui ſe confie
Au ſeul ſecours du bon ſens,
Et dont la philoſophie,
Bravant l'injure des ans,
Pour ſuſpendre la vieilleſſe
Par de doux enchantemens,
Sait l'art d'y mêler ſans ceſſe
Mille & mille amuſemens,
Et même les enjouemens,
De la plus vive jeuneſſe :
Ce critique tant vanté,
Qui, pour ſa délicateſſe,
Des ouvrages de la Grèce
Auroit été redouté,
Ne ſaura jamais peut-être
Que ces vers m'ont peu coûté.
Enfans de l'oiſiveté,
L'amour ſeul les a fait naître ;

Et ſans vous ma vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortenſe,
Par un regard de ces yeux
Qui déſarmeroient des dieux
La colère & la vengeance,
Obtenir quelque indulgence;
Et d'un accueil gracieux
Payez mon obéiſſance.

RÉPONSE
DE M. DE SAINT-ÉVREMONT.

JE n'ai point, comme cenſeur,
Examiné votre ouvrage,
Mais, comme bon connoiſſeur,
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galants écrits
Qui nous viennent de Paris,
Diſons qu'on ait vu en France;
Et Voiture & Sarrazin
Vous cédent dans l'excellence
Du goût délicat & fin.
Nous ajouterons qu'Hortenſe,
Notre Sapho Mazarin,
Vous donne la préférence
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame de Mazarin n'a fait que dire ce que j'ai penſé ; car vous mettre au-deſſus de Voiture & de Sarrazin dans les choſes galantes & ingénieuſes, c'eſt vous mettre au deſſus de tous les Anciens. Il n'y a point de comparaiſon qui ne vous déſoblige ; il n'y en a point d'avantageuſe que je puiſſe raiſonnablement prétendre. Celle d'Ovide ne me convient point. Ovide étoit le plus ſpirituel homme de ſon tems, & le plus malheureux ; il fut relégué chez des Barbares, où il faiſoit de beaux vers, mais ſi triſtes & ſi douloureux, qu'il ne donnoit pas moins de mépris pour ſa foibleſſe, que de compaſſion pour ſon infortune. Dans le pays où je ſuis, je vois Madame de Mazarin tous les jours, je vis avec des gens ſociables, qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'eſprit ; je fais d'aſſez méchans vers, mais ſi enjoués, qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriſer ma poéſie. J'ai très-peu d'argent, mais j'aime à vivre dans un pays où il y en a : d'ailleurs, il me manque avec la vie ; & la conſidération du plus grand mal eſt une eſpèce de remède contre le moindre. Voilà bien des avantages que j'ai ſur Ovide. A la vérité, il fut plus heureux à Rome avec Julie, que je n'ai été à Londres avec madame de Mazarin. Cependant les faveurs de Julie furent cauſe de ſa misère, & les rigueurs de Madame de Mazarin n'incommodent pas un vieillard.

Quels ſentimens, direz-vous, ſont les vôtres?
En cet état, dirai-je, où je me voi,
Je ne demande autre grace pour moi
Que la rigueur qu'on aura pour les autres,
Et j'ai ſujet d'être content.

C'eſt à Madame de Mazarin à finir ma lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon & vous, Monſieur, que je voudrois voir avec du vin de Champagne, avant que de mourir.

Je ne fais point de vers, mais je m'y connois aſſez pour vous pouvoir dire sûrement, Monſieur, que les vôtres ſont les plus agréables qu'on puiſſe voir. Au reſte, on me compare à Sapho mal-à-propos; je ne ſuis point Lesbienne, ni capable de faire ſon voyage en Sicile.

ODE

DE MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARE,

A LA LOUANGE DE LA PARESSE,

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

POur avoir ſecoué le joug de quelque vice,
Qu'avec peu de raiſon l'homme s'énorgueillit!
Il vit frugalement, mais c'eſt par avarice;
S'il fuit les voluptés, hélas! c'eſt qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue & triſte expérience,
De cette illuſion j'ai reconnu l'abus;
Je ſais, ſans me flatter d'une vaine apparence,
Que c'eſt à mes défauts que je dois mes vertus.

Je chante tes bienfaits, favorable Pareſſe:
Toi ſeule dans mon cœur as rétabli la paix;
C'eſt par toi que j'eſpère une douce vieilleſſe,
Tu vas me devenir plus chère que jamais.

Ah! de combien d'erreurs & de fauſſes idées
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi!
De l'amour du repos les ames poſſédées,
Ne peuvent reconnoître & ſuivre d'autre loi.

Tu fais régner le calme au milieu de l'orage,
Tu mets un juſte frein aux plus folles ardeurs ;
Tu peux même élever le plus noble courage,
Par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

Le nom de ce Romain qui vainquit Mithridate,
Par ſes travaux guerriers a bien moins éclaté,
Que par la volupté tranquille & délicate
Que lui fit ſavourer la molle oiſiveté.

Rome eût toujours été la maîtreſſe du monde,
Si ſon ſein n'eût produit que de pareils enfans,
Satisfaits de vieillir dans une paix profonde,
Après avoir été tant de fois triomphans.

Que Jule eût épargné de pleurs à ſa patrie,
Si, vainqueur des Gaulois, par d'injuſtes projets,
De ſes rares vertus la gloire il n'eût flétrie,
Et qu'il eût aux travaux ſu préférer la paix !

De la tranquillité compagne inſéparable,
Pareſſe, néceſſaire au bonheur des mortels,
Le beſoin que l'Europe a d'un repos durable,
Te devroit attirer un temple & des autels.

Ainſi l'on vit jadis le chantre d'Épicure
Demander à Vénus, qu'avec tous ſes appas,
Elle amollît de Mars l'humeur farouche & dure,
Lorſqu'elle le tiendroit enchanté dans ſes bras.

L'ardeur des vains deſirs n'eſt jamais ſatisfaite,
Leur vol rapide & prompt ne ſe peut arrêter;
Celui qui dans ſon ſein porte une ame inquiète,
Au milieu des plaiſirs, ne les ſauroit goûter.

Ami, dont le cœur haut, les talens, l'eſpérance,
Le don d'imaginer avec facilité,
Pourroient encor, malgré ta propre expérience,
Rallumer les eſprits & la vivacité;

Laiſſe-toi gouverner à cette enchantereſſe,
Qui ſeule peut du cœur calmer l'émotion,
Et préfère, crois-moi, les dons de la pareſſe
Aux offres d'une vaine & folle ambition.

ÉPITRE

A MONSIEUR LE MARQUIS

DE LA FARE,

Etant à Fontainebleau, en 1701.

DEPUIS votre départ de la bonne Ville, un enchaînement de plaiſirs m'a bien laiſſé le tems de penſer à vous, mais non pas celui de vous écrire. Vous croyez peut-être, parce que depuis la deſtruction du Paganiſme, vous avez pris la

place de Comus, & le faites adorer ſous le nom de la Fare, qu'il ne nous étoit pas permis, en l'abſence du Dieu des feſtins & de la joie, de faire des ſoupers agréables. Nous en avons fait, ne vous en déplaiſe, les meilleurs & les plus délicieux qu'on puiſſe faire, chez M. le Duc de Nevers; la compagnie exquiſe & peu nombreuſe, qui rejoignoit ſeulement les graces de Mortemar à l'imagination de Mancini; tout eût été parfait, ſi le luxe & la magnificence de ces repas n'eût été indigne du goût des convives. Il a fallu tout leur enjouement, pour m'empêcher de ſentir le dégoût de l'abondance: malgré tout cela, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier, en penſant à vous:

Quand verrai-je ma pauvreté,
Honorable & voluptueuſe,
Te donner avec liberté
Un ſouper où la propreté
Fait, loin d'une foule ennuyeuſe,
Une chère délicieuſe
De beaucoup de frugalité?

Là, le nombre & l'éclat de cent verres bien nets,
Répare par les yeux la diſette des mets;
Et la mouſſe pétillante
D'un vin délicat & frais,
D'une fortune brillante
Cache à mon ſouvenir les fragiles attraits.

Quelle injure à l'abondance,
Lorſqu'avec volupté ton appétit glouton
Borne ton intempérance
A l'épaule de mouton ;
Et qu'avec des cris de joie
On voit toujours ſur le tard
Venir l'omelette au lard,
Qu'au ſecours de ta faim le ciel propice envoie !

Alors l'imagination,
Par ce nouveau mets aiguiſée,
De mainte nouvelle penſée
Orne la converſation.
A des maximes de ſageſſe
On mêle de joyeux propos ;
Et l'on jette ſur quelques mots
Ce ſel que produiſoit la Grèce
Qui nous fait la terreur des ſots.

Mais, hélas ! le tems fuit avec tant de viteſſe ;
Que parmi ces diſcours de morale & d'amour,
Nous attrapons bientôt la naiſſance du jour.
L'Aurore, pour nous voir, prend ſa face riante ;
Elle rougit, de peur de troubler nos plaiſirs ;
Et, pour plaire à nos yeux, met ſa robe éclatante,
Faite des mains de Flore & des jeunes Zéphyrs.

Pour honorer la déeſſe,
Nous n'allons point ſemer de fleurs ſur ſon chemin ;

Mais chacun avec alégreſſe
Court pour y répandre du vin.
On voit, ces jours-là, le ſoleil
Sortir plus brillant de l'onde ;
Et la roſe, aux yeux du monde,
En a le teint plus vermeil :
Le lis quitte ſa face blême ;
La violette elle-même
En a perdu ſa pâleur ;
Et cette liqueur divine
Ne fait plus germer de fleur
Que de couleur purpurine.

N'eſt-il pas vrai que cela ſe paſſe ainſi ſouvent au Temple ? Meſſieurs les poëtes de la Cour, vous devriez répondre à de pauvres poëtes de la Ville : voilà un cartel que je vous envoie de la part de tous mes Confrères. Adieu, Monſieur le Marquis ; aimez-moi toujours, & ne me faites point de réponſe, ſi vous ne voulez.

RÉPONSE
DE MONSIEUR LE MARQUIS
DE LA FARE,

Vous inſultez, maître frippon,
Au peu d'imagination
Que la nature m'a donnée :
Ces traits brillans, la fiction
Dont votre lettre eſt tant ornée,
Vont à ma veine infortunée
Faire abandonner Apollon.

A mon eſprit ce Dieu n'inſpire
Que de triſtes moralités :
C'eſt avec vous qu'il aime à rire ;
Il eſt toujours à vos côtés,
Et ſur-tout lorſque vous buvez.
Là prendrez votre tems, beau Sire ;
Et pour moi lui demanderez
Le don d'égayer la ſatyre
De ce ſel que vous poſſédez.
Me l'accordant, je pourrai dire
D'aſſez plaiſantes vérités
Au public, qui ſe les attire.
Mais juſques-là, ſans me flatter ;

Je ſens, ſur ma foi, qu'au Parnaſſe
J'aurois de la peine à monter ;
Je perds haleine & je me laſſe :
Puis Pégaſe, ſans héſiter,
Conſidérant ma lourde maſſe,
Sans un ordre, & ſans cette grace,
Refuſeroit de m'y porter.

Je vous ſuis très-obligé, mon cher ami, de m'avoir tiré d'une eſpèce de léthargie où j'étois, & dont je crains que ces vers ne ſe reſſentent encore. Pour les vôtres, ils ſont charmants : je viens de les montrer à M. le Duc d'Orléans, à Madame de Châtillon, & à beaucoup d'autres Dames, avec qui nous venons de dîner ; on a bu à votre ſanté ; on vous a loué ; on vous à deſiré : n'eſt-ce pas là tout ce que nous pouvions faire ? Le Roi a été incommodé un jour, mais ce n'eſt plus rien. Adieu, mon cher ami, *vale & bibe.*

MONSEIGNEUR *fit une Maſcarade au Carnaval de* 1701, *à Marly, dont étoient M. le duc d'Orléans, M. le Grand-Prieur, & pluſieurs autres Courtiſans : elle repréſentoit le Sultan dans ſa cour, allant voir ſa Ménagerie ; ce qui donna occaſion d'y mettre toutes ſortes de bêtes, repréſentées par des Courtiſans.* MONSEIGNEUR *nous chargea M. de la Fare & moi, de faire parler deux Perroquets, dont on mit le Dialogue en Muſique.*

Tôt tôt, tôt tôt, tôt tôt,
Du rôt, du rôt, du rôt ;
Holà, holà, Laquais,
Du vin aux Perroquets.

Le vin qui monte à la tête,
Fait jaſer le Perroquet ;
Ce n'eſt pas la ſeule bête
Dont le vin fait le caquet.

Paix, crois-moi, ne parle guère :
J'en ſais qui, ſans dire mot,
N'ont pas mal fait leur affaire ;
Et ce n'eſt pas le plus ſot

Que celui qui ſait ſe taire.
A force de jaſer, les muets aujourd'hui
Pourroient bien t'envoyer jaſer dans la rivière.
Fi fi, fi fi, fi fi, fi.

Mignon, ne ſongeons qu'à rire:
Parlons tout le long du jour,
Sans rien penſer, ſans rien dire:
C'eſt comme on parle à la Cour.

De ceux que notre fête attire,
Nous ne ſommes pas les plus fous;
De cent parleurs qu'on admire,
Trente parlent comme nous.

Tais-toi, le Sultan s'apprête
A voir faire quelques tours.
Çà, pour honorer la Fête,
Gambadez, meſſieurs les Ours.

Perroquet de bonne mine,
Qui ſait & rire & chanter,
Quand il eſt d'humeur badine;
Eſt en droit de plaiſanter.

ÉPIGRAMME

Sur les Courtiſans qui voulurent nous faire une affaire là-deſſus, prétendant que nous avions voulu tourner la Cour en ridicule.

AU bon vieux tems, où le gentil Éſope,
Pour débiter maint bon enſeignement,
Des animaux ſe fit le truchement,
Point ne fut lors ſi parfait miſanthrope
Qui ne louât un tel amuſement.
Aujourd'hui donc que notre cour abonde
En diſcoureurs, qui n'ont que du caquet,
Pourquoi faut-il contre nous qu'elle gronde;
Pour avoir fait parler un Perroquet?

ÉPIGRAMME

DE MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARE.

Sur le même ſujet.

AUTREFOIS la raillerie
Étoit permiſe à la Cour ;
On en bannit, en ce jour,
Même la plaiſanterie.
Ah ! ſi ce peuple important,
Qui ſemble avoir peur de rire,
Méritoit moins la ſatyre,
Il ne la craindroit pas tant.

LETTRE

DE MONSIEUR LE CHEVALIER DE BOUILLON,

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

Etant à Fontenay, en 1711.

MALGRÉ votre peu d'attention pour moi, je ne puis m'empêcher, mon cher Abbé, de vous aſſurer que vous n'avez point d'ami qui regrette ſi fort votre abſence, & qui ſoit plus ſenſible à votre retour. Quand on a eu le plaiſir de vivre avec vous, toutes les autres compagnies paroiſſent fort inſipides. Je ne trouve preſque par-tout où je vais, que de languiſſantes converſations & de froides plaiſanteries, bien éloignées de ce ſel que répandoit La Grèce, qui vous rend la terreur des ſots. Je fus voir hier, à quatre heures après midi, M. le Marquis de la Fare, en ſon nom de guerre M. de la Cochonière, croyant que c'étoit une heure propre à rendre une viſite ſérieuſe; mais je fus bien étonné d'entendre, dès la cour, des ris immodérés, & toutes les marques d'une Bacchanale complette. Je pouſſai juſqu'à ſon cabinet, & je le trouvai en

chemiſe, ſans bonnet, entre ſon *Rémora* & une autre perſonne de quinze ans, ſon fils l'Abbé verſant des raſades à deux inconnus, des verres caſſés, pluſieurs cervelas ſur la table, & lui aſſez chaud de vin. Je voulus, comme ſon ſerviteur, lui en faire quelque remontrance; je n'en tirai d'autre réponſe que, ou buvez avec nous, ou allez vous promener. Il ne parla pas tout-à-fait ſi modeſtement. J'acceptai le premier parti, & en ſortis à ſix heures du ſoir quaſi ivre mort. Si vous l'aimez, vous reviendrez inceſſamment voir s'il n'y a pas moyen d'y mettre quelque ordre: entre vous & moi je le crois totalement perdu. Il me lut votre lettre en pleine table, que je trouvai remplie d'un badinage, d'une philoſophie & d'une fermeté contre les malheurs qui m'enchanta, & qui m'engagea plus que jamais à être votre diſciple, & avec autant de fidélité que Damis en a eu pour Apollonius de Thiane. Revenez donc, mon cher maître. Vous trouverez mon hermitage prêt à vous recevoir; & là, parmi les pots, & avec des minois gracieux, nous tiendrons des propos ſur toutes ſortes de chapitres, & je vous remercierai encore de m'avoir mis en état de jouir des plaiſirs ſans remords, & d'eſſuyer les malheurs ſans foibleſſe. Mes compliments à M. de Chaulieu, & croyez, &c.

RÉPONSE
A MONSIEUR LE CHEVALIER DE BOUILLON.

LE beau tableau de Teniers que vous m'avez envoyez, Monſeigneur ! qu'il eſt bien peint, & qu'il eſt vrai !

Dans cette peinture charmante
J'ai reconnu l'auteur de certaine chanſon ;
Qui de manière ſi galante
Affubla Bertrand & Raton,
Que cette paire malfaiſante
N'a, dèpuis ce jour-là, repris,
Par Épigramme ou Vaudeville,
Les ridicules de Paris :
Ce qui fait que l'eſſor ont pris
Tous les fats de la bonne Ville,
Si haut & de telle façon,
Qu'il faudra bien que d'Argenſon,
Ce ſavant maître de Police,
Dans chaque quartier rétabliſſe
Bureau où l'on faſſe chanſon,
Le tout pour corriger le vice.

Des bureaux qu'on établira ;
Le premier, au bord de la Seine,

A l'Hôtel de Bouillon ſera,
Et quatre fois de la ſemaine
Pour le bien public s'ouvrira ;
Et là, d'une facile veine,
Le chevalier chanſonnera
Quiconque le méritera,
Et fera vers ſur la bedaine
Du Céladon de l'Opéra,
Si qu'enfin le corrigera ;
Mais je crois plutôt que ſa peine
Et que ſon tems il y perdra.

Le ſecond bureau ſe tiendra
Butte Saint-Roch, dans une rue
Que maint Vaudeville a rendue
Très-fameuſe ſur ce point-là.
C'eſt dans cette aimable boutique
Que revient l'eſprit qui pinça
La Fare, & qui rendit publique
L'aventure tragi-comique
De la belle qu'il écraſa.
Là toujours cet eſprit viendra,
Et toujours avec lui ſera
Muſe goguenarde & cauſtique,
Qui, tandis que fats il ſera,
Sans ceſſe les chanſonnera.

Si vous ne trouvez pas aſſez de Bureaux établis pour la correction du grand nombre de fats qui

inondent Paris, dont il nous eſt venu une nuée du côté des bords du Lignon, il faudra bien, dans notre Marais, & vers la rue.... établir auſſi quelque Bureau, &, en cas de beſoin, nous en établirons un dans le Temple même. Je ne ſais pas bien qui ſera le chanſonnier qui y fera ſa réſidence; mais la place ne ſera pas vacante long-tems, & il ſe trouvera toujours quelque homme de bien, quelque bonne ame, qui, par le ſeul zèle du bien public, fera quelques petits couplets de chanſons, le tout pour l'édification du prochain. Voilà, je crois, M. le Chevalier, un établiſſement nouveau, qui ne ſera point à la charge du public, mais bien à l'extirpation du *fatuiſme*; choſe qui, je crois, ſera de votre goût, & de celui de M. d'Argenſon qui le hait autant que nous.

LETTRE
A MADAME LA MARQUISE
DE LASSAY,

De Fontenay, le premier jour de Mai 1705.

LOIN de la foule & du bruit,
Je ſuis dans mon château comme vous dans le vôtre ;
Car ne ſe peut prendre pour autre
Que pour château, votre réduit ;
Et croiriez une baliverne,
Si, ſur la foi d'une lanterne
Qui par l'ordre d'Argenſon luit,
Vous penſiez qu'être aux Incurables,
Entre gens un peu raiſonnables
Ce ſoit demeurer à Paris.
Entre nous autres beaux eſprits,
Qu'il faut bien que dans nos écrits
Toujours la juſteſſe accompagne,
Vous demeurez à la campagne,
Et pour moi maintenant j'y ſuis.

C'eſt-là que, plus touché d'un ruiſſeau qui murmure,
Que de tous ces vains ornemens,
Fils de l'art & de l'impoſture,
Je me fais des amuſemens
De tout ce qu'à mes yeux préſente la nature.

Quel plaiſir de la voir rajeunir, chaque jour !
Elle rit daus nos prés, verdit daus nos bocages,
Fleurit dans nos jardins ; & dans les doux ramages
Des oiſeaux de nos bois, elle parle d'amour.
Hélas ! pourquoi faut il, par une loi trop dure,
Que la jeuneſſe des ſaiſons,
Qui rend la verte chevelure
A nos arbres, à nos buiſſons,
Ne puiſſe ranimer notre machine uſée ;
Rendre à mon ſang glacé ſon ancienne chaleur,
A mon corps, à mes ſens leur première vigueur ;
Et d'eſprits tout nouveaux réchauffer ma penſée,
Sur-tout, rendre à mon cœur ces tendres ſentimens,
Ces tranſports, ces fureurs, ces précieuſes larmes,
Qui de nos jours ſont l'unique printems,
Et dont mon cœur uſé ne connoît plus les charmes!
Alors vous me verriez cent fois à vos genoux,
Vous redire combien vous me ſemblez aimable,
Vous jurer que le ciel me fit exprès pour vous ;
Que mon attachement ſeroit tendre & durable ;
Que dans l'imagination
Quelque choſe de ſympathique
Prépare entre nous l'union
Par où l'amour au cœur ſouvent ſe communique ;
Enfin, ſans vous chercher cent autres agrémens,
Que vous avez tous les talens
Que je ſens qu'il faut pour me plaire :
Ainſi je parlerois dans ce bienheureux tems ;
Mais je dois maintenant me taire.

LETTRE

Pour Madame la Marquiſe DE LASSAY, *à S. A. S. Madame la Ducheſſe, qui l'appelloit* RUSON, *& l'avoit laiſſée à Paris pour lui mander des nouvelles à Marly.*

AH! ceſſez, par vos vers, adorable princeſſe,
D'inſulter à l'ennui de la pauvre Ruſon:
Loin de vous, je n'ai plus ni rime, ni raiſon;
Sans vous, j'invoque en vain les Nymphes du Permeſſe.
De vous dire un ſeul mot je n'ai pas le pouvoir;
Je ſens tarir ma veine, & mes ſens ſe confondre.
Votre abſence, en m'ôtant le plaiſir de vous voir,
M'ôte l'eſprit de vous répondre.
Quand j'aurois de l'eſprit, il n'eſt point d'aventures
Qui vaillent vous entretenir.
On dit que le bons ſens ici va revenir;
Paris cède à la mode, & change ſes parures.
Ce peuple imitateur, ce ſinge de la Cour,
A commencé depuis un jour
D'humilier enfin l'orgueil de ſes coiffures.
Mainte courte beauté s'en plaint, gronde, tempête;
Et pour ſe ralonger conſultans les devins,
Apprend d'eux qu'on retrouve, en hauſſant ſes patins,
La taille que l'on perd en abaiſſant ſa tête.

Voilà le changement extrême
Qui met en mouvement nos femmes de Paris.
Pour la coiffure des maris
Elle eſt toujours ici la même.

LETTRE

A MADAME LA MARQUISE

DE LASSAY,

Qui m'avoit demandé des Croquets de Rheims.

VOILA, Madame, des Croquets de Rheims que je vous envoie, qu'un Ange y apporta à Clovis pour ſa collation, dans le tems qu'un autre lui apporta la ſainte Ampoule pour ſon ſacre, & les fleurs de lis pour ſes armes. Depuis ce tems-là toute la Famille Royale aime les croquets; & l'on a même remarqué que plus les Princeſſes de cette Maiſon ſont aimables, plus elles ont de goût pour ces ſortes de pains d'épice. Voilà une tradition conſtante dans l'Égliſe de Rheims, dont j'ai l'honneur d'être Archidiacre depuis vingt ans.

Et puis on lit, près de la Sacriſtie,
Sur un vieux marbre enchâſſé dans le mur,

En vieux Gaulois, certaine prophétie
Dont vous rendrez l'accompliſſement sûr,
Si voulez bien croire à la Centurie

ue voici :

Lorſqu'à Saint-Maur on remettra
Croquets de Rheims dans les mains de Julie ;
Deux choſes lors très-ſagement fera ;
La première eſt qu'elle les croquera ;
Puis en après avoir fait chère lie,
S'elle fait bien, à part ſoi ſe dira :
Cil qui me fait ce petit préſent-là,
De me croquer long-tems a fantaiſie ;
Et toutefois que croquer me pourra,
Très-bien je ſais que lors me donnera
Tout ſon avoir, même ſa propre vie :
Rien que plaiſirs il ne m'en coûtera ;
Par quoi ſeroit à moi grande folie
De refuſer, à qui tant m'aimera,
Croquets que j'ai, dont il a tant d'envie.

LETTRE

A MADAME LA MARQUISE DE LASSAY.

MONSIEUR de la Fare m'apprit hier que la fortune vouloit m'engager à lui pardonner de m'avoir fait aller trois fois chez vous, ſans vous y rencontrer ; que pour cela elle faiſoit naître une occaſion de faire une choſe qui pouvoit vous être agréable. Quelle que ſoit l'éloquence de votre Chancelier, il n'a pu m'expliquer de quoi il s'agiſſoit. Cela ne me ſurprend point. Malgré l'envie que j'ai eue long-tems d'avoir une charge dans votre maiſon, j'aurois refuſé l'emploi de votre Chancelier, de peur d'altérer quelque choſe au tour ſingulier de vos expreſſions, & à la fineſſe de vos penſées.

Vous voyez bien que je n'ai pas perdu encore l'habitude ni l'envie de vous louer. Quoi qu'il en ſoit, j'aurois été moi-même recevoir vos ordres, ſi la goutte ne m'avoit repris à l'autre pied. Je ſuis réduit à vous ſupplier très-humblement de me les donner. Envoyez-moi ſimplement le Mémoire de ce que vous deſirez ; n'y ajoutez ni recommandation, ni promeſſe de re-

nnoiſſance. Le plaiſir de faire une choſe qui iſſe vous plaire, eſt ſi ſenſible à mon cœur, l'il porte avec lui ſa recommandation & ma ré-mpenſe. Que vous dire de plus? Rien, je crois; ion que voilà les ſentimens de reſpect & d'atta-ement que je conſerverai éternellement pour us.

RÉPONSE

DE MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARE,

AU NOM

DE MADAME DE LASSAY.

ONCQUES ne vis un ſi poli Goutteux,
Prêt à tout heure à galamment écrire :
Mieux vous valez, quand êtes ſouffreteux;
Très-bien vous ſied quelque peu de martyre.
Trop de ſanté trop de ſoins vous attire,
Trop de deſirs à votre cœur inſpire,
En trop d'endroit vous fait porter vos vœux;
Mais à préſent qu'êtes giſſant, beau Sire,
Oncques ne vis un ſi poli Goutteux.
Que la douleur ſur vous prend peu d'empire!

Vous n'en quittez l'air ſerain ni la lyre,
N'en querellez le ciel trop rigoureux,
Ni n'en avez l'eſprit plus langoureux ;
Mais ne penſez qu'à flatter & bien dire :
Oncques ne vis un ſi poli Goutteux.

RÉPONSE

A MADAME LA MARQUISE DE LASSAY.

POUR recevoir écrits ſi gracieux,
Point ne me plains, quelque mal qu'il m'en coûte ;
Et je conſens de pardonner aux dieux,
Quand à ce prix me donneront la goutte.

Pour vous louer, ſuffit la vérité ;
A mon égard uſez de flatterie :
C'eſt mal répondre à ma ſimplicité,
Que d'y mêler de la coquetterie.

Quand pour vous plaire encor je n'ai rien fait,
Vous me donnez ſi douce récompenſe ;
Aurez en moi ſerviteur très-parfait,
Quand voudrez bien payer ainſi d'avance,

Je n'ai beſoin, pour affermir mon cœur,
De rappeller aucun dogme ſtoïque;
Vous avez l'art d'endormir ma douleur
Au doux jargon de Muſe Marotique,

Oncques ne fut ſi fortuné Goutteux
Vous en ferez refrein de ma Ballade,
Quand le voudrez; car, fuſſé-je piteux,
De corps peu ſain, & d'eſprit langoureux,
Venez me voir, plus ne ſerai malade;
Et dans mes maux content & trop heureux,
Je chanterai, faiſant une gambade,
Oncques ne fut plus fortuné Goutteux.

LETTRE

DE M. LE DUC DE NEVERS,

De Lyon, où il étoit avec Madame la Ducheſſe DE BOUILLON, *en* 1702.

PAR ſaint Cyr!
De plaiſir,
J'euſſe été
Tranſporté,
Si Chaulieu
Dans ce lieu

Bonnes gens,
Complaiſans,
Généreux.
Contens d'eux,
Nous partons,
Et quittons
Ce pays
Pour Paris.
Un Abbé
Abſorbé
Dans Comus,
Dans Vénus,
Tout charmant,
Eſt l'aimant
Qui nous fait
Sans regret
Me hâter
De quitter
Ce beau lieu,
Pour Chaulieu.

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

GRAND Nevers,
Si les vers
Découloient,
Jailliſſoient
De mon fond,
Comme ils font
De ton chef;
Derechef
J'aurois ja
De pieça
Répondu.
Confondu
Je me ſens,
Et me rends.
J'ai frotté,
J'ai gratté
Occiput;
Sinciput;
Ma foi, rien
Ne me vient.
Comme toi,
Près de moi
Si j'avois

Ou tenois
Dans mes bras
Les appas
De ta ſœur
Dompte-cœur,
Enchanté,
Tranſporté,
Rimerois,
Chanterois
Rime en *on*
De Bouillon.
Doux aimant,
Nom charmant,
Tu me peux,
Si tu veux,
Rajeunir,
Sans bouillir,
Comme Eſon.
Un garçon
Fort gaillard
D'un vieillard
Tu feras,
Et rendras
A l'amour
Un Soiecour;
Et ce dont
Beſoin ont
Mes Cloris
A Paris,

Près de qui,
Dieu merci,
Tes brocards
Goguenards
M'ont tondu,
M'ont perdu.
Cependant,
En ſervant
Ma Cypris,
Mal j'ai pris,
Dont le pié
Dolent j'ai.
Muſe, holà!
Briſons là,
Et venons
Aux Penons,
Bonnes gens,
Excellens
Pour un mois,
Mais pour trois,
Serviteur.
Leur bonheur
Nous rend tous
Trop jaloux.
Revenez,
Ramenez
Les plaiſirs
A Paris.
Quand ſerez

Y ferez
De ce lieu
Un Chaulieu.
Revenez donc promptement ;
Revenez, couple adorable ;
Cédez à l'empreſſement
Qu'on a de ſe voir à table
Avec vous paſſer des jours,
Qui, filés d'or & de ſoie,
Font toujours naître la joie,
Et badiner les Amours.
On ſent la vapeur légère
Déja de maint vin nouveau,
Qui, tout ſortant du berceau,
Pétille dans la fougère,
Et menace le cerveau ;
Et l'on m'écrit qu'à Surène,
Au cabaret on a vu
La Fare & le bon Silène
Qui, pour en avoir trop bu,
Retrouvoient la porte à peine
D'un lieu qu'ils ont tant connu.

ÉPITRE

DE M. L'ABBÉ COURTIN

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

En 1703.

TU veux, CHAULIEU, que je faſſe des vers,
Pour mieux parler, qu'en proſe je rimaille ;
J'en vais donc faire ici, vaille que vaille,
Non, comme toi, qui voles dans les airs ;
Mais, puiſqu'enfin en ton nom je travaille,
J'en ferai mieux que le Duc de Nevers :
Ma Muſe, holà ! ne ſoit point ſatyrique.
Trop jeune encor pour faire la critique,
N'attaque point un enfant d'Apollon,
Frère, d'ailleurs, de l'aimable Bouillon.
Chante plutôt ſon eſprit & ſa grace ;
C'eſt le chemin pour monter au Parnaſſe :
Jamais Phébus ne fut ſourd à ce nom ;
Mais, pour chanter cette charmante ſœur,
Je ſuis encor trop indigne Rimeur :
A toi, CHAULIEU, en appartient la gloire
Son nom par toi tranſmis à la mémoire,
Par tes beaux vers célébré mille fois,
Dédaigneroit une ſi foible voix.
Par-tout la tienne emporte la victoire :

Qui mieux que toi, d'un vol audacieux,
Peut célébrer nos héros & nos dieux?
Qui, mieux que toi, peut chanter une belle?
Te ſouvient-il, Abbé, de ces beaux yeux
Dont trop long-tems tu fus amant fidèle?
C'étoit pourtant une ſimple mortelle,
Et par tes vers tu l'élevois aux cieux.
Libre à préſent, & ſans inquiétude,
Tu vis content, & tu fais ton étude
De la tranquille & ſage volupté.
Heureux Abbé, jouis de ta ſageſſe;
Et d'un ami ſi tu plains la foibleſſe,
N'inſulte point à ſa fragilité.
Aide plutôt cet ami malheureux,
Par les conſeils de ta philoſophie;
Tends-lui la main, quand ſa raiſon s'oublie,
Pour le ſauver d'un écueil dangereux,
Qu'il a trouvé dans les yeux de Silvie.
Quand tu verras, cher Abbé, ſes beaux yeux,
Prends garde alors qu'imitant ma folie,
Malgré toi mon rival, tu n'en ſois amoureux.
Mais non, je connois la droiture
De ton eſprit & de ton cœur.
Fidèle ami, fidèle à ton Maître Épicure,
Dans le parfait repos mettant tout ton bonheur,
Tu ſuis les loix de la ſage nature,
Et braves les périls ſans connoître la peur;
Ainſi tu la verras, Abbé, d'un œil tranquille;
Et ta ſeule raiſon te ſervira d'aſyle

Pour te ſauver d'un regard enchanteur.
C'eſt de cette raiſon que j'attends mon ſecours.
Dis-moi cent fois que dans mes plus beaux jours,
Dans ma plus brillante jeuneſſe,
Je ne trouvois dans ma maîtreſſe
Que des dehors trompeurs, que de lâches détours;
Qu'après en avoir fait le triſte apprentiſſage,
Pourquoi, d'un faux eſpoir, me flattant à mon âge,
De nouveau m'embarquer dans de folles amours?
Je ſuis à peine échappé du naufrage
Que je cherche à courir à de nouveaux dangers,
A peine encor ſorti de l'eſclavage,
Dont l'infidèle Iris avec d'indignes fers
Avoit aſſervi mon courage:
C'eſt trop voyager ſur ces mers;
La raiſon m'en défend l'uſage.
Sans ceſſe je l'entends me crier, *tu te perds.*
C'eſt par toi, cher Abbé, par ta voix ſecourable
Qu'elle vient éclairer mes eſprits égarés.
Ah! fuyons déſormais ces volages beautés;
Et dans un doux loiſir, dans un repos durable,
Cherchons d'autres félicités.
Heureux d'aimer tous deux le plaiſir de la table!
Où, mêlant à ton gré l'utile au délectable,
Tu rends de tes propos tes amis enchantés:
Là, dès ce ſoir, de ta douce morale,
Philoſophe voluptueux,
Qu'en mots choiſis ton éloquence étale,
Viens nous développer les tréſors précieux.

Périgny s'y rendra plein de propos joyeux ;
La Fare t'attendra tranquille dans ſa chaiſe ;
Et, pour moraliſer tout enſemble à notre aiſe,
Sonning nous fera boire un vin délicieux.

RÉPONSE
DE M. L'ABBE DE CHAULIEU
A M. L'ABBÉ COURTIN.

ABBÉ, dont le diſcours flatteur,
Qu'avec grace ta Muſe étale,
Vient par un murmure enchanteur
Tâcher d'endormir ma morale ;
Tu crois qu'avec avidité,
Déja l'amour-propre enchanté
Avale la délicateſſe
D'un poiſon ſi bien apprêté :
Je ſens, malgré ma vanité,
Que je dois à ta politeſſe
Beaucoup plus qu'à la vérité.
Il faut avouer ſa foibleſſe,
J'en conviens, puiſque tu le veux.
Né ſenſible & voluptueux,
Source où tous mes défauts ont pris leur origine ;
Soit bien traité, ſoit malheureux,

J'ai vécu ſouvent amoureux ;
Toujours d'humeur ſi libertine
Dans l'engagement que j'ai pris,
Qu'au mépris des paſteurs fidèles,
Mont amour eut toujours des ailes
Auſſi bonnes du moins que celui de Cloris.
Ovide, que je pris pour maître,
M'apprit qu'il faut être fripon ;
Abbé, c'eſt le ſeul moyen d'être
Autant aimé que fut Naſon :
Catulle m'en fit la leçon.
Pour Tibulle, il étoit ſi bon
Que je crois qu'il auroit du naître
Sur les rivages du Lignon ;
Et là, qu'on l'eût placé peut-être
Entre la Fare & Céladon.
L'Amour fut-il jamais fait pour être durable ?
C'eſt le feu d'un éclair, un peu ſolide bien ;
C'eſt un ſonge enchanteur, un fragile lien
Que ne forme & ne rompt rien qui ſoit raiſonnable.
Le pere des Héros, ce Dieu ſi redoutable
Que la victoire ſuit par-tout dans les combats,
Avoit beau paroître eſtimable,
Sa maîtreſſe ne laiſſa pas
De découvrir à nu ſes plus ſecrets appas
Au berger qui parut aimable
A la femme de Ménélas.
Chez moi tous les amuſemens
Ont encor une libre entrée

Mais fût-ce une chaîne dorée,
J'en hais tous les attachemens.
Pour toi, qu'un teint vif & fleuri,
Et la perruque bien poudrée,
Flattent d'être le favori
Encor de quelque Mijaurée,
Goûte l'erreur des paſſions,
Étends tout au plus loin les bornes du bel âge;
La moindre de tes actions
Vaudra bien mieux que la plus ſage
De toutes mes réflexions.
Moi, qui ſens qu'à grands pas la vieilleſſe s'avance
Et qui, par mille changemens,
Connois déja la décadence
Qu'apporte le nombre des ans;
Dans une douce nonchalance
Je jouis du printems, du ſoleil, du beau jour;
Je vis pour moi, content que ma ſeule indolence
Me tienne lieu de bien, de fortune & de Cour.
Si j'ai du goût pour quelque belle,
J'y trouve du plaiſir, & n'en crains point de maux;
Je ne veux que boire avec elle,
Et me moquer de mes rivaux.
Revenu des erreurs, après de longs détours,
Comme moi, vous aurez recours,
Quelque jour, aux leçons de la philoſophie,
Qui ne déçut jamais le ſage qui s'y fie,
Et dont j'ai ſi ſouvent éprouvé le ſecours.
C'eſt elle qui me fait, avec tranquillité,

Regarder fixement le terme de la vie.
Occupé ſeulement du ſoin de ma ſanté,
De goûter à longs traits ma chère liberté
Qu'une foule d'erreurs m'a ſi long-tems ravie,
L'avenir ſur mon front n'excite aucun nuage,
Et bien-loin de craindre la mort,
Tant de fois battu par l'orage,
Je la regarde comme un port
Où je n'eſſuierai plus tempête ni naufrage.

SECONDE ÉPITRE
DE M. L'ABBÉ COURTIN.
En vieux langage.

A Bien parler nul plus que vous n'excelle;
Nul ne ſait mieux étaler en beaux dits,
Diſcours moraux & propos de ruelle,
Et mieux encor mêle dans vos Écrits
Le ſérieux avec la bagatelle;
Tout eſt enfin chez vous au plus haut prix:
Vous poſſédez vieux & nouveau langage.
Veut-on parler comme au tems d'Amadis?
Qui mieux que vous en ſait le badinage?
Maître Clément ne parloit mieux jadis:
Mais vous parlez ſi peu, que c'eſt dommage.

Or, me direz, à quoi tend ce diſcours ?
Voudrois-je point avec ce préambule,
Faire avec vous la patte de velours,
Et, comme on dit, vous dorer la pilule !
De moi n'ayez un pareil ſentiment ;
Et je ferois par trop mauvaiſe affaire,
Picard groſſier contre matois Normand.
Point ne me frotte à ſi fort adverſaire.
Venons au fait : parlons confidemment,
Car entre ami on parle avec franchiſe,
Vertu ſans prix, dont l'uſage perdu
Peut ſe trouver encor parmi l'Égliſe,
Non pas en tous, le zèle eſt morfondu
Dans bien des cœurs ; on ne voit que grimace ;
Plus d'amitié, Feinte règne en ſa place,
Diſcours trompeurs. Le monde eſt aujourd'hui
Rempli de fraude ; & la vertu bannie,
Ne trouvant plus d'aſyle ni d'appui,
Bien qu'à regret, d'ici-bas eſt partie.
Toi, qui toujours confiant, naturel,
Malgré les lieux où tu pris la naiſſance,
N'as point ſucé dans le lait maternel
Ce triſte abus qui flétrit l'innocence ;
Apprends-moi quel heureux ſecours
D'une ſi maligne influence
A juſqu'ici ſauvé tes jours.
Si tu fus ſage en ta jeuneſſe,
Parmi l'éclat & les grandeurs ;
Avec une égale ſageſſe

On te vit, Abbé, ſans beſſeſſe,
Mépriſer les appas trompeurs
De cette volage déeſſe,
Qui ſembla t'offrir ſes faveurs :
Et tu vis ſage en ta vieilleſſe.
Heureux qui tôt ou tard peut s'en déſabuſer ;
Et qui, de ſon eſprit fixant l'inquiétude,
Fait ſa première & principale étude
Du peu qui reſte à vivre, & ſait bien en uſer !
Mais, ſans pouſſer plus avant la morale,
Profitons du préſent ; peut-être dès demain
Nous deſcendrons tous deux ſur la rive infernale ;
Et paſſerons tous deux ſans peur l'onde fatale.
Delà, par le plus court chemin,
Mercure, avec ſon Caducée,
Nous prenant tous deux par la main,
Nous conduira dans l'Élyſée,
Où déja ta place eſt marquée
Auprès de ce fameux Romain
Qui chanta les travaux d'Énée.

INVITATION
DE M. L'ABBÉ COURTIN
A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

Pour le prier à le venir voir dans ſa nouvelle Maiſon.

ABBÉ très-cher, quand viendras-tu chez moi
Faire un eſſai de ta convaleſcence !
Choiſir le jour ; je te jure ma foi,
Que je l'attends avec impatience.
Pour t'éprouver de plus d'une façon,
Ami, j'aurai de quoi te ſatisfaire,
Et ſur ce point n'ai beſoin de leçon :
Viens à choiſir brunes faites pour plaire,
Au doux parler, au maintien gracieux,
Propres ſur-tout à l'amoureux myſtère,
Même un peu trop, Abbé, pour un Goutteux !
Plus n'en dirai, le reſte eſt ton affaire.

RÉPONSE

DE M. L'ABBE DE CHAULIEU,

En même ſtyle.

BIEN connoiſſois d'officieux talens,
Que ſur ta bonne & facile nature
Avoit enté, dès tes plus jeunes ans,
Ce gentil Dieu qu'on appelle Mercure ;
Dieu des fripons, des ribleurs & ribauds,
Dieu, qui mieux eſt, d'autres rimes en *aux*,
Dont je faiſois autrefois grande miſe,
Mais qu'entre Abbés je n'oſe plus nommer,
Tant par reſpect que l'on doit à l'Égliſe,
Que pour raiſon que de leur entremiſe
N'ai le beſoin qui me les fit aimer.
Ce Dieu qui ſait que tu cherches à plaire
A tes amis, t'a montré la façon
Dont convenoit de meubler ta maiſon,
Et tout ainſi qu'on les meuble à Cythère ;
Canapé large, amples & bons carreaux,
Sophas douillets, force lits de repos,
Dont plût à Dieu que puſſe faire uſage
Auſſi fréquent que le voudroit mon cœur !
Que ſi n'ai plus ma première vigueur,
Ce qui m'en reſte, & beaucoup de courage
Me peut encor tirer avec honneur

D'un mauvais pas où mon penchant m'engage.
De plus, en moi l'amour eſt beau parleur,
Maître-paſſé je ſuis en ſon langage,
Et ſais très-bien d'un tendre badinage
L'amuſement & le tour enchanteur :
Par quoi, bien loin, dans le penchant de l'âge,
D'en éviter la fatale douceur,
Puiſſé-je encor trouver quelque charme vainqueur
Dont le pouvoir me rattache à la vie,
Et malgré moi remette dans mon cœur
Ce battement, cette douce chaleur
Qui ſans pitié par les ans m'eſt ravie !
Malheureux qui bannit une ſi douce erreur,
Et que la peur du ridicule
Aſſervit aux leçons d'un triſte raiſonneur,
Dont tout le beau ſermon d'un moment ne recule
L'inſtant où l'Achéron nous attend ſur ſes bords,
Et qui, de ſes plaiſirs ſe faiſant un ſcrupule,
Meurt déchiré de cent remords !

Ah ! que Deſyveteaux, la gloire de notre âge ;
Et l'Épicure de ſon tems,
Connut bien mieux quel eſt l'uſage
Que doit faire de ſes momens
Le parfait Philoſophe, & l'homme vraiment ſage !
Juſques au dernier de ſes jours,
Il porta conſtamment panetière & houlette,
Et dans les bras de ſes amours,
Expira mollement au ſon de la muſette.

Cherchant parmi ces doux accords,
Prêt à deſcendre chez les morts,
A ſe faire une route aiſée ;
Voluptueux, même en ſa fin,
Il ſema de fleurs le chemin
Qui le mena dans l'Élyſée.

Mais ſans vouloir tant raiſonner,
Quand trouverai corps gentil & cœur tendre ;
Qui voudra bien la goutte me donner,
Je ſuis, Abbé, tout prêt à la reprendre.

BILLET POUR ÉTRENNES,

DE M. L'ABBÉ COURTIN

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

Le premier jour de l'an 1707.

LE premier jour de l'an mil ſept cent ſept,
Salut en vers un tien ami t'envoie.
Puiſſent tes jours filés d'or & de ſoie
Dans celui-ci couler à ton ſouhait,
Sans qu'on te paie en billets de monnoie!

Cela poſé, je te dirai tout net
Ce que de toi je veux par ce billet.

De Virgouleuſe une demi-douzaine,
Nombre pareil du plus beau Saint-Germain :
Fais mieux encor : une corbeille pleine
De fruits choiſis & rangés de ta main,
Fort à propos me viendroit pour demain,
Et devers moi te tiendroit lieu d'étrenne.
Tu me diras ſans doute avec raiſon,
Qu'en nos préſens point de comparaiſon ;
Tes fruits ſont bons, mes vers ne valent guère.
Or, ne va point le prendre ſur ce ton ;
J'en ſuis d'accord, & voudrois en mieux faire.

Que ſi par-là ne puis te ſatisfaire,
Faut eſſayer de quelqu'autre façon,
A te mander choſe qui puiſſe plaire ;
Et le voici. Me vint hier un dindon
Du bon pays d'où, trois fois la ſemaine,
Les Coquetiers arrivent à foiſon
Sur certain quai, près la Samaritaine.
A ce dindon ſont jointes deux perdrix,
Rouges, s'entend, & d'un fumet exquis ;
Pour les manger, prends jour avec la Fare.
Quatre ſerons, ſans plus ; tu m'entends bien ?
Lors fuſſes-tu de tes fruits plus avare,
Tu conviendras qu'il y va plus du mien ;
Car bien je ſais quel ſort je me prépare,
Et qu'en tel cas, tous deux ne valez rien.

RÉPONSE
DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

REçois mes fruits, qu'avec toi je partage,
Pour régaler ces petits Dieux badins
Qui dans tes vers viennent me rendre hommage,
En me prenant pour le Dieu des jardins.

Et plût à Dieu que ta gente pucelle
Me voulût prendre auſſi pour ce Dieu-là?
Point ne réponds lors de t'être fidèle;
Car trop bien ſais qu'Amour même en rira.

Jamais ce Dieu ne connut de morale.
Ce qui me plaît peut me rendre fripon.
Des gens de bien petite eſt la cabale,
Depuis la mort du pauvre Céladon.

Or, en ce fait, tout ce qui me conſole,
Et qui me doit excuſer près de toi,
C'eſt que du moins, ſi ne vaux une obole,
La Fare encor certes vaut moins que moi.

LETTRE

DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

A M. ROUSSEAU,

Sur le Rien.

POINT n'avez l'art de parler ſans rien dire ;
Commun pourtant eſt cet art ennuyeux ;
Mais ſur un rien, d'un tour ingénieux,
Avec celui de badiner & rire ;
Et ſur ce rien, ce que j'aime encor mieux,
A vos amis ſi galamment écrire,
Que j'ai priſé votre Écrit autant qu'or ;
Car bien ſavons qu'*in tenui labor.*
Ce rien qu'avez, eſt ce rien précieux,
Ce rien brillant, que vint jadis Mercure,
Entre deux vins dépêché par les Dieux,
Comme la pomme apporter à Voiture,
Dont hérita ſon ami Sarraſin,
Et qu'avons vu prendre forme nouvelle,
Avec un tour agréable & badin
Dans le voyage & l'eſprit de Chapelle ;
Ce rien que n'eut l'Auteur de la Pucelle,
Ni ces Meſſieurs les Quarante à Paris,
Que le badaud appelle beaux Eſprits,
Mais qu'Apollon ainſi jamais n'appelle.

Mieux

Mieux & plutôt vous aurois répondu ;
Mais je n'ai plus cet ami tant aimable,
Dont m'eût été la Muſe ſecourable.
Depuis deux ours, hélas ! je l'ai perdu,
Du nonchaloir ce héros adorable.
Mais à propos, me ſouvient qu'un proverbe
Très-ſagement dit que trop gratter cuit,
Que trop parler & trop écrire nuit :
Laiſſons donc là le nom, pronom, l'adverbe ;
C'en eſt aſſez, bon ſoir & bonne nuit.

Je vous demande pardon, Monſieur, du petit rain de ſel qui m'a échappé ſur Meſſieurs de l'Académie ; je ſais que les gens charitables, comme ous, envers leur Prochain, haïſſent ces ſortes de raits-là, mais je n'ai pu me réſoudre à laiſſer partir ne Lettre, de laquelle vous puiſſiez dire, *in toto uſquam corpore mica ſalis.* Vous jouiſſez préentement de M. de la Fare. Je vous l'envie bien ; on abſence empoiſonne la tranquillité & le goût de na ſolitude. Je m'étois apprivoiſé à ſa bonté, & je ommençois à ſucer ſon indulgence. Que n'eſt-il eſté ? Il eût peut-être fait auprès de moi une miſſion lus utile au Public, que ne l'a été celle de M. Maigrot, & du Légat de Tournon à la Chine, ui ont voulu honnir nos amis de la Société que j'aime & révère. Adieu, Monſieur, *vale & nuare*, c'eſt-à-dire, affublez de quelque petite Epigramme, quelque Nonnain ou autre, ſi le cas

y échet ; le tout, *ad majorem Dei gloriam*, l'édification & correction du prochain.

ÉPIGRAMME

DE M. ROUSSEAU,

Servant de Réponſe à la précédente Lettre.

MAITRE Vincent, le grand faiſeur de lettre,
Si bien que vous n'eût ſu proſaïſer ;
Maître Clément, ce grand faiſeur de mètres,
Si doucement n'eût ſu poétiſer :
Phébus adonc va ſe déſabuſer
De ſon amour pour la docte Fontaine,
Et connoîtra que pour bons vers puiſer,
Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hipocrène.

LETTRE

De Meſſieurs le Marquis DE LA FARE, *l'Abbé* COURTIN *&* ROUSSEAU; *de Neuilli le* 19 *Juillet* 1707.

DU bord paiſible où la Seine,
Laſſe du bruit de Paris,
Ses ondes lentes promène
Dans des prés verds & fleuris;
De ces lieux que tu chéris,
Que de la docte Neuvaine
Fréquentent les favoris,
Et qui, des fruits de ta veine,
Reçoivent un nouveau prix,
Cher Abbé, je t'avertis
Que les figues par douzaine,
Les melons les plus exquis
Vont rafraîchir ma bedaine;
Et qu'ainſi le tems préfix
Auquel doit finir la peine
Où ton abſence m'a mis,
Étant expiré du dix,
Je compte que la ſemaine
Mettra fin à mes ennuis.
C'en eſt aſſez d'une haleine;

Courtin prend la plume, & puis
Rouſſeau fermera la ſcène.

ENTRE deux fameux poëtes,
Tels que la Fare & Rouſſeau,
Faut-il mêler les ſornettes
Qui partent de mon cerveau;
Et qu'au nombre des cadettes,
Ma Muſe, encore au berceau,
S'oſe mettre de niveau
Pour vous chanter vos goguettes!
Ma foi, vivent les Sonning,
A la ville, à la campagne,
Où les plaiſirs, le bon vin,
Le Morachet, le Champagne,
Tour-à-tour dans leurs feſtins,
Cher Abbé, les accompagne;
Et même ces dieux badins
Dont tu connois bien la mère,
Et que juſqu'en ſes confins
Bouillon mène de Cythère!
N'eſt-ce pas t'en dire aſſez?
Que ſi tu veux davantage
De ces vers entrelacés,
Rouſſeau va finir l'ouvrage.

TANT qu'a duré l'influence
D'un aſtre propice & doux

J'ai ſenti de ton abſence
Plus d'ennuis que de courroux.

Je diſois : je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès & de Pomone,
Au tumulte des cités.

Ainſi l'amant de Glycère,
Epris d'un repos obſcur,
Cherchoit l'ombre ſolitaire
Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris,
De Flore aux douces haleines
Deſsèche les dons chéris :

Veux-tu d'un aſtre perfide
Riſquer les âpres chaleurs,
Et dans ton jardin aride
Sécher ainſi que tes fleurs ?

Crois-moi, ſuis le doux exemple
De tes amis caſaniers,
Et reviens chercher au Temple
L'ombre de tes marronniers.

Là nous trouverons ſans peine,
Avec toi le verre en main,
Cet homme que Diogène
Chercha ſi long-tems en vain ;

Et dans la douce alégreſſe
Dont tu ſais nous abreuver,
Nous puiſerons la ſageſſe
Qu'il cherchoit ſans la trouver.

LETTRE
A M. SONNING,

Servant de Réponſe à la Lettre de ces Meſſieurs, le 20 Juillet 1707.

AVEZ-VOUS oubliez que vous m'avez promis à ſouper le ſoir que j'arriverois ? Si vous l'avez oublié, pour moi, je n'en ai pas fait de même. *Meſſer Gaſter*, en langage de bons Pantagruéliſtes, ou, ſi mieux aimez, en celui de Rome, *ingenii largitor Venter*, ne me laiſſe pas ſortir de la mémoire choſe ſi agréable : je ſerai donc Dimanche au ſoir, vingt-quatrième de ce mois, à Neuilli, ſi vous y êtes ; à Paris, ſi vous y ſoupez. Je ne vous dis rien de la Compagnie ; Mais ſi vous voulez m'en croire ſur l'ordre de ce repas ;

La Fare y conduira, ſous le nom de Comus,
La bonne chère & l'alégreſſe ;

La divine Bouillon, ſous celui de Vénus,
L'eſprit, les enjouemens, & ce que la déeſſe
Qui fait aimer, traîne ſans ceſſe
Après elle de jeux, de ris & d'agrémens.
Si tu veux, à nos paſſe-tems,
Donner l'air de fête complette,
Rouſſeau les Muſes menera;
Notre Abbé les cajolera:
Très-bien ſavez que la fleurette
Volontiers il débitera;
Et, quoique ces neuf belles Fées
Soient peut-être un peu ſurannées,
Notre ami leur en contera;
Car notre ami très-cher aura
Toujours vol pour la mijaurée,
Collet très-bien tiré, perruque bien poudrée;
Et toujours il coquetera.
Regnier aux vins préſidera,
Cet Elève altéré d'Orphée
Avec les Graces chantera.
Alors grand'merveille ſera
De voir flûter vin de Champagne.
Déja de cent chanſons tout Neuilli retentit:
Pour moi, rouillé de ma Campagne,
Je n'apporterai rien qu'un fort grand appétit.

COUPLETS DE CHANSON,

Faits à un ſouper chez M. Sonning, ſur un air des Fragmens de Lully, en 1703.

QUE ce réduit eſt agréable !
Mille plaiſirs, nulle façon ;
L'Hôteſſe en eſt toujours aimable ;
Et le nom
De notre cher Architriclin
Rime au bon vin.

Amis, buvons à la nature,
Dont nous ſuivons les douces loix.
Diſciple aimable d'Epicure,
Duc de Foix,
Bois, Anacréon de nos jours,
A tes amours.

Périgny, bois à ta Maîtreſſe,
Porte, au ſortir de ce repas,
Les faveurs d'une double ivreſſe
Dans ſes bras ;
Imprime aux roſes de ſon teint
L'odeur du vin.

Pour toi, père de la molleſſe,
Arbitre de la volupté,

La Fare, élève de Lucrèce,
Ta ſanté
Vole aux deux bouts de l'univers,
Avec tes vers.

Avec la mine & le courage,
Grand-Prieur, du Dieu des combats,
Qu'il eſt doux d'avoir en partage
Les appas
De celle de qui les beaux yeux
Charment les Dieux !

Mais, ce qui te rend plus aimable,
C'eſt ton amitié pour le vin ;
Et que, toujours charmant à table,
Le matin
Te trouve entre les ris, les jeux,
Plus badins qu'eux.

COUPLETS DE CHANSON,

Faits à un ſouper chez Mde. DE LA SABLIERE.

LE beau Duc de Foix nous réveille ;
Chantons Vénus & Cupidon ;
Chantons l'Iris & la bouteille
Du diſciple d'Anacréon.

Vénus l'accompagne ſans ceſſe,
Les graces, les ris & les jeux.
Qu'il eſt doux d'être la maîtreſſe
De ce jeune voluptueux!

Verſe du vin, jette des roſes,
Ne ſongeons qu'à nous réjouir,
Et laiſſons là le ſoin des choſes
Que nous cache un long avenir.

CHANSON

Sur l'air des Flons Flons.

NE ſortons pas encore
D'un repas ſi charmant;
Que la naiſſante aurore
Nous retrouve chantant
Flon, flon.

Profitons de la vie:
Ça, verſe-moi du vin;
Et qui ſait, ma Silvie,
Si nous ferons demain
Flon, flon?

LETTRE
A M. ROUSSEAU.

Pour lui apprendre le tems de mon retour, qu'il n'avoit pu deviner.

POUR un Vaticinateur
Que plus d'une Muſe inſpire,
Et que tient ſous ſon empire
Phébus le Divinateur,
Aſſez peu de connoiſſance
Des choſes de l'avenir,
Me paroît dans l'ignorance
Où je vois votre prudence
Du tems qui fera finir
Vos ſouhaits & mon abſence.
Pourquoi donc tant conſulter
Cabaliſtes, Maſſorettes
Et ces diſeurs de ſornettes
Qu'un démon vient tranſporter?
Eh quoi! nous autres poëtes,
Parmi nos illuſions,
Valons-nous pas des prophètes
Dans leurs ſaintes viſions?
Que ſi, pour l'air de miracle,
Vous voulez un autre oracle,

Rablais vous y conduira,
Sans vous donner la torture ;
Et Frère Jean vous dira :
„ Conſultez ſur l'aventure
„ Des gens de cette nature
„ La Sibylle de Panſouſt. „
Mais, Dieux ! où vais-je me mettre ?
Phébus même, forge-mètre
N'oſeroit pas ſe promettre
De trouver de rime en *ouſt*.

Ainſi, briſons là. Cependant je n'ai pas oublié que je me ſuis obligé de vous apprendre la réponſe de l'oracle de la Sibylle de Panſouſt. Paſques de Solles ! la voilà telle qu'elle l'a rendue.

Lorſqu'on mangera melons,
Que figues ſeront venues,
Verrez Neuſtriens gloutons
Au-milieu de vos repues,
Soudainement apparoir ;
Et débarquer dans Lutèce
Cil que la ſainte pareſſe
Retenoit, dans ſon manoir.

Vous ſavez à préſent que répondre à ceux qui vous demanderont quand je reviendrai.

Vous voulez bien que j'embraſſe
Les la Fare, les Courtin,

Et qu'autant ici j'en faſſe
A tous Meſſieurs les Sonning.

Ils ſont trop aimables pour ne les pas mettre au pluriel, & ce n'eſt pas aſſez qu'il n'y en ait qu'un de chaque eſpèce.

LETTRE
A M. ROUSSEAU,

Sur la Direction que M. DE CHAMILLARD *lui avoit donnée dans les Finances, à Fontainebleau, en* 1707.

QU'AVEC plaiſir du Parnaſſe
Je te vois deſcendre au Bureau!
Dans un an, qu'il fera beau
Voir le nourriſſon d'Horace
Dreſſer état, bordereau,
Et tirer de place en place!
La fortune, en ſes changemens,
Semble à ſes aveuglemens
Mêler quelque connoiſſance;
Car mon amitié, dès long-tems,
Ne voit qu'avec impatience
Qu'il ne manque à tes agrémens,
ROUSSEAU, qu'un peu plus d'abondance;

Mais, il eſt honteux à la France,
Que ton eſprit & tes talens
Ne la doivent qu'à la finance.
Jouis, quoi qu'il en ſoit, de ta félicité :
Mais ſur-tout que la ſoif d'augmenter ta chevance
Ne te dérobe pas à ton oiſiveté ;
Et ſouviens-toi que la richeſſe
Que donne l'aſſiduité,
Ne vaut pas la ſainte pareſſe
Qu'un ſage libertin profeſſe
Avec joyeuſe pauvreté.
Ainſi, ſans changer de maxime,
Suis exactement le régime
Où la Fare & moi t'avons mis.
Fais lever matin tes Commis ;
Pour toi, paſſe les nuits à table,
Entre Bacchus & tes amis.
Sans quitter ce train que tu pris
Moins utile que délectable,
Tu verras pourtant de louis
Une quantité raiſonnable
Faire d'un Poëte agréable
Un Bourvalais à juſte prix.
Dans cette douce eſpérance
Qu'en conçoit déja mon cœur,
Adieu, Monſieur le Directeur,
Non Directeur de conſciences,
Dont je ſuis bien moins ſerviteur
Que d'un Directeur de finances.

RÉPONSE
DE M. ROUSSEAU.

PAR tes conſeils & ton exemple
Ce que j'ai de vertu fut trop bien cimenté,
Cher Abbé, dans la pureté
Des innocens banquets du Temple;
De raiſon & de fermeté
J'ai fait une moiſſon trop ample,
Pour être jamais infecté
D'une ſordide avidité.
Quelle honte, bon Dieu! quel ſcandale au Parnaſſe
De voir un de ſes Candidats
Employer la plume d'Horace
A liquider un compte, ou dreſſer des états!
J'ai vu, diroit Marot, en faiſant la grimace,
J'ai vu l'élève de Clio
Sedentem in telonio,
Calculer, ſupputer, nombrer, chiffrer, rabattre,
Et dans les intérêts d'un prêt au denier quatre,
Renchérir ſur Amonio.
Dure, dure plutôt l'honorable indigence
Dont j'ai ſi long-tems eſſayé.
Je ſais quel eſt le prix d'une honnête abondance
Que ſuit la joie & l'innocence;
Et qu'un philoſophe étayé

D'un peu de richeſſe & d'aiſance,
Dans le chemin de ſapience
Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un ſage à pié,
Content de ſon indépendance,
Qu'un riche indignement noyé
Dans une ſervile opulence,
Qui ſacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au ſoin d'augmenter ſa finance,
Eſt lui-même ſacrifié
A des biens dont jamais il n'a la jouiſſance.
Nourri par Apollon, cultivé par tes ſoins,
Cher Abbé, ne crains pas que je me tympaniſe
Par l'odieuſe convoitiſe
D'un bien plus grand que mes beſoins.
Une ame libre & dégagée
Des préjugés contagieux,
Une fortune un peu rangée,
Un corps ſain, un eſprit joyeux,
Et quelque proſe mêlangée
De vers badins ou ſérieux,
Me feront trouver l'apogée
De la félicité des dieux.
C'eſt par ces maximes, qu'ignore
Tout riche Juif, Arabe ou More,
Que j'ai ſu plaire dès long-tems
A des protecteurs que j'honore,
Et c'eſt ainſi que je prétends
Trouver l'art de leur plaire encore.

C'eſt dans ce bon eſprit Gaulois,
Que le gentil Maître François
Appelle pantagruéliſme,
Qu'à Neuilli, la Fare & Sonning
Puiſent cet enjouement benin
Dont ſe forme leur Atticiſme.
Abbé, c'eſt là le catéchiſme
Que les Muſes m'ont enſeigné,
Et voilà le vrai Quiétiſme
Que Rome n'a point condamné.

LETTRE

DE MONSIEUR LE COMTE D'HAMILTON,

Sous le nom de Mde. la Comteſſe DE STAFORD, *qui m'avoit dit qu'elle haïſſoit mortellement les Vers.*

VOus allez être dans un bel étonnement, non ſeulement de ce que je vous écris, mais de ce que je fais des vers pour vous. Il ne tiendroit qu'à moi de vous dire que, n'ayant pu vous laiſſer dans l'erreur où vous êtes de mon averſion pour la

Poéſie, j'ai voulu me juſtifier par une preuve co vainquante du contraire ; mais j'ai trop de ſincéri pour ne vous pas avouer que j'avois tant vu d miſérables vers ſur toutes ſortes de ſujets, que j déſeſpérois d'en voir jamais de bons, & que j'a vois pris le parti de renoncer à cette lecture. Eh comment n'y aurois-je pas renoncé ? vous êtes ſi rétif quand il eſt queſtion des vôtres, qu'il faut etre de Saint-Maur ou de l'Hôtel de Bouillon, pour avoir le plaiſir d'en voir. Cependant vous me voyez raccommodée avec la poéſie tout d'un coup ; & voici de quelle manière. Je m'étois miſe à rêver, il y a trois ou quatre jours, dans l'endroit le plus écarté du jardin, lorſque je vis ſubitement paroître une figure qui me ſurprit d'abord. Son habillement ne convenoit point aux lieux où nous étions : cependant je crus la reconnoître ; & dans le tems que j'ouvrois la bouche pour lui demander ce qu'elle faiſoit à Pontcallier dans ſon habit d'Opéra :

Non, je ne ſuis point la Maupin,
Dit-elle ; je ſuis cette Muſe
Qui pour le berger Flammarin
Fit rimer l'illuſtre la Suze.

Fi, Mademoiſelle, ou qui que vous ſoyez, lui dis-je, retirez-vous, s'il vous plait, avec vos Élégies éternelles & ces longues fadeurs dont...

uoi ! Madame, dit-elle, en m'interrompant, ſon xemple ne vous donne point d'émulation ? Vous vez plus d'eſprit qu'il n'en faut pour vous ſignaler ir les traces des Sapho modernes dont les écrits empliſſent depuis peu vos théatres, font les dé- ces des princes & des princeſſes les plus éclairés, x qui, de l'aveu d'une célèbre Académie, rem- ortent le prix de tous les vers. Imitez-les ; allez l'immorta ité par la même route, je vous ré- onds du ſuccès

Qui, moi ! je ſerois de ces folles,
Lui dis-je, qui par l'univers
Sèment leurs caprices divers
Dans un tas d'ouvrages frivoles,
Et qui, rimant quelques paroles
Où le bon ſens eſt à l'envers,
S'imaginent faire des vers ?
Vous ne ſavez ce que vous faites ;
Vous & votre maître Apollon,
De donner cours à leurs ſornettes.
Paſſe encor pour des chanſonnettes ;
On peut les ſouffrir ſur ce ton :
Mais que le Cothurne en cornettes
Retentiſſe au ſacré Vallon !
Vous ne ſavez ce que vous faites,
Vous & votre maître Apollon.

Je vis bien que la liberté que je prenois, déplaiſoit à la Muſe. Je ne ſais même ſi elle ne

fut point tentée de m'abandonner à mon ignorance: mais comme ces ſortes de déeſſes ne veulent pas avoir le démenti dans ce qu'elles entreprennent, elle me préſenta du papier, de l'encre; & m'ayant mis la plume à la main, malgré toute ma réſiſtance, voici ce qu'elle me dit:

A mes ordres il faut ſe rendre:
Ecrivez, vous réuſſirez.
Je ſuis ici pour vous apprendre
Du Parnaſſe tous les ſecrets.
L'amuſement a des attraits;
Et, pour peu qu'on ait l'eſprit tendre,
On fait des vers à peu de frais.
Vous avez beau vous en défendre,
Bon gré, malgré, vous en ferez:
Mais, dans quelque lieu qu'il puiſſe être,
Sur vos vers conſultez Chaulieu;
Il vous redreſſera peut-être,
Car il a les talens du Dieu
Qui des poëtes eſt le maître.

Vous voyez mes inſtructions, & la néceſſité où je ſuis de m'adreſſer à vous: ainſi, j'eſpère que vous voudrez bien m'écrire pour me former au bon goût des vers. Je vous en demande inſtamment, Monſieur, & je vous prie de croire que je ſuis,

La Comteſſe de STAFORD.

A Pontcallier, le 23 Juin 1704.

RÉPONSE
MADAME LA COMTESSE
DE STAFORT.

AVEZ-VOUS bien le courage, Madame, de me
nander des vers, vous qui d'un ſeul mot m'avez
t renoncer à en faire de mes jours, en m'ap-
nant que vous les haïſſez mortellement, & que
nais vous ne choiſiſſez cette lecture pour vous
uſer ?

Semblable à cette parole
Qui débrouilla le chaos,
Lâcha les Enfans d'Eole,
Et fonda le Mont Athos;
Un mot a glacé ma veine,
Et fait tarir la fontaine
Dont, ſous ces beaux arbres verds,
Il faut boire à taſſe pleine
Quand on veut faire des vers.
e mot a fait d'abord diſparoître à ma vue
Ce Mont, & ſon double ſommet
Qui ſe va cacher dans la nue,
Et ſur qui Virgile dormoit.
Pour ces neuf vieilles précieuſes,

Qui, malgré l'or des leurs haillons,
Ne furent jamais que de gueuſes,
J'ai renvoyé ces malheureuſes
Troquer avec des Revendeuſes
Leur Cothurne & leurs guenillons.

Vous vous étonnerez peut-être
Que ces merveilleux changemens
Ne coûtent à vos agrémens
Que le tems de faire connoître
Ce que vous choiſiſſez pour vos amuſemens;
Mais vous ſeriez moins étonnée,
Et vous en penſeriez bien mieux,
Si, comme moi perſuadée,
Vous ſaviez, comme moi, le pouvoir de vos yeux.

Avec cette façon de penſer, & de la manière dont je viens de traiter ces pauvres Muſes à qui je ſacrifiois avant que j'euſſe eu l'honneur de vous voir, vous croyez bien que ce n'eſt pas moi qui ai fait ces vers : il falloit en mettre quelques-uns dans une lettre pour répondre à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai envoyé chercher au coin de la rue un garçon poëte, qui copioit mes vers autrefois, quand j'en faiſois; & comme les méchantes choſes ſe retiennent aiſément, il a appris par malheur à en faire. Vous verrez même bien que c'eſt lui qui a fait ceux que vous venez de lire.

Pour moi, dont la métamorphoſe
rend, graces à vous, à la ſimplicité,
Je vais déſormais de la Proſe
Emprunter la naïveté,
Pour mêler avec autre choſe
Quelque galante vérité.

Fille d'une illuſtre Comteſſe
Qui ſut, par de ſi doux accords,
Allier aux graces du corps
force de l'eſprit, & la délicateſſe,
Vous n'aurez jamais beſoin
De Muſe qui vous anime,
Ni qu'Apollon prenne ſoin
De vous montrer le ſublime;
Car vous trouverez chez vous
Dans un Oncle fort aimable,
Un maître plus que capable
De vous former au bon goût.

LETTRE

A MADAME LA COMTESSE DE STAFORT,

Pour la prier de me venir voir pendant ma goutte, en Juin 1704.

SI vos yeux ont eu le pouvoir
De m'empêcher d'être Poëte,
Daignez un jour me venir voir,
Vous rendrez ma ſanté parfaite.

Malade en état ſi piteux,
Direz-vous, eſt inguériſſable;
Et puis, que faire d'un goutteux!
Sa foibleſſe eſt mal incurable.

Malgré ces beaux raiſonnemens,
Reſpectez cette infortunée,
En faveur d'illuſtres parens
Dont elle a l'honneur d'être née.

La Déeſſe de la beauté
Ne dédaigne d'être ſa mère;
Le père de la volupté,
Bacchus en veut bien être père.

Cependa

Cependant je meurs de douleur,
Malgré ſa généalogie ;
Et maudis cet excès d'honneur
Qui, de ſi près, aux Dieux m'allie.

Ah ! quelle réputation
Vous donnera cure ſi belle !
Au Saint où j'ai dévotion,
Je donne une vogue nouvelle.

Chacun à vous s'adreſſera :
Votre autel, paré de guirlandes,
Chaque jour de fête, ſera
Chargé d'un grand nombre d'offrandes.

Pour votre honneur guériſſez-moi ;
Ne trompez pas mon eſpérance :
J'ai mis toute ma confiance
En vos yeux noirs à qui j'ai foi.

Que ſi n'y peuvent réuſſir,
Du moins me donneront ce mal tant agréable,
Ce mal ſi doux, plus incurable
Que celui qui me fait ſouffrir ;
Et j'aurai lors un mal aimable
Dont je ne voudrai plus guérir.

RÉPONSE

DE MONSIEUR LE COMTE D'HAMILTON,

AU NOM

DE MADAME DE STAFORD.

VOs vers ne ſont pas faits pour attirer la compaſſion : on n'a pas l'eſprit aſſez libre pour le tour agréable que vous leur donnez ; dans l'état ſouffreteux où ils vous repréſentent, on n'a pas envie de rire ; & la propoſition qu'ils me font de votre part, me fait ſouvenir de ce vieux conte.

Un lion, prince cauteleux,
Se renfermant dans ſa tanière,
Se mit au lit, fit le goutteux :
De ſes ſujets d'abord la populace entière,
Pour ſa ſanté fit publique prière,
Et je ne ſais combien de vœux ;
Mais comme c'étoit la manière
D'être alors fort reſpectueux,
Sur-tout envers bête ſi fière,
Ses ſujets ſe tinrent chez eux.

ur reſpect cependant & cette humble habitude
Ne tournant pas à ſon profit,
Il fit ſavoir par un Édit,
Qu'il étoit dans la ſolitude;
Publia qu'il étoit permis
A biches fraîches & dodues,
N'importe comme quoi vêtues,
ſe rendre à ſa Cour avec tous leurs amis.
Vous ſavez le reſte du conte;
Comme on couroit à ſon appartement;
Et comme à cet empreſſement
Le malade trouvoit ſon compte.

Mais, ſans égard à ce ſermon,
Comme je vous crois moins farouche
Et moins traître que ce lion,
Votre piteux état me touche.
J'irai donc vous entretenir:
ais, s'il vous faut des yeux noirs pour guérir,
Les miens ſont d'une autre Province,
Et leur influence eſt trop mince
Pour vous empêcher de mourir.
tout cas, ſans façon vous me verrez venir:
En amour vous êtes bon prince,
Et me laiſſerez revenir.

ÉPITRE

DE MONSIEUR LE COMTE D'HAMILTON,

A M. LE COMTE DE GRAMONT.

HONNEUR des rives éloignées
Où Coriſande vit le jour,
De Ménodore heureux ſéjour;
D'où vos errantes deſtinées
Semblent vous bannir ſans retour;
Et d'où l'aſtre du jour paſſant les Pyrénées,
Voit tant de faces baſanées,
Et va finir ſon vaſte tour
Devers les Iſles fortunées:
Vous qui, dans une auguſte Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez ſignalé vos menées
Et dans la guerre & dans l'amour.

C'eſt à vous, Monſieur, que cet écrit s'adreſſe; car, à quel autre pourroit-il convenir? Mais vous aurez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puiſqu'il n'eſt plus queſtion de nous

epuis des tems infinis, & qu'une longue abence doit nous avoir effacés de votre ſouvenir. Cependant, oſerions-nous un peu nous flatter que cela n'eſt pas; puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoin Dom Brice à Lérida,
Dona Raguez à Barcelone,
Gaſpard Boniface à Bréda;
Enfin, Catalane & Gaſconne,
Depuis Bordeaux juſqu'à Bayonne,
De Perpignan à Puycerda;

Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartés & paiſibles, que nous apprenons, chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare & plus merveilleux que jamais. Nos voiſins, grands nouvelliſtes, informés des vivacités dont on leur mande que vous ſurprenez la Cour, nous demandent ſi vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Gramont, dont on lit tant de merveilles dans l'hiſtoire des Guerres civiles. Indignés que votre caractère ſoit ſi peu connu dans des Provinces où votre nom l'eſt tant, nous avions formé le deſſein de donner ici quelqu'idée de votre mérite; mais, qui ſommes-nous pour l'entreprendre? Médiocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment ſeroit-il

poſſible que nous euſſions ce goût & cette politeſſe qui ne ſe trouve point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant trouver, pour bien parler de vous ? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réuſſir dans une affaire
Où les talens ſuccombent tous ;
Et quelqu'empreſſement que l'on ait de vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire ;
Et des Campagnards comme nous
Sont bientôt réduits à ſe taire.

Ainſi, nous ne ſongions plus qu'à ramaſſer tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes ; mais le choix nous embarraſſe. Tantôt nous voulions adreſſer nos Mémoires à l'Académie, perſuadés qu'ayant autrefois ſoutenu des Thèſes de Logique, vous en ſavez aſſez pour être reçu dans cet illuſtre Corps, & pour y être loué depuis les pieds juſqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reſte quelqu'un ſur la terre, quand vous n'y ſerez plus, les Révérends Pères Maſſillon ou de la Rue vous entrepriſſent par avance : mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractère ; & qu'à l'égard

e l'autre, il étoit contre l'uſage de vous enve-
)pper tout vif dans les figures d'une Oraiſon
ınèbre. Le fameux Deſpréaux s'offrit enſuite à
otre imagination, & nous crûmes d'abord que
'étoit ce que nous cherchions ; mais quelques
ıomens de réflexion nous firent comprendre que
e n'étoit pas notre fait.

)es ouvrages d'eſprit arbitre ſouverain,
l jouit en repos de ſa première gloire ;
ſi du plus grand des Rois il travaille à l'Hiſtoire ;
Phébus eſt attentif à conduire ſa main,
Et c'eſt l'unique ſoin des Filles de Mémoire.
Lui ſeul peut conſacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre ;
Mais ſa Muſe a toujours quelque malignité,
Et, vous careſſant d'un côté,
Vous déviſageroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long dans le Recueil où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illuſtre chef de votre Maiſon : & voici l'adreſſe qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des ſuperbes lambris
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Eſt un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous Écrits,

A des ouvrages de tout prix,
Sur-tout à ceux des beaux eſprits,
Quand par haſard il s'en découvre.
De ce lieu, chaque mois, ſortent galans cahiers
Où tous faiſeurs de chanſonnettes,
(Tendres héros de leurs quartiers)
Viennent en vers familiers,
Uſurper le nom de Poëtes;
Et, ſur des tons irréguliers,
Montant chalumeaux & muſettes,
Content champètres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des Écrivains & des Guerriers
Qui ſont inconnus aux Gazettes.
De ſes atours capricieux
C'eſt là que l'Énigme ſe pare,
Met un maſque myſtérieux,
Et d'un voile mince & bizarre
Embarraſſant les curieux,
Eſt toujours neuve, & jamais rare.
C'eſt là qu'on voit en vieux tranſports
Gémir nouvelles Élégies;
Et là s'impriment tous les morts,
Leurs éloges, leurs effigies,
Avec leurs généalogies,
Leurs dignités & leurs tréſors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous inſérer dans un Recueil qui devoit être farci

de tant d'autres choſes, & toutes ces difficultés nous remirent enfin ſur nos premières voies, réſolus, malgré notre inſuffiſance, de tenter l'aventure nous-mêmes, & d'appeller à notre ſecours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques-uns des ouvrages ſont parvenus juſqu'a nous; & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & juſtement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous diſiez que ſa mère y avoit miſe par dévotion, ſe mit à les apoſtropher, comme vous allez voir.

O vous, dont la facile veine
Enchante par d'heureux tranſports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne ſuit de ſes bords!
Quand vos chants ornés des tréſors
Du Parnaſſe ou de l'Hipocrène,
Badinent pour quelque Climène;
Ou, quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpomène,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athène;
La Fare, & vous, Abbé charmant,
Que Phébus de ſon influence
Anime & ſoutient en rimant,
Donnez, chacun dans une ſtance,

Quelque relief à ce fragment ;
Nous implorons votre aſſiſtance.

A peine cette invocation fut-elle miſe au net ; Que nous trouvâmes nos deux Muſes, Thalie & Melpomène, quelque peu déplacées, puiſque ces Meſſieurs ne paroiſſent avoir rien écrit qui fût de leur département. Cette réflexion nous embarraſſoit ; & nous ſongions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre écrit, lorſque tout-à-coup parut, au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous ſurprit ſans nous effrayer ; car c'étoit celle de notre Philoſophe, l'inimitable Saint-Evremont. Rien de tout ce tintamarre dont on annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conſéquence, n'avoit précédé ſon apparition.

L'on ne vit point trembler la terre ;
Le ciel reſta clair & ſerein ;
Point de murmure ſouterrain,
Et pas un ſeul coup de tonnerre.
Il n'étoit pas couvert de lambeaux mal couſus
Tels qu'étala, près de Philippe,
Le ſpectre qui de nuit apparut à Brutus :
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuſer Œdipe.
Il n'avoit rien du funeſte appareil

Que l'on croit voir à ces affreuſes ombres
Qui ſortent des royaumes ſombres,
Pour interrompre le ſommeil.

Tout cela nous fit voir qu'il n'avoit pas eu nvie de nous faire peur ; car il s'étoit mis tout omme nous l'avions vu la première fois que vous ous procurâtes le plaiſir de ſa connoiſſance à ondres. C'étoit ce même air goguenard, mais n peu renfrogné ; & c'étoient les mêmes habits, u'il avoit ſans doute gardés pour nous rendre ette viſite ; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris, pour ce voyage,
Sa calotte de marroquin ;
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornoit le haut de ſon viſage :
Bref, il parut dans l'équipage,
Où, chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de ſage,
Il venoit noyer dans ſon vin
Les engourdiſſemens de l'âge,
Et rendoit, chaque jour, hommage
A l'éclat renaiſſant qui brilloit ſur ſon teint.

Comme il étoit arrivé ſans façon, il ſe mit entre nous ſans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de ſourire du reſpect avec lequel nous

éloignions nos ſièges d'auprès de lui, ſous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler, mais il nous fit bientôt voir le contraire; & après avoir jetté les yeux ſur le papier que nous avions laiſſé ſur la table: j'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conſeils, pour vous aider à l'exécuter; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Meſſieurs pour vous aſſiſter. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre; mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les ſujets qu'ils traitent, ſont auſſi extraordinaires que le caprice qui les entraîne?

L'un, tendre, fidèle & goutteux,
Se révoltant d'un air profane
Contre l'anodine tiſane,
Et contre l'objet de ſes vœux,
Ne chante dans ſes vers heureux
Que l'inconſtance & la Tocane.
L'autre, d'un ſtyle gracieux,
Et digne des bords du Permeſſe,
Par mille traits ingénieux
Fait tout céder à la pareſſe;
Et de l'indolente molleſſe
Vante le repos glorieux.

Laiſſez-les donc là, s'il vous plaît. Il importe peu que vous les ayez invoqués ; ils n'en viendront pas plutôt à votre ſecours. Arrangez, du mieux que vous pourrez, les matières que vous alliez raſſembler pour d'autres : ne vous embarraſſez ni de l'ordre des tems, ni de celui des événemens. Je vous conſeillerois au contraire, d'avoir pour objet principal les dernières années de celui pour qui vous écrivez, puiſque les premières ſont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures juſqu'au tems où vous êtes. Faites quelques remarques, mais courtes & légères, ſur la réſolution qu'il a priſe de ne point mourir, & ſur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas, par lui ſeul tant de fois retardé,
Eſt un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé ;
Mais de tant de ſecrets qu'à ſa gloire il publie,
Celui d'éterniſer ſa vie
Eſt l'unique ſecret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez pas embarraſſer l'eſprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer ſon caractère ; cela ſentiroit le panégyrique, & ce ſera aſſez le louer, que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ſes récits ou ſes bons mots ; le ſujet eſt trop grand

pour vous. Tâchez ſeulement, en parlant de ſes aventures, de donner des couleurs à ſes défauts, & du relief à ſes vertus.

C'eſt ainſi qu'autrefois, par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevois mon héros.
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ſes vœux dociles;
Faites-le voir ſuivant en tous lieux les drapeaux
D'un guerrier égal aux Achilles:
Qu'au-milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtiſans les plus habiles;
Et, toujours actif à propos,
Sans leurs empreſſemens ſerviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le faſſent voir, en différens tableaux,
Tyran des fâcheux & des ſots,
Hiſtorien d'amour & des guerres civiles;
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
Redoutable par ſes complots
Aux amans heureux & tranquilles,
Déſolateur de ſes rivaux,
Fléau des diſcours inutiles,
Agréable & vif en propos,
Célèbre diſeur de bons mots,
Et ſur-tout grand preneur de villes.
N'oubliez pas le cheval blanc,

ır lequel ſoutenant téméraire menace,
Il parut inopinément
Vers les campagnes de l'Alſace,
Aux yeux d'un Prince triomphant.
Dites par quel enchantement,
Par quelle adreſſe ou quelle audace;
En dépit du vieux Saint-Alban,
Et d'Arlington & d'Holiface,
t d'une Nymphe encore à ſéduiſante face,
Il enleva le Bouquingan.
Contez ces faits tout uniment:
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever inſolemment;
t ce n'eſt pas toujours au ſommet du Parnaſſe
Que l'on chante avec agrément.
ue par un tour aiſé chaque récit s'explique;
Suivez la nature de près:
Et dans les vers que vous ferez,
Du miſérable proſaïque
Et du ſtyle trop poétique
Évitez l'un & l'autre excès.
l'adorez point les goûts de la vogue publique;
Mais ne les condamnez jamais.
Il eſt un lieu près du Marais,
Où depuis quelque tems le genre marotique
Se renouvelle avec ſuccès:
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à ſon air antique;
De Ronſard ou de Rabelais

Inſtruiſez-vous dans la boutique ;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & gothique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurâmes que nous tâcherions de profi
ter de ce dernier avis ; mais que celui de n
pas tomber dans la verſification rampante, nou
paroiſſoit plus difficile à ſuivre. Encore une fois,
dit-il, faites de votre mieux. On aura quelqu
indulgence pour des gens qui écrivent pour l
Comte de Gramont. En tout cas, vous n'êtes guère
connu que de lui ; &, ſelon les apparences, ce
que vous allez faire ne donnera pas au public
une grande envie de vous connoître. Finiſſons
cette viſite, pourſuivit-il, & faites connoître à
mon Héros, par les ſouhaits que je vais faire, que
je m'intéreſſe toujours pour lui.

Que de ſes jours nombreux l'immuable deſtin
D'un eſprit éternel ſoutienne encor les charmes !
Qu'il dorme un peu plus le matin ;
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes,
Et que le Père Séraphin,
Toujours ſur des fauſſes alarmes,
Le vienne exhorter à ſa fin,
Et que ce ſoit toujours en vain !
Qu'abandonné du Médécin,
La Cour pour lui verſe des larmes !

Par ſes ſoins redoublés, que le Roi convaincu
Qu'il ne vit plus que pour le ſuivre,
Puiſſe apprendre de lui l'heureux art de revivre
Après avoir auſſi long-tems vécu!

A tant ſe tut le Normand philoſophe,
De ſon tems gentil clerc, ains gaudiſſeur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont prônes meshui pas ne ſont de l'étoffe
D'un Paſteur enſépulturé.
Or, s'en partit revoir l'acointe bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez.
Jà n'eſt métier qu'illec il vous attende:
Si ne dira pourquoi celle légende;
Trop mieux que nous la raiſon en ſavez.
Que ſi, dans cinquante ans, ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit géfir en piteuſe parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin,
Adonc verrez maint & maint camarade,
Qui, menant fête & moult joyeux hutin,
A grand randon vous feront accolade.
Là, trouverez meſſire Benſerade,
Le preux Chapelle, & maître Chapelain,
Les demoizels Voiture & Sarrazin;
Et cil, qui hanſon ne ballade
Onc ne rima ſans hanap de bon vin.
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler;

Roide joûteur, & courtois Chevalier,
Aſſez devant les guerres de la Fronde;
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & ſans vous travailler,
Verrez Châtel ſis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſés ont eau claire & profonde;
Là, demeurons; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monſieur, ſi par haſard l'envie vous prend de revoir votre belle maiſon de Semeac. En attendant, trouvez bon que nous finiſſions cette longue lettre. Nous avons eu beau changer de ſtyle & de langage, pour en faire quelque choſe, vous voyez combien nous ſommes reſtés au deſſous de notre ſujet. Il faudroit pour y réuſſir, que celui que nos fictions viennent de reſſuſciter, fût encore parmi les vivans; mais

Il n'eſt plus de Saint-Evremont;
Et ce Chroniqueur agréable
Du ſérieux & de la fable,
Ce favori du ſacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable;
Et de ce fleuve redoutable
Le retour n'eſt permis qu'au comte de Gramont.

LETTRE

A M. LE COMTE D'HAMILTON,

Qui nous avoit été mêler, M. de la Fare & moi, aſſez mal-à-propos, dans une Lettre écrite à M. le Comte de Gramont, ſous le nom de deux Gentilshommes de Campagne, Gaſcons; Lettre qui effectivement ſentoit fort le Campagnard.

NOus vous devons un compliment,
Pour nous avoir ſur le Parnaſſe
Accordé ſi bénignement
Une très-honorable place;
Mais très-bien nous ſerions paſſés
Des brocards qu'avec la fleurette
Votre Muſe, en fine coquette,
Tout doucement nous a gliſſés.
Bien-loin d'en être courroucés,
C'eſt peu pour une Muſe Angloiſe
Qu'un léger petit coup de dent;
Elle qui, ne vous en déplaiſe,
Aime le carnage & le ſang.
Sur la Tamiſe, Melpomène
Ne veut qu'horreur & que combats;
Et la cruelle ne craint pas
Souvent d'enſanglanter la ſcène.

Pour vous, dont le cœur amolli
Par les doux accords de Thalie,
Nous fait voir un eſprit poli
Dans les vallons de Theſſalie ;
Sous ces beaux arbres toujours verds,
Vous apprîtes, dès votre enfance,
Et l'harmonie & la cadence
Du Dieu qui nous dicte les vers ;
Mais c'eſt peu d'une politeſſe,
Qui pourroit empêcher la Grèce
De regretter Anacréon;
Vous ſavez, ſur un plus haut ton,
Faire leçons de politique,
Et, plus ſagement que Platon,
Établir une République.
Je ſais quelles ſeroient ſes loix ;
Mais laiſſons la choſe publique
A traiter pour une autre fois,
Et trève de panégyrique.

Souvenez-vous bien ſeulement,
Que devez à maître Clément
Réparation authentique,
Pour avoir fort injuſtement
Traité ſa Muſe de gothique ;
Elle qui, dans ſon enjouement,
Sans être obſcure ni cauſtique,
Sauroit bien faire une replique
Aux rébus de vos Campagnards,

Qu'on voit, à leur ſtyle ruſtique,
N'avoir rien lu que des Ronſards ;
Jamais rien de ce badinage
De Chapelle & de Sarrazin,
Qui répandoit ſur leur ouvrage
Tout ce qu'ils eurent de divin.
Pour moi, de mon libertinage
Qui toujours ai fait vanité,
Dans des vers qui m'ont peu coûté,
J'ai quelquefois ſur ma muſette
Chanté les amours & le vin ;
Et ſi j'étois moins libertin,
Je ſerois plus mauvais Poëte.

ÉPITRE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME *MONSEIGNEUR* LE DUC DE VENDOME,

Sur la Charge de Général des Galères que le Roi lui donna en 1694.

VENDOME, malgré moi je cède aux doux tranſports
Du Dieu des vers qui m'anime ;
Et je ſens, malgré mes efforts,
Que d'une involontaire rime
Ce Dieu va former les accords.
Mais, Prince, combien la proſe,
Modeſte & ſans ornement,
Qui de tes faits ſimplement
Raconteroit quelque choſe,
Te loueroit plus dignement !
N'eſt-ce pas vouloir d'un ſonge
Tirer des réalités,
Qu'emprunter les vanités
Du langage du menſonge,
Pour te dire des vérités ?

Laiſſons à la renommée
Publier tes actions,
Qui paroîtroient fictions
Si tu n'avois dans l'armée
Par Naſſau même animée,
Pour témoins vingt nations.
Cette légère Déeſſe
Dès Altenheim ſuit tes pas :
Elle a chanté ta ſageſſe,
Ton ſang froid dans les combats ;
A Stinkerque elle a pu dire
Juſques où fut ton ardeur,
Et ce que doit notre Empire
A ton bras & ta valeur.

C'eſt elle qui, dans les airs
Pour toi déployant ſes ailes,
Porte tes grandeurs nouvelles
Aux deux bouts de l'univers ;
Qui, planant ſur la Marſaille,
Te vit à cette bataille
Couvrir de morts les ſillons,
Où, dans un étroit paſſage,
S'oppoſoient à ton courage
Les plus épais bataillons.

Mais non, c'eſt plutôt aux hommes ;
C'eſt à tous tant que nous ſommes,
Qui reſſentons ta bonté,
D'aller publiant ſans ceſſe

Quel air haut, quelle nobleſſe
Brille en ta ſimplicité;
De quel prix ineſtimable
Pour nous eſt un Prince aimable
Qui ſait accorder ſi bien,
Loin de toute fierté vaine,
Aux talens d'un capitaine
Les vertus d'un citoyen.

Quoi donc! le Dieu qui m'enflamme,
Et qui, bien ou mal, m'apprit
L'art de louer ta grande ame,
Ne dit rien de ton eſprit!
Loin, d'un ſi rare avantage,
De faire un brillant uſage,
Dans un ſimple badinage
Tu te plais à l'oublier;
Et je croirois faire un crime,
Tout grand qu'il eſt, tout ſublime
D'oſer l'aller publier.

Mais où ſuis-je? quelle ivreſſe
Hors de moi m'a tranſporté?
Quel bruit, quel cri d'alégreſſe,
Sur l'aile des vents porté,
Vient de frapper mon oreille!
Je vois du port de Marſeille
Tout le pompeux appareil,
Et nos Galères parées

Faire briller au ſoleil
Leurs magnifiques livrées.
J'entends ces reines des mers,
Des cris de mille coupables,
Et des voix des miſérables
Former de charmans concerts.
Je le vois ; ſur ſa Galère
Ce Général eſt monté ;
Déja ſon humanité
Dans le ſein de la miſère
Fait renaître la gaieté :
Ce demi-Dieu ſecourable
Vient, dans un ſéjour affreux,
D'un arrêt irrévocable
Conſoler ces malheureux,
Sûrs que ſon cœur pitoyable
De leurs maux ſe touchera,
Et que, ſenſible à leurs peines,
Ne pouvant briſer leurs chaînes,
Sa main les relâchera.

Fuyez, Galères d'Eſpagne,
Déſormais loin de ces bords ;
Allez cacher dans vos ports
Le peur qui vous accompagne :
VENDOME s'en va ſur vous
Bientôt lancer le tonnerre,
Dont tant de fois ſur la terre
Il lui fit ſentir les coups ;

Et je vois déja Neptune
Qui, pour plaire à Jupiter,
T'offre avec lui de concert
Son trident & ſa fortune.

Ainſi, par la bienveillance
De ce grand Roi des François,
Qui, déjà deſſous tes loix,
Avoit remis la Provence,
Tu vois croître ta puiſſance;
Et l'un & l'autre élément,
Charmé de ſon eſclavage,
Se diſputer l'avantage
D'obéir aveuglement.

D'une telle confiance,
Mon Prince, connois le prix:
C'eſt l'effet de la prudence,
De la bonté de Louis:
Ton Roi ſait pour ſa perſonne
Quel eſt ton attachement:
Qu'en lui tu crois la Couronne
Faire ſon moindre agrément:
Pour l'État, quel eſt ton zèle;
Et d'un ſujet ſi fidèle
Il connoît le dévouement;
Et c'eſt cette connoiſſance
Qui ſeule fait ton bonheur,
Et la ſeule récompenſe
Qui pouvoit flatter ton cœur;

ÉPITHALAME

r le mariage de S. A. S. Monſeigneur le Duc DE VENDOME, *avec Mademoiſelle* D'ENGUIEN, *en* 1710.

PRès de Sceaux, ſur la fin du jour,
L'Amour rencontra l'Hyménée :
Bon jour, frère, lui dit l'Amour ;
ù venez-vous, de fleurs la tête couronnée,
Avec ce nuptial atour ?
viens de célébrer une grande journée ;
mir d'illuſtres cœurs par les nœuds les plus doux.
Quoi donc, dit l'Amour en courroux,
Mépriſer ainſi ma puiſſance !
Eh ! depuis quand oubliez-vous
Que c'eſt à ma ſeule préſence
Qu'Hymen doit tous ſes agrémens ;
Que ſans moi, point d'heureux momens ;
e je traîne avec moi l'ardeur & la tendreſſe ;
Les jeux, les ris & l'alégreſſe,
Et mille folâtres amours ?

vas-tu, pauvre Enfant, chercher ces vieux diſcours ?
iſſe ces lieux communs à tant de Rimeurs fades ;
iſeurs de Virelais, Chants-royaux & Ballades ;

Qui, nous parlant toujours & de jeux & de ri
De fadeurs & d'ennui font bâiller tout Paris.
Ce n'eſt pas ſur ce ton qu'on fait l'Épithalame
Du fils du grand Henri, de ſon illuſtre femme.
La fille de ces Dieux qui préſident ſur nous,
Porte mille tréſors en dot à ſon époux,
Le cœur d'un grand Condé, tout l'eſprit de ſon père,
La grandeur, la raiſon, les vertus de ſa mère.
Pour répondre à ces biens, l'époux de ſon côté,
Met un lot immortel dans la communauté;
Tous ces lauriers cueillis au champ de dix batailles,
Nos ennemis forcés dans pnls de cent murailles;
Enfin, tout l'éclat de ce nom
Dont, malgré l'envie & ſa rage,
Retentit encor le rivage
De ce fleuve orgueilleux où tomba Phaëton.

Nous le verrons bientôt, je peux te le prédire,
Entre nous autres Dieux qui perçons l'avenir,
Au ſeul bruit de ſon nom forcer à revenir
La victoire égarée, au ſecours d'un Empire
Que lui ſeul pouvoit ſoutenir;
Et, franchiſſant les Pyrénées,
Rendre leur première vigueur
A ces cohortes baſanées,
De qui taut de fois la valeur,
France, ſuſpendit ta grandeur
Et balança tes deſtinées.
Venir, voir, vaincre, abattre un ennemi vaincu

endre à ſon Roi chéri l'Eſpagne déſolée,
affermir ſur ſon front ſa Couronne ébranlée,
e coûte que trois mois à peine à ſon grand cœur.
Pour en conſerver la mémoire,
ilippe fait dreſſer un trophée à la gloire
De ce nouveau Cid, au-delà
De ces colonnes ſi fameuſes
Qu'Hercule jadis éleva
Pour actions moins glorieuſes.

vois bien maintenant, Amour, qu'en telle affaire
us n'avons pas beſoin de toi ni de ta mère.
Gardez l'attirail qui vous ſuit,
Pour quelque noce du vulgaire,
a conter ces fagots à Paphos, à Cythère.
Adieu, bon ſoir, & bonne nuit.

ÉPITRE

A MONSIEUR LE MARQUIS

DE LA FARE,

Qui m'avoit demandé mon portrait, en 1703.

O Toi, qui de mon ame es la chère moitié;
Toi, qui joins la délicateſſe
Des ſentimens de ma Maîtreſſe
A la ſolidité d'une sûre amitié;
La Fare, il faut bientôt que la Parque cruelle
Vienne rompre de ſi doux nœuds;
Et, malgré nos cris & nos vœux,
Bientôt nous eſſuierons une abſence éternelle.
Chaque jour je ſens qu'à grands pas
J'entre dans ce ſentier obſcur & difficile,
Par où j'irai dans peu là-bas
Rejoindre Catulle & Virgile.
Là, ſous des berceaux toujours verds,
Aſſis à côté de Lesbie,
Je leur parlerai de tes vers
Et de ton aimable génie.
Je leur raconterai comment
Tu recueillis ſi galamment
La Muſe qu'ils avoient laiſſée;

Et comme elle ſut ſagement,
Par ta pareſſe autoriſée,
Préférer avec agrément
Au tour brillant de la penſée
La vérité du ſentiment ;
Et l'exprimer ſi tendrement,
Que Tibulle encor maintenant
En eſt jaloux dans l'Elyſée.
Mais, avant que de mon flambeau
La lumière me ſoit ravie,
: veux te crayonner un fantaſque tableau
De ce que je fus en ma vie.
Puiſſe, à ce fidèle portrait,
Ta tendre amitié reconnoître,
Dans un homme très-imparfait,
Un homme aimé de toi, qui mérita de l'être !

Avec quelques vertus j'eus maint & maint défaut.
Glorieux, inquiet, impatient, colère,
Entreprenant, hardi, très-ſouvent téméraire ;
Libre dans mes diſcours, peut-être un peu trop haut,
Confiant, naturel, & ne pouvant me taire
Des erreurs qui bleſſoient devant moi la raiſon ;
J'ai toujours traité de chimère
Et les dignités & le nom.
Ainſi, je pardonne à l'envie
De s'élever contre un mortel
Qui ne reſpecta dans ſa vie
Que le mérite perſonnel

Quels maux ne m'a point fait cette ſage folie
Qui mériteroit un Autel ?
Pour réparer ces torts, la prudente nature
En moi par bonheur avoit mis
L'art de me faire des amis,
Dont le mérite avec uſure
Me dédommagea de l'injure
Que me fit un fatras d'indignes ennemis,
Qui n'employa jamais contre moi qu'impoſture.
Malgré tous mes défauts, qui ne m'auroit aimé ?
J'étois pour mes amis, l'ami le plus fidèle
Que nature eût jamais formé ;
Plein, pour leurs intérêts, & d'ardeur & de zèle,
Je n'épargnai pour eux, péril, peine, ni ſoin ;
J'entrai dans leurs projets, j'épouſai leur querelle,
Et je n'eus rien à moi dont ils eurent beſoin.
Toujours hors de l'état de la triſte indigence,
Je n'ai jamais connu celui de l'abondance.
J'ai prêté cependant, & j'ai donné mon bien,
Mais l'obligation en étoit fort légère ;
Je ne l'ai de mes jours encor compté pour rien ;
Et les tréſors qu'on croit choſe ſi néceſſaire
N'ont jamais fait ma paſſion :
Content d'avoir une reſſource
Dans la fertilité de mon invention,
Pour pouvoir remettre à ma bourſe
Ce qu'en avoit ôté ma diſſipation.
Ainſi, rempli de confiance,
Que rarement je pris en vain,

J'ai cru que c'eſt aſſez donner à la prudence
De garder pour le lendemain
Un peu de ſavoir-faire, & beaucoup d'eſpérance.
Tout cela, ſoutenu d'aſſez de fermeté,
A fait, ſur la ſimple apparence,
Que ma ſtoïque indifférence
Paſſa, chez quelques gens, ſouvent pour dureté.
C'eſt à cette férocité
Que je dois, tu le ſais, le calme de ma vie,
Et cette longanimité
Dont j'ai lutté contre l'envie,
Et ſu braver l'adverſité.
Ta tendre amitié m'a flatté
Que j'eus en mes beaux jours quelques talens de plaire,
Libertin & voluptueux;
Avide de projets, cependant pareſſeux;
Noyé dans les plaiſirs, mais capable d'affaire;
Accort, inſinuant, & quelquefois flatteur,
J'ai ſu d'un diſcours enchanteur
Tout l'uſage que pouvoit faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignît avec adreſſe,
Au tour précis, à la juſteſſe,
Le charme de la fiction.
Heureux ſi, détrompé d'une erreur qui m'abuſe,
J'avois pu réſiſter au ſéducteur plaiſir
De pouvoir quelquefois occuper le loiſir
Des héros que ſouvent a diverti ma Muſe!

Chapelle, par malheur, rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeuneſſe
De ce poiſon fatal qui coule du Permeſſe,
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour-propre en une douce ivreſſe.
Cet eſprit délicat, comme moi libertin,
Entre les amours & le vin,
M'apprit, ſans rabot & ſans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être eſclave de la rime,
Ce tour aiſé, cet enjouement
Qui ſeul peut faire le ſublime.
Que ne m'ont point coûté ces funeſtes talens!
Dès que j'eus, bien ou mal, rimé quelques ſornettes,
Je me vis, tout en même tems,
Affublé du nom de Poëte.
Dès-lors on ne fit de chanſon,
On ne lâcha de vaudeville,
Que, ſans rime ni ſans raiſon,
On ne me donnât par la ville.
Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'étoit que l'effet d'un gai tempérament,
Dont je fis, j'en conviens, aſſez peu de ſcrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Perſonne devant moi ne ſeroit ridicule.
Ils m'ont fait là-deſſus mille injuſtes procès:
J'eus beau les ſouffrir & me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'eſt aſſez que j'en ſuſſe faire.

Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argenſons,
Qui règlent la Police, & corrigent la France,
De mettre les Rimeurs aux petites-maiſons,
Et détruire par-là cette maudite engeance ?
Cet ordre ſalutaire eût en moi réprimé
Cette démangeaiſon que Calliope inſpire ;
Et je n'euſſe jamais rimé.

Cependant, quoi qu'on puiſſe dire,
J'atteſte ta ſincérité,
Que toujours partiſan de la ſimplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité,
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté.
Tu ſais bien, malgré l'injuſtice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fut point complice
Ni des erreurs, ni du caprice
De mon imagination.
Il eſt un autre endroit d'une moindre importance,
Toutefois ſenſible à mon cœur,
Où j'ai bien pu par imprudence
Jeter les gens de bien quelquefois en erreur,
Qui, trompés par la vraiſemblance,
Aſſez ſouvent m'ont reproché
Que, galant, ſans être touché,
Je n'avois de l'amour que la ſeule apparence ;
Qu'avec l'eſprit d'Hylas, j'eus ſa légéreté ;

Et que dans mes écrits, avec trop de licence,
J'ai dogmatiſé l'inconſtance,
Et prêché l'infidélité.
C'eſt ici que mon innocence
A beſoin que ton aſſiſtance
Favoriſe la vérité,
Et vienne prendre la défenſe
De mes vrais ſentimens & de ma loyauté.
J'étois né vertueux; j'euſſe été plus fidèle
Que ne fut jamais Céladon,
Que j'avois pris pour mon modèle.
Mais qui ne deviendroit fripon
Parmi ce peuple d'infidelles,
A qui l'amour prête ſes ailes
En lui donnant ſes agrémens;
Qui même de ſes changemens
Sait tirer des graces nouvelles?
Marquis, à qui le fond de mon ame eſt connu;
Tu ſais que mon cœur, prévenu
Long-tems pour un objet aimable,
Ne pouvant ſe réſoudre à le trouver coupable;
Malgré ſon infidélité,
Chercha, dans la néceſſité
D'un changement inévitable,
Des raiſons pour rendre excuſable,
Parmi tant d'agrémens, tant de légéreté.
L'amour a ſes caſuiſtes
D'avis fort différens dans ſa religion:
Il a ſes Eſcobar, il a ſes Janſéniſtes,

Dont l'auſtère opinion
Bannit tout libertinage,
Et fait un dur eſclavage
D'une douce paſſion.
Pour moi, qui fus toujours ami des Jéſuiſtes;
Raiſonnable en mes ſentimens,
En faveur d'une longue & ſincère tendreſſe,
Je paſſe à l'humaine foibleſſe
Quelquefois les égaremens
D'une amoureuſe frénéſie.
Mais, ſans aller plus loin pouſſer l'apologie,
Il eſt, il eſt encore un aſcendant vainqueur,
Qui de tous ſes défauts a corrigé mon cœur.
Devenu conſtant & fidèle,
Il brûle d'une ardeur déſormais éternelle;
Et livré tout entier à qui l'a ſu charmer,
Il ſert encore un Dieu qu'il n'oſe plus nommer.

Ami, ſi la complaiſance
Qu'on a pour ſes défauts, fit ce portrait trop beau,
Songe avec quelle violence
Il faut de l'amour-propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce tableau
A de ton amitié mérité l'indulgence:
Parles-en quelquefois; & que la médiſance,
Devant toi n'oſe pas, avec ſon noir pinceau,
Par malice ou par ignorance,
D'un cauſtique quatrain barbouiller mon tombeau.

APOLOGIE
DE L'INCONSTANCE,
En 1700.
ODE.

LOIN de la route ordinaire ;
Et du pays des Romans,
Je chante, aux bords de Cythère,
Les ſeuls volages amans ;
Et viens, plein de confiance,
Annoncer la vérité
Des charmes de l'inconſtance
Et de l'infidélité.

Fuyez donc, Paſteurs fidèles ;
Qui, ſur le ton langoureux,
Verrez radoter vos belles,
Plus indolens qu'a noureux :
Venez, troupe libertine
De friponnes, de fripons,
A ma lyre, qui badine,
Inſpirer de nouveaux ſons.

Vous ſeuls faites la puiſſance
De l'empire de l'amour ;

Sans vous bientôt la conſtance
Auroit dépeuplé ſa cour ;
Et ſi la friponnerie
N'y mêloit ſon enjouement,
Dans peu la galanterie
Deviendroit un ſacrement.

Que ſerviroit l'art de plaire,
Sans le plaiſir de changer ?
Et que peut-on dire & faire
Toujours au même berger ?
Pour les beautés infidelles
Eſt fait le don de charmer ;
Et ce ne fut que pour elles
Qu'Ovide fit l'art d'aimer.

Lorſque l'on voit Cythérée,
Des voûtes du firmament,
Sortir brillante & parée,
Eſt-ce pour Mars ſeulement ?
Non, la volage Déeſſe,
Laſſe des amours des Dieux,
Cherche, en l'ardeur qui la preſſe,
Adonis en ces bas lieux.

Si nature, mère ſage
De tous ces êtres divers,
Dans ſes goûts n'étoit volage ;
Que deviendroit l'univers ?
La plus tendre tourterelle

Change d'amour en un an ;
Et le coq le plus fidèle
De cent poules eſt l'amant.

La beauté qui vous fait naître,
Amour, paſſe en un moment ;
Pourquoi voudriez-vous être
Moins ſujet au changement ?
C'eſt ſouhaiter que la roſe
Ait, pendant tout un été,
De l'inſtant qu'elle eſt éclоſe
La fraîcheur & la beauté.

Un arc, des traits & des ailes,
Qu'on t'a donnés ſagement,
Du Dieu des amours nouvelles
Sont le fatal ornement.
Qui, voyant cet équipage,
Ne croira facilement
Qu'il ne faut pas qu'on s'engage
D'aimer éternellement ?

Aimons donc, changeons ſans ceſſe ;
Chaque jour nouveaux deſirs :
C'eſt aſſez que la tendreſſe
Dure autant que les plaiſirs.
Dieu ! ce ſoir qu'Iris eſt belle !
Son cœur, dit-elle, eſt à moi ;
Paſſons la nuit avec elle,
Mais comptons peu ſur ſa foi.

DIVERTISSEMENT DE SAINT-MAUR *ET DE SCEAUX.*

LA VIEILLESSE D'UN *PHILOSOPHE ÉPICURIEN*, ODE

A S. A. S. MONSIEUR LE DUC.

NECTAR qu'on avale à longs traits,
Baume que répand la nature
Sur les maux qu'elle nous a faits,
Maîtreſſe aimable d'Épicure,
Volupté, viens à mon ſecours:
Toi ſeule peux de ma vieilleſſe
Bannir la fatale triſteſſe
Qui noircit la fin de nos jours.

Viens donc, non telle qu'autrefois,
Parmi la débauche égarée,

Tu me ſuivis en mille endroits
De pampre ou de myrte parée ;
Mais, ſage & ſans emportement ;
Fais, aux fureurs de ma jeuneſſe,
Succéder la délicateſſe
D'un voluptueux ſentiment.

Que ſenſible au goût des plaiſirs,
Éloigné de l'intempérance,
Je forme encor quelques deſirs,
Sans ſortir de la bienſéance !
Que cherché par les jeunes gens,
Pour leurs erreurs plein d'indulgence ;
Je tolère leur imprudence,
En faveur de leurs agrémens !

Mais prends bien garde que l'amour,
Qui n'en feroit pas grand ſcrupule,
Chez moi n'aille entrer en plein jour,
Sous une forme ridicule.
Libertin & voluptueux,
Laiſſons-le folâtrer & rire :
Le plus ſage n'en peut médire ;
Il eſt bon, tant qu'il eſt heureux.

Que toujours cher à mes amis,
Mêlant l'utile au délectable,
Je trouve ce que m'a promis
Leur amitié tendre & durable !

Qu'à ces libertins ſi chéris
Ma Muſe, quelquefois aimable,
Faſſe encor des propos de table
De quelques traits de mes écrits?

Ainſi puiſſé-je mollement,
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale;
Où, content de ne plus ſouffrir
Cent maux dont elle nous délivre,
Je ceſſe ſeulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourir!

Sur-tout, aimable volupté,
Répands dans ma douce retraite
Un eſprit de tranquillité
Qui calme mon ame inquiète;
Joins un ſentiment de plaiſir,
Pour rendre ſa douceur parfaite:
La main du Héros qui l'a faite
La conſacre à mon doux loiſir.

Saint-Maur, ſéjour délicieux,
Qui, loin des fureurs de la guerre,
Servirois de retraite aux Dieux,
S'ils habitoient encor la terre;
C'eſt à toi que je dois ces jours,
Qui, devidés d'or & de ſoie,

Entre l'indolence & la joie
N'auront plus qu'un paiſible cours.

Saint-Maur, ce ſeroit en ce lieu
Qu'il faudroit chanter ſur ma lyre
Les vertus de ton demi-Dieu,
Qui bien mieux qu'Apollon m'inſpire.
Mais, pour célébrer vos bontés,
Prince, que ſert la voix d'un Ange;
Quand vous haïſſez la louange
Autant que vous la méritez?

Par les ſentimens de mon cœur;
Sans cela, ma Muſe échauffée
Auroit cent fois à ta valeur
Pris ſoins d'ériger un trophée.
Notre monde & l'autre moitié,
Qui connoît aſſez ta vaillance,
Par moi ſauroit la confiance
Qu'on doit prendre en ton amitié.

Stinkerque & Nervinde t'ont vu,
Pour le ſalut de la patrie,
Parmi les ſoldats confondu,
Prodiguer ton illuſtre vie.
Mais on vit Bellone, en faveur
Des miracles de ton épée,
Reſpecter, dans le ſang trempée,
Des jours qui ſont notre bonheur!

Condé, du ſéjour des héros,
Où, maintenant comblé de gloire,
Il goûte un éternel repos
Entre les bras de la victoire,
Au déſordre des ennemis,
Fuyant, forcés dans ce village,
Parmi le ſang & le carnage,
Reconnut là ſon petit-fils.

Sa grande ame, du haut des cieux,
Vint voler lors ſur notre armée,
Pour voir de plus près par ſes yeux
Tout ce qu'en dit la renommée.
Cent fois elle pâlit d'effroi,
Et jura que tout ſon courage
N'en avoit pas fait davantage
Dans les campagnes de Rocroi.

Du Prince, l'objet de mes vœux,
Je dirois cent autres merveilles,
Dont un jour des Rois ſes neveux
Je pourrois charmer les oreilles;
Mais, près de la poſtérité,
J'aime mieux garder le ſilence,
L'excès de ma reconnoiſſance
Feroit tort à la verité.

PREMIERE LETTRE
DE SAINT-MAUR,
A MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE,
AU NOM DE M. LE DUC,

En vieux langage, dans le tems que les Dames de la Cour prirent des coëffures & des eſpèces d'habits à l'Eſpagnole.

OR maintenant, en ce grand changement,
Où notre Cour reprend la vertugade,
Reprendre, il faut le ſtyle de Clément,
Pour rimailler encor joyeuſement
Le Virelai, Chant-royal & Ballade.
Mais qui pourra rattraper l'enjouement,
Le tour naïf, où, ſans grand ornement,
En mots précis s'exprimoit noblement,
Au bon vieux temps une juſte penſée?
Ceci, ma ſœur, pour moi n'eſt choſe aiſée:
Mais le voulez, il faut aveuglément
Vous obéir, duſſé-je en un moment,
En quatre vers voir ma verve épuiſée.

Puis près de moi n'ai malheureuſement
Que quelques fous, & n'ai point de Poëte,
Pour vous rimer baliverne & ſornette.
J'ai bien auſſi quelques bons orateurs,
Chaſſeurs ruſés, & ſur-tout en grand nombre;
Joueurs ſubtils & cauteleux à l'Hombre,
Mais tout au plus ne ſont que proſateurs;
Jà n'eſt pour vous la choſe difficile;
Beſoin n'avez de courir à la ville;
Car près de vous avez certaines gens
De grand ſavoir, d'eſprit rare & ſublime;
Et prêts d'accorder en tout tems
L'harmonieux ſon de la rime
A la juſteſſe du bon ſens.
Point ne prenez ceci pour flatterie;
Mais écoutez, vous verrez ſi j'ai tort.

Chez un chanoine de Saint-Maur
Eſt une vieille Centurie,
Qu'il tira jadis du tréſor
De l'Égliſe Sainte-Marie,
Où le grand Noſtradamus dort,
Qu'en une caſſette pourrie
Il garde écrite en lettre d'or.

Quand viendra l'an de la grande omelette;
Onques ne fut Princeſſe ſi parfaite;
Changé ſera lors en Rhinocéros
L'ailé cheval qu'on appelle Pégaſe;

Et l'on verra, ſur une ſelle raſe,
Maître Curé s'affourcher ſur ſon dos.

Alors la docte Neuvaine,
Par le vouloir d'Apollon,
Quittant les bords d'Hipocrène,
Tranſportera dans Sceaux tout le ſacré Vallon.

Voilà juſtement la cauſe;
Princeſſe, pourquoi je n'oſe
Vous attaquer de ce lieu :
Il vaut mieux vous dire en proſe
Adieu, chère ſœur, adieu.

RÉPONSE
DE M. DE MALÉZIEUX
ET DE M. L'ABBÉ GENEST,
AU NOM
DE MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE.

VOus en parlez bien à votre aiſe,
Et meſurez, ne vous déplaiſe,
A votre aune les autres gens.
Tous ne ſont pas ſi diligens,
Ni ſi merveilleux que vous l'êtes,
Baron, fine fleur des Poëtes,
Qui tirez de votre cerveau
Sans peine un ouvrage nouveau,
Et pourriez dicter un volume
Plus vîte que n'iroit la plume.
Vous êtes dans votre château
Comme Apollon ſur ſon côteau,
Inſpirant, réglant l'harmonie:
Ainſi votre fécond génie
Anime & règle les travaux
De ces illuſtres commenſaux:

A qui votre aimable préſence
Vaut dans Saint-Maur toute la France.
Oui, Prince, l'affabilité,
La politeſſe, la bonté,
L'attention à ne rien faire
Qui puiſſe à gens d'honneur déplairè,
La foi pour ce qu'on a promis,
Le zèle à ſervir ſes amis,
Font rechercher votre préſence
Plus que votre auguſte naiſſance,
Plus que les titres ſi vantés
De tant de Rois dont vous ſortez,
Plus que la redoutable épée
Du ſang des ennemis trempée,
Quand, ſous les yeux de Luxembourg,
Vous les forçâtes dans ce Bourg,
Où tout ſeul vous eûtes la gloire
De déterminer la victoire
Qui balançoit depuis long-tems
Entre cent mille combattans.
Cette qualité d'intrépide
Eſt bonne pour une Énéide;
Mais, ma foi, les plus grands vainqueurs
Ne ſavent pas gagner les cœurs,
Quand ils n'ont pour tout avantage
Qu'un inſurmontable courage:
Il faut pour cela, comme vous,
Y joindre des talens plus doux.
Mais, diable! dites-nous, de grace,

Avez-vous pillé le Parnaſſe,
Et moiſſonné tous les tréſors
Qu'on cherche aux Permeſſides bords ;
Emporté la charmante lyre
Du Dieu qui les vers nous inſpire,
La douce flûte d'Euterpé,
La trompe de Calliopé,
Les luths, les harpes, les muſettes,
Violons, hautbois, caſtagnettes ?
Avez-vous tout déménagé,
Tout enlevé, tout fourragé,
Tous les inſtrumens de muſique,
Et tout l'appareil poétique,
Tout le feu, toutes les douceurs
Dont nous animoient les neuf ſœurs ?
Rien ne répond à notre envie ;
Et nous maudiſſons notre vie,
De nous voir ſans aucun eſprit,
Sans force pour le moindre écrit.
Non, pour nous il n'eſt point de Muſes :
Nos ames triſtes & confuſes
Admirent vos doctes chanſons,
En goûtent les aimables ſons ;
Mais, dans le deſir d'y répondre,
Nous ne faiſons que nous morfondre.
A nos vœux Apollon eſt ſourd ;
Si que, réduits à trancher court,
Nous vous confeſſons, Prince aimable,
Autant que grand & redoutable,

Qui remportez tous les lauriers
Des Poëtes & des Guerriers,
Que vous, & la troupe ſavante
Qui chez vous rit, badine & chante,
Vuidant de nectar maint flacon,
Valez Phébus & l'Hélicon.

ÉPITRE
DE M. DE MALÉZIEUX,
ET DE M. L'ABBÉ GENEST,
AU NOM DE MADAME
LA DUCHESSE DU MAINE,
A M. LE DUC,
A Saint-Maur.

QUAND le docte Baron eſt dans ſa Baronnie,
Jà n'eſt beſoin d'aſſembler coints chanteurs,
Rimeurs hardis, ne faconds orateurs;
En lui tout ſeul ſe trouve l'harmonie,
L'invention, la force, le génie
Que le blond Apollon ſouffle à ſes ſectateurs.

Bien y paroît à voir ſa Poéſie,
ui de fine merveille a mon ame ſaiſie.
oint l'on n'y voit l'eſprit des chaſſes, des étours,
Des jeux de dés, Lanſquenet & Baſſette;
lais la ſcience gaie & doctrine parfaite
Des plus experts & famés Troubadours.
Je penſe auſſi que plus d'un Dieu l'anime;
ue le père Denis, au Maître de la rime,
Pour lui joint ſon heureux ſecours.
aut-il, ô frère cher! que parmi votre joie
Vous inſultiez à mon triſte embarras!
A mes regrets ici je ſuis en proie,
Et fais, ma foi, de plus maigres repas
Que les mangeurs de pois & de lamproie.
omment donc vous répondre? oh! je ne le ſais pas.
Au plus ne ſais que quelques vieux fatras,
Et contes de ma mère l'Oie.
Je n'ai chez moi qu'écrivains de bibus;
Les employer, ce ſeroit grand abus.
ongleurs ſont diſparus; Ménétriers ſe taiſent;
Tems eſt paſſé de ronds Vertugadins;
Et de Clagny les nouveaux Balladins,
Mimes, Farceurs, déja plus ne nous plaiſent.
e n'ai que mon Curé, plaiſant original.
lais, vous l'avez bien dit, l'Abbé n'eſt qu'un cheval.
Autre Quidam qu'ici la mouche pique,
A feuilleté dans une Charte antique;
Or a trouvé ſur des ais vermolus
Certaine rime prophétique

Du vieux Tirésias, ou de Noſtradamus,
Se rapportant à vos rébus.

Quand ſera noir en vermeil tranſmué,
Et couvrira grand ennemi d'Auguſte,
Un ſien écrit bien fort ſera hué
De cil Baron, qui ſouvent penſe juſte.
Icetui preux, de grands Clercs entouré,
Près Sainteté jointe à Mauritanie,
Avec regret fera joyeuſe vie,
Par onze jours, en ſon manoir doré.
Alors ſon art, par grand'métamorphoſe,
D'un vieux Curé fera Bellérophon;
D'un vieil Abbé, connu par vers & proſe,
Fera cheval ailé comme un griffon.

RÉPONSE

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

AU NOM DE M. LE DUC.

A Saint-Maur.

J'Ai fait cent tours ſous mon portique,
Rongé mes ongles bien & beau,
Pour, en ſtyle Macaronique,
Tirer encor de mon cerveau
Quelque vieux rébus prophétique.
Mais plutôt ferois-je un Rondeau,
Ou même un Poëme Épique,
Qu'un obſcur & triſte lambeau
D'une figure allégorique.
Reprenons donc ſtyle nouveau ;
Laiſſons là langue Marotique :
Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau ;
Rébus ſont morts ; adieu la Muſe antique.
A moins que du Sieur des Accords,
Reprenant les traces obſcures,
Je n'aille compiler un Corps
Dont je vous dédierai, ma Sœur, les Bigarrures.

Auſſi-bien, contre nos clartés
Tiennent peu les obſcurités,
Qu'avec art & fine manière
Dans vos Écrits vous affectez ;
Et ſavons d'un trait de lumière
En percer les difficultés.
Deviner des rébus, Princeſſe, eſt où je pipe.
Le ciel, en me formant, me fit des yeux de Lynx :
Euſſiez-vous l'énigme du Sphinx,
Vous avez trouvé votre Œdipe.

Nous avons d'abord entendu
Ce fameux ennemi d'Auguſte,
Qui, depuis peu, nous a rendu
Par un placard le ſang aduſte.
Je n'en dis rien ; mais, pour celui
Qui voulut faire l'agréable
Après de cette Reine aimable
Qui, ſur le Nil, ſervit d'appui
A ce Romain ſi redoutable ;
Je dirai franchement de lui,
Que, s'il avoit été ſemblable
A celui qui vit aujourd'hui,
Cléopatre, l'amour du monde,
Jamais pour un pareil Amant
N'auroit diſſout dans du vin blanc ;
Sa groſſe & belle perle ronde ;
Et n'eût jamais vu le ſoleil
Cette fête ſi magnifique,

Dont décrit ſi bien l'appareil
Le bon Plutarque en ſa Chronique.

Loin de ce Banquet merveilleux,
Dont la chère fut ſi parfaite,
Ma table, ſans viande & ſans œufs,
Eſt celle d'un Anachorette:
Je n'y ſuis entouré que de gobe-goujons,
De mangeurs de lupins, de raves, champignons.
Aucun pourtant n'a le teint blême;
Car, grace au ſage Mandement
Du prélat qui, ſi ſaintement,
Ordonne avec un ſoin extrême
Ce qu'on doit manger ſeulement,
Le vin qui mouſſe eſt de Carême,
Et n'offenſe Dieu nullement.
Ainſi, plein d'une ſainte joie,
Toujours réglés & non dévots,
De dits joyeux & de bons mots,
Nous aſſaiſonnons la lamproie,
Et l'arroſons du jus des pots.
Mais, c'eſt trop tirer de ma tête,
Dont petit eſt le réſervoir.
J'irai dans deux jours vous revoir
Donnez ordre que l'on m'apprête
Poulet maigre en votre manoir,
Dont, en ce tems, on ſe fait fête
Avec regret, mais par devoir.

ÉPITRE

AU NOM DE M. LE DUC,

A MADAME

LA DUCHESSE DU MAINE,

De Saint-Maur, le 27 Mai 1702.

CHère ſœur, Princeſſe aimable,
De qui l'eſprit agréable,
Sans le ſecours d'Apollon,
Fait, de Sceaux, ce beau Vallon
Que nous a vanté la Fable;
Quittez un peu ces beaux lieux,
Et l'émail de vos prairies,
Où Geneſt & Malézieux,
Du récit harmonieux
De leurs douces rêveries,
Entretiennent ſi bien Pan & ſes demi-dieux.

Dans ſa chétive Baronie,
Venez voir un pauvre Baron,
Qui très-humblement vous en prie,
Et qui vous en conjure, au nom
De ſa ſainte Mauritanie,

Non Baron de qui l'équipage
Se tranſporte dans un chauſſon ;
Mais Baron d'un haut parentage,
Dont porte l'antique lignage
Fleurs de Lis en ſon écuſſon.
Tout ne cherchera qu'à vous plaire ;
Du vin du crû, mais du meilleur ;
Nous vous ferons méchante chère,
Mais ce ſera de très-bon cœur ;
Sur-tout, ma très-aimable Sœur,
De mets qui ne nous coûtent guère.
Nous vous donnerons un fromage,
Du lait frais, avec du pain bis,
Quelques fraiſes, & d'autres fruits
Qui croiſſent dans le voiſinage,
Le tout à fort modique prix.

Comme on ſait pourtant, quoique gentilhomme de campagne, rendre les honneurs qui ſont dus à une grande Princeſſe comme vous, on vous préſentera un dais en arrivant, & vous ſerez haranguée.

Le Bailli, grave perſonnage,
Endoſſera l'accoûtrement :
Sous lequel, aſſez rarement,
Il rend juſtice en ce village,
Mais qu'il mettra lors en uſage,
Pour pouvoir magiſtralement,

Moitié Code, moitié Roman,
En ſon ruſtique badinage,
Vous détacher un compliment,
Où, ravi d'abord en extaſe,
Surpris d'un éclat ſans pareil,
Ce renifleur, avec emphaſe,
Comparera dans une phraſe
Vos yeux aux rayons du ſoleil.

Avouez, ma chère ſœur, que tout cela ne vous donne guère d'envie de venir à Saint-Maur. Voilà pourtant, comme Baron, tout ce qu'on peut vous promettre. La rareté de ce titre honorable devroit bien vous donner quelque conſidération pour moi; car enfin, depuis la mort du pauvre Baron de la Craſſe, nous ne ſommes plus que trois à la Cour, le Baron de Breteuil, Lengeamet, & moi. Mais puiſque tous les plaiſirs que je vous propoſe en langage de Baron, ne peuvent vous déterminer à les venir prendre ici; voyons un peu ſi ceux que je vous porpoſerai comme Poëte, c'eſt-à-dire, en langage des Dieux à qui l'avenir eſt déja préſent, ne vous engageront point à paſſer quelques jours à Saint-Maur. Imaginez-vous donc que vous y arrivez ſur le ſoir.

Le ſoleil achevoit ſa courſe vagabonde;
Et ſes chevaux, laſſés de ſon oblique tour,
S'en alloient au grand trot plonger au ſein de l'onde
Ce char dont les rubis font la clarté du jour.

Vous parûtes alors ; le Dieu de la lumière
Charmé du plaiſir de vous voir,
Immobile dans ſa carrière,
Suſpend ſa courſe & ſon devoir,
Et ſur vous ſeule, tout le ſoir,
Attache les regards qu'il doit à tout le monde.
Les Nymphes, qui devoient friſer ſa tête blonde,
Ne ſachant comment, ni pourquoi
Phébus venoit ſi tard au gîte,
Conſultèrent tout au plus vîte
Protée ſur ce déſarroi.
Thétis qui l'attendoit chez elle,
Pâlit de ce retardement,
Et crut que cet Hôte infidelle
Avoit changé de logement
Pour quelque amourette nouvelle.

Ce ne ſont pas là tous les déſordres que vous avez cauſés. La tête en a penſé tourner à Meſſieurs de l'Obſervatoire. Le pauvre M. Caſſini n'en a point dormi ; car la dernière heure du jour que vous êtes venue, ou que vous viendrez à Saint-Maur, a eu, ou aura quatre-vingt-douze minutes : & depuis que Joſué arrêta le ſoleil, ou que cet aſtre retourna ſur ſes pas, de peur de voir un méchant ſouper, il n'étoit pas arrivé un ſi grand déſordre dans les pendules.

Quoi qu'il en ſoit, vous voilà donc arrivée. D'abord,

On vit s'élancer dans les airs
Le cryſtal de mille fontaines,
Dont quelques-unes, au travers
De longs rameaux touffus & verds,
Arroſoient les cimes hautaines
D'arbres vieux comme l'univers.
Toutes nos épines fleurirent,
Et, ſur leurs boutons qui s'ouvrirent,
De cent oiſeaux qui s'établirent,
On entendit les douces voix.
Philomèle, au fond de nos bois,
Toujours de ſes malheurs outrée,
Ce ſoir-là, ſur de nouveaux tons,
Se plaignit à vous des affronts
Que lui fit l'inſolent Térée.
Cependant les jeunes Zéphyrs
Portoient par-tout l'ordre de Flore,
Qui dans nos champs faiſoit éclore
Les fleurs, la joie & les plaiſirs.

Avouez que les Muſes ſont bien Gaſconnes; car tout cela ne veut dire au plus autre choſe, ſinon que vous vous promenâtes dans les jardins d'en haut, & dans les routes du petit parc, dont il y en a dix qui aboutiſſent à une aſſez agréable fontaine. Mais continuons. Vous deſcendîtes delà dans une longue allée, qui borde, d'un côté, une grande pièce de pré, & de l'autre, la rivière de Marne.

Alors ſortit de ſon limon,
Pour jouir de votre préſence,
Ce Dieu, gendre de Palémon,
Qui, tout fier de cette alliance,
Fit ſimplement la révérence,
Et ne vous dit ni oui, ni non :
Car, quoique Quinault ait fait faire
D'amour mainte & mainte leçons
Aux Dieux, aux Nymphes de rivière,
Ils ſont muets, pour l'ordinaire,
Comme le reſte des poiſſons.

Depuis même que l'Académie des Sciences a fait l'anatomie d'un Evêque Marin, & d'un Triton, que l'on avoit péchés à Dieppe, on a découvert que ni l'un ni l'autre n'avoient d'organes pour parler. Cela corrigera nos Poëtes anciens, & ſur-tout Ovide & nos faiſeurs d'Opéra, qui font jaſer Alphée & les autres Fleuves, comme des perroquets.

Dans la grande prairie, vous trouvâtes des danſes de Nymphes & de Dryades, non pas en jupe, comme on les voit négligées danſer au ſilence des bois, mais parées pour vous recevoir, comme quand elles vont aux fêtes des Dieux.

Dans un lointain, on découvrit une troupe de Faunes, de Sylvains, de Chevrepieds & de

Satyres : ils mouroient d'envie d'être de la partie; mais, par reſpect pour vous, je leur avois fait défendre d'approcher. M. le Comte de Fieſque, pour vous faire honneur, & peut-être pour s'en faire un peu auſſi, s'étoit mis à la tête de cette illuſtre Compagnie, & vouloit à toute force vous donner un petit divertiſſement, avec quelques entrées de ballet, dont Pan avoit fait les pas, & lui la muſique. Je lui fis ſigne de s'éloigner bruſquement avec ſes Capripèdes ; mais comme vous ſavez, ma chère Sœur, qu'il eſt bien plus le maître que moi à Saint-Maur, malgré toutes mes défenſes, il s'approcha tout en colère ; & après avoir murmuré quelques mots inarticulés, que je n'entendis pas, il finit par me dire qu'il ne falloit point tant faire les réſervés, & que nous paſſions notre vie avec des gens que nous eſtimions fort, qui n'étoient pas autres que ces honnêtes gens qu'il vouloit vous préſenter. Oui, me dit-il en jurant, Monſieur, oui, Monſieur,

Il eſt miante tête chenue,
Et porteur de barbe pointue,
Dont le ſoulier de marroquin
Nous cache une patte pelue,
Et le pied fourchu d'un Bouquin.

A cela je n'eus rien à répondre, & il fallut bien ſouffrir que mon Factotum,

Puiſqu'il en avoit tant d'envie,
Vint danſer avec ſon follet
Et ſa burleſque compagnie,
Une figure de ballet.

Il auroit auſſi chanté, s'il avoit eu encore cette belle voix, dont il charmoit autrefois tout le monde; mais par malheur, elle a quitté ce beau goſier flûté, depuis que le vin de Champagne s'en eſt emparé.

Ce bon Seigneur que la ſoif pique
Dès le matin juſques au ſoir,
De l'organe de ſa muſique,
N'a plus rien fait qu'un entonnoir.

Il n'y avoit plus delà qu'à monter au château, pour s'en aller ſouper; mais, dès que l'on fut au haut de la terraſſe, on apperçut de loin une groſſe troupe qui avoit de l'air d'une Cour. La bizarrerie & la magnificence des habits nous arrêta. D'abord,

On prit pour une maſcarade,
Ou quelque choſe d'enchanté,
Un certain air de majeſté
Qui régnoit en cette brigade.
Les dames portoient vertugade,
Les Chevaliers collet monté,
Pourpoint de ſatin à taillade,
Et longues dagues au côté.

En approchant, je fus tout étonné de voir que cette Compagnie conſervoit toujours ce même air de gravité, & ne ſe mettoit guère en peine de vous céder le haut du pavé, ni de vous faire la moindre cérémonie. Cela redoubla ma curioſité; & comme je ſoupçonnois toujours ce ſpectacle-là d'être un trait d'imagination poétique ou d'enchantement, je détachai l'Abbé de Chaulieu, expert en pareilles matières, pour découvrir ce que tout cela pouvoit être. Je fus encore bien plus étonné de voir que, dès qu'il approcha, trois ou quatre des plus apparens de la troupe, & qui paroiſſoient les plus gaillards, vinrent lui ſauter au cou, en lui diſant: eh! bon jour, frère! nous ſommes ravis de vous voir ici; quelles nouvelles au Parnaſſe? qu'y fait-on? qu'y dit-on? Un cinquième, plus enjoué & plus goguenard encore que les autres, le joignit, & je l'entendis qui lui diſoit en l'abordant avec mille graces:

Depuis le jour qu'Amour trouva
Celle qui me fut tant amère,
Et que ſa mépriſe prouva
Qu'avoit plus d'appas que ſa mère;
Jurer vous puis, que mon cœur n'a
Rien trouvé qui puiſſe lui plaire,
Que la Princeſſe que voilà.

L'Abbé de Chaulieu reconnut d'abord ſon ami Marot, au ſtyle de cette Epigramme fameuſe.

En effet, c'étoit Cathérine de Médicis qui ſe promenoit au pied de ſon château avec la plupart des Poëtes de la Cour de François I & de Henri II. Elle avoit les deux Marot, père & fils, Saint Gelais, Dubellay, Ronſard, & quelques autres. Comme elle ſait le goût que vous avez pour les vers, & que c'étoit une des plus polies & des plus ſpirituelles Princeſſes du monde, elle vous avoit fait la galanterie d'amener tous ſes Poëtes pour vous divertir, comme vous & moi avions amené les nôtres. On alloit entrer en converſation, qui apparemment, avec une pareille compagnie, eût été fort vive ; nous allions voir pleuvoir, parmi tous ces nourriſſons d'Apollon, les Virelais, Ballades, Chants-royaux, Epigrammes & Madrigaux ; mais par malheur il fit un éclair ; un Chanoine de Saint-Maur, qui ſe trouva là, eut peur ; il fit un grand ſigne de croix, & tout diſparut.

Il n'y eut donc plus qu'à entrer dans le ſallon, où l'on trouva deux grandes tables magnifiquement ſervies. Si les Muſes aimoient autant le vin de Champagne, que le Poëte qui vous écrit ceci, vous auriez une belle deſcription du repas & de toutes les ſortes de vins qui y étoient ; mais ces vieilles Précieuſes ne boivent que de l'eau.

Quant à cet amas de ſornettes,
Je ne ſais ce qu'il deviendra.

Je ſais bien que, ſi vous en faites
L'uſage qu'il méritera,
Par votre main ars il ſera;
Et ſeront les choſes parfaites,
Car ma Sœur à Saint-Maur viendra.

PREMIERE RÉPONSE
DE M. DE MALÉZIEUX,
AU NOM DE MADAME
LA DUCHESSE DU MAINE.

L'ADMIRABLE Lettre que vous m'avez envoyée, mon cher Frère! je voudrois bien avoir aſſez d'eſprit pour y répondre; mais il s'en faut beaucoup. Qui pis eſt, les ſecours que je pourrois eſpérer d'ailleurs ne manquent abſolument.

Non, je n'oſerois me promettre
De ripoſter à votre lettre;
Car, depuis qu'un banqueroutier
A fait un tour de ſon métier,
Le Curé, toujours en furie,
Gronderoit la Vierge Marie.
Parlez-lui de faire des vers,
Le malheureux à peine écoute;

Il vous regarde de travers,
Et répond, quelle banqueroute!
Quant à l'Abbé Rhinocérot,
Dont la muſe agréable & folle
Raille, plaiſante, batifole,
Et, quand il lui plaît, nous conſole
De la mort de Clément Marot;
En vain oſerois-je prétendre
A quelques vers de ſa façon:
os Nymphes ont paru devant ce fier garçon;
e ſatyre eſt au bois, & ne veut rien entendre.

Cependant, à force de perſécutions, j'ai ob-
nu de *l'Abbé Pégaſe* une demi-heure de travail.
'ai pris mon tems pour cela, que les Naïades,
)ryades, Orcades & Hamadryades étoient à la
haſſe; & voici ce qu'il a produit.

Je me perſuade que vous ne ſerez guère con-
ent de ceci; mais l'Abbé Pégaſe, à qui j'avois
)rdonné de travailler ſur l'article de l'Obſerva-
oire, quinteux, comme vous ſavez qu'il eſt, ou
)lutôt déſeſpéré de ne pouvoir rien faire qui ap-
proche de ce que vous m'avez envoyé, m'a répondu
franc & net, en parlant de vous:

Poétiſer contre lui je ne veux;
Mais, comme l'un des enfans ou neveux
De poéſie, ayant vouloir d'apprendre;
Tout mon deſir, Madame, eſt de l'entendre.

SECONDE RÉPONSE
DE M. L'ABBÉ GENEST,
AU NOM DE MADAME
LA DUCHESSE DU MAINE.

FRÈRE très-cher, votre belle miſſive
N'aura de moi nuls beaux remercîmens;
Je n'y réponds que par les ſentimens
D'une tendreſſe affectueuſe & vive,
Qui paſſe, de bien loin, diſcours & complimens.
Si j'étois libre, ô mon aimable Frère!
Je partirois; & plutôt fait que dit,
Vous me verriez, au-lieu de mon écrit,
Fondre à Saint-Maur d'une courſe légère.
Écoutez-moi; voici ce que je puis:
A Sceaux un ordre exprès m'enchaîne.
Une perſonne, en vertu ſouveraine,
A qui votre humeur même indocile & hautaine
Eſt ſoumiſe, mon frère, autant que je le ſuis;
Une Héroïne enfin, ſur toutes reſpectée,
Veut, par une bonté dont je me ſens flattée,
Dans un quadre nouveau voir mes traits exprimés:
Ces traits, je le ſais bien, n'ont point d'autre mérite,
Sinon qu'elle les a formés;

lais, puiſqu'un tendre amour pour moi la ſollicite,
s deviendront par-là plus dignes d'être aimés.
ette grande Princeſſe, à notre cœur ſi chère,
Veut bien encore que j'eſpère
L'honneur précieux de la voir;
Et vous concevez bien mon frère,
Avec quel plaiſir mon devoir
Se prépare à la recevoir;
ous feriez, comme moi, tout ce que je vais faire;
t ne ſeriez pas moins touché de cet eſpoir.

Cependant mon cœur ſe partage;
: me remets ces bois, ces eaux & ce rivage
Où naiſſent tant d'enchantemens;
es apparitions, ces ſpectacles charmans,
De tant d'objets divers le brillant aſſemblage;
e ſtyle qui défait Poëmes & Romans,
ui tantôt de Virgile effaceroit l'ouvrage,
elui même du Grec dont Virgile eſt l'image;
t qui tantôt auſſi prend ſi bien le langage
u Rimeur enjoué qui nous montra l'uſage
D'un noble & ſavant badinage,
u bon maître Clément, qui rené dans ce lieu
laguère fut Voiture, à préſent eſt Chaulieu.

e vous le dis encore, oui, mon cœur ſe partage;
Mon eſprit eſt ému par un double ſouci:
e voudrois être là, je vous deſire ici;
Et que, ſans tarder davantage,

Votre Cour s'empreſsât auſſi
De vous ſuivre dans ce voyage :
Je laiſſe là tous ces vieux Balladins,
Ou, ſi vous voulez, Paladins,
Et les collets montés, & les Vertugadins,
L'antique majeſté, les figures galantes
De ces belles ombres errantes,
Qui ſe trouvent dans vos jardins.
Qu'à ſon gré dans vos bois, la Reine Florentine,
L'ingénieuſe Catherine
Raſſemble les eſprits de nos premiers Savans :
Avec les morts, pour moi, rarement je badine ;
Et je ne veux ici que vos Auteurs vivans.

Amenez donc votre joyeuſe bande ;
Vous-même, vous ornant le front d'une guirlande,
Et la lyre à la main, tel que le Dieu des vers,
Animez la brigade, & réglez les concerts.
Déja de nos vallons les échos rètentiſſent ;
Malézieux & Geneſt déja vous applaudiſſent.
Grand Prince, vous ſavez qu'à vos nobles écrits
En mille occaſions ils ont cédé le prix.
Mille fois admirant le ſon de votre lyre,
Ils en ont reconnu l'harmonieux empire ;
Et, vaincus ſans regret, puiſqu'ils le ſont par vous,
Je les ai toujours vus plus charmés que jaloux.
Pour vous de tous les cœurs un pur zèle s'empare.
Prince, que n'avez-vous entendu, l'autre nuit,
Avec quels cris, avec quel bruit,

Au

Avec quels ſauts, quels bonds, quel affreux tintamarre,
De Nymphes, de Sylvains un grand cercle conſtruit,
En votre honneur, par vos leçons inſtruit,
Chanta Madame de la Mare !

Que Fieſque vienne donc, & ſes fourchus follets,
A Sceaux, comme à Saint-Maur, nous danſer des ballets ;
Je conſens à les voir, puiſque notre préſence
Les contient dans la règle & dans la bienſéance.
Parmi ces Dieux des bois, ſur-tout n'oubliez pas
Celui vêtu de noir, qui porte des rabats.
Jamais dans tout mon parc on n'en a vu de même,
Et de l'enviſager mon plaiſir eſt extrême :
De l'air enfin que vous le façonnez,
Avec cet habit & ce nez,
Il faut donc que ce ſoit le Magiſter des Faunes.
Quels qu'ils ſoient en effet, ou noirs, ou gris, ou jaunes,
Tous ces jolis Meſſieurs ſeront les biens venus,
Pourvu qu'ils ſoient ſages & retenus.
Si de leur conducteur la gorge ſi flûtée,
A force d'entonner, ſe trouve un peu pâtée,
Il doit, ſi j'en ſuis crue, eſſayant maint tonneau,
Ne ſe rebuter point d'entonner de nouveau.
Si le mauvais effet vient du jus de Champagne,
J'ai dans ma grotte un vin de Chaſſaigne ou Chaſſagne,

Plus fort, plus cuit, plus vélouté,
Qui peut raccommoder l'organe démonté.
Enfin, mon frere, enfin nos Zéphyrs vous appellent;
De doux tranſports de joie on voit bondir les eaux;
Et, dès qu'on vous annonce aux Déités de Sceaux,
Leurs graces, leurs attraits ſoudain ſe renouvellent.

LETTRE

A MADAME LA MARQUISE

DE LASSAY,

Qui m'avoit demandé, de la part de S. A. S. Madame la Ducheſſe, des Vers pour la divertir pendant un rhume qu'elle avoit à Marly, le 2 Mai 1702.

JE crois, en vérité, Madame, que vous vous moquez de moi, quand vous me demandez des vers & une chanſon pour divertir Madame la Ducheſſe pendant ſon rhume à Marly. Eh! depuis quand donc

Voit-on les Graces enrhumées,
Elles, à ce qu'Horace dit,

Avec Vénus accoutumées
A danſer ſans bonnet de nuit,
Foulant d'un pied nu les prairies
De l'Iſle où la mère d'Amour,
Sur ces rives toujours fleuries,
Établit ſa charmante Cour?
Jamais le père des glaçons,
L'hiver n'oſa porter ſa rage
Sur ce délicieux rivage
Où l'éternel printems fait toutes les ſaiſons.
Là, jamais ni brouillard, ni brume
N'obſcurcit la clarté du jour,
Et jamais dans ce beau ſéjour
N'enfanta catarre ni rhume.

Ne vous étonnez pas de tous les avantages dont jouit l'Iſle de Cythère. Tous les lieux que les Divinités habitent, ont de pareils agrémens. Si Madame la Ducheſſe veut faire encore un voyage à la campagne auſſi long que le dernier qu'elle y a fait,

Vous verrez au pied de Saint-Maur,
Et ceci n'eſt choſe frivole,
La Marne, comme le Pactole,
Couler deſſus un ſable d'or.
La roſe y ſera ſans épine;
Nos bois y ſeront toujours verds;
Et cette préſence divine
Préſervera nos fleurs de l'horreur des hivers.

Dans cet heureux coin de la terre
Elle fera régner la joie & le repos,
Et le délivrera des maux
Qui par fois nous y font la guerre.
Vervins n'y diſputera plus :
Dans ſon ſavoir plus orthodoxe,
Il citera des faits connus,
Et quittera le paradoxe.
Fieſque, loin des ſoins ſuperflus,
Fera quelque choſe d'utile ;
Et moins altéré, plus tranquille,
Ne cognera plus de fétus.
Tous nos jours ſeront jours de fête,
Et n'auront que de belles nuits.
Laſſay chaſſera ſes ennuis,
Et ne frottera plus ſa tête ;
Mais, tranquille dans un boſquet
Où ſa bergère ira l'attendre
Il oubliera cet amour tendre
Qu'il eut pour les coups de mouſquet.
Pour moi, ſage comme Xaintraille,
Laiſſant la rime & l'in-promptu,
Au-lieu d'un gros ventre pointu,
J'aurai bientôt la belle taille
Et l'eſprit de l'Abbé Teſtu.

Je crois qu'il eſt plus glorieux aux charmes de Madame la Ducheſſe de faire ces grands changemens à Saint-Maur, que de faire naître les

urs ſous ſes pas ; louange que je laiſſe aux ètes de profeſſion à lui donner. Je vous prie, adame, d'avoir la bonté de lire cet endroit de a lettre à Monſeigneur le Duc, parce qu'il conſtra mieux que vous l'importance de ces métaorphoſes, connoiſſant mieux les perſonnages dont s'agit.

Voilà ce qu'Apollon m'a inſpiré de vous dire, ant que de me dicter la chanſon que lui deande Madame la Ducheſſe, pour faire réponeg, dans le Conte de Fée qu'elle fait, la Prinſſe Roſette à ſon Amant inviſible. Le pauvre ible étoit enfermé dans une perle en poire 'elle portoit à l'oreille, & ſe plaignoit que la éſence importune de ſon Gouverneur l'empêoit de parler à la Princeſſe. Je vous avouerai génuement que je ne ſais point faire parler un nant inviſible ; je ſais ſeulement

Que ce ſeroit rare merveille,
Encor plus gentil ornement,
De pouvoir porter ſon amant
En forme de pendant d'oreille.

Juſqu'à ce que cette belle invention, qui ſe découvrira peut-être, ſoit trouvée, voilà trois couplets de chanſon pour celle qui l'avoit.

Un pauvre amant inviſible,
Quoiqu'aimé, n'a tout le jour

D'autre plaiſir plus ſenſible
Que de conter ſon amour.

S'il ſe plaint que la contrainte
Lui ravit cette douceur,
Un cœur touché de ſa plainte,
Comme lui, ſent ce malheur.

L'amour, quand il eſt extrême,
Rend tout égal entre nous :
Souffrir avec ce qu'on aime,
A quelque choſe de doux.

Ne me ferez-vous point de réponſe à ceci? Vous avez à Marly des nourriſſons d'Apollon, & très-bien nourris:

La Fare, au corps gent & dodu,
Maître libertin de la rime,
Sur qui Phébus a répandu
Le badinage & le ſublime.
Je n'oſe nommer en ce lieu
Ce charmant, cet aimable Prince,
Dont la Muſe finement pince
Juſques aux ſerviteurs de Dieu.

Il ne me reſte ici, Madame, qu'à ſupplier Madame la Ducheſſe, quand elle voudra achever de raſſembler tous les plaiſirs à Saint-Maur, de vous amener avec elle, vous qui pouvez faire les délices

e tout le genre humain ; vous , dis-je , dont tout
: monde ſeroit charmé , ſeroit content , ſi vous
ouliez bien l'être une fois de vous - même ; car
nfin ,

Les Dieux vous donnent l'art de plaire ,
Et le pouvoir de charmer ;
C'eſt avoir de quoi ſe ſatisfaire ,
Que d'avoir de quoi ſe faire aimer.

RÉPONSE

DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE DUC,

AU NOM

DE MADAME DE LASSAY.

EN arrivant à Saint-Maur , nous avons trouvé des choſes bien plus ſurprenantes que celles que vous nous avez prophétiſées. Il n'y a plus ici de Parnaſſe pour vous ; il eſt abſolument raſé , ſans la moindre apparence qu'il y ait jamais eu de maiſon. Perſonne ne nous a pu apprendre comment cela s'étoit fait ; mais enfin nous avons

apperçu ces vers attachés à un marbre, comme un placard de Jubilé :

Nulle force, nul art magique
Ne peuvent en ces lieux rétablir le château.
Pour en élever un plus grand, plus magnifique,
Il faut qu'un Amphion nouveau,
Amphion portant Dalmatique,
Sous ſes arbres touffus enfle ſon chalumeau :
Par les charmes de ſa muſique,
Mille inviſibles mains employant le marteau,
Offriront à vos yeux un ſpectacle plus beau
Que n'en a fait jamais le palais d'Angélique.

Nous avons rêvé long-tems pour deviner qui pourroit être cet Amphion, & nous commençions à croire que cela vous regardoit, lorſqu'un coup de vent a fait tourner l'écriteau, & nous a montré par le revers, ces mots qui nous ont entièrement déconcertés.

L'Amphion qui voudra tenter ce grand deſſein
Doit avoir les forces d'Hercule :
S'il n'imite en vertu le père d'une Mule,
Il pourra bien chanter en vain.

Le Comte de Fieſque ſeul ne fut point étonné de cet oracle ; & excité par les charmes d'une troupe de Nymphes qui en attendoient l'exécution,

crut que cette entrepriſe lui étoit reſervée ; & rempli de confiance, s'enfonça dans le boſquet voiſin ;

Mais nous le vîmes, je vous jure,
Revenir ſanglant & battu,
Sans avoir dans cette aventure
Pu cogner ſon pauvre fétu.

Ce traitement nous fait déſeſpérer du rétabliſſement du Château. Si les difficultés ne vous rebutent point, venez vous eſſayer. Il fera peut-être un miracle en votre faveur, plus grand que tous ceux que vous nous avez annoncés.

Ne ſouhaitez donc plus le ſens-froid de Xaintraille,
Ni l'eſprit de l'Abbé Teſtu :
Gardez votre ventre pointu
Sans porter envie à ſa taille.
Pour les efforts qu'ici vous avez à tenter,
Leur P.... eſt ſeul à ſouhaiter.

LA PERFECTION D'AMOUR, *FABLE*,

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE DUC,

Servant de Réponſe à ſa Lettre, au nom de Madame DE LASSAY.

GRAND Prince, mais plus aimable,
Cent fois par vos qualités,
Qu'illuſtre, que reſpectable
Par le ſang dont vous ſortez;
Je vous adreſſe une Fable,
Qui, ſous un tour agréable,
Cache des moralités
Importantes, néceſſaires,
Et découvre des myſtères
Qui ſeuls, par leurs vérités,
Répareront l'injuſtice
Des brocards que j'ai ſoufferts,
Dont l'envie & la malice
Ornent vos cauſtiques vers.

Peu de tems après que Vénus fut ſortie de l'onde, & qu'elle eut établi ſe demeure dans Cythère, on découvrit deux grandes Iſles qui n'étoient éloignées de là que de quelques milles. La première, qui étoit au midi, avoit tous les avantages que peut recevoir un pays, des mains de la Nature & des regards favorables du Soleil. Le climat en étoit doux; on y reſpiroit un air pur; des ruiſſeaux argentés couloient dans les vallons; les collines étoient couvertes de bois, & les plaines de fleurs dont un printems éternel conſervoit la fraîcheur.

Deucalion & Pyrrha, après le déluge, touchés de la beauté de ce lieu, s'y arrêtèrent. Ils y avoient jeté une ſi grande quantité de pierres par-deſſus leurs têtes, qu'ils avoient extrêmement peuplé cette Iſle délicieuſe (ce qui ne s'étoit pas fait ſans une profonde ſageſſe des Dieux, qui voulut réparer par-là l'ignorance de cet art merveilleux, ſi néceſſaire à la multiplication du genre humain), où devoient reſter, pendant quelque tems, les Habitans de cette belle contrée. Ils étoient encore voiſins de l'enfance du monde; ainſi, ils conſervoient l'innocence du Siècle d'or, & n'avoient pour toutes occupations que le ſoin de leurs troupeaux. Comme ils étoient tous formés le même jour, & de la même manière, les Bergers & les Bergères étoient de même âge & de même condition. On n'y ſentoit point le poids de la ſupério-

rité, & l'on n'y connoiſſoit point l'orgueil de la grandeur. Tantôt les Bergers, aſſemblés dans une prairie, s'exerçoient à la lutte, à la courſe; tantôt avec les Bergères, ils formoient des danſes au ſon de quelque chalumeau, ou de quelque muſette, que la pente naturelle qu'on a aux plaiſirs leur avoit déjà fait inventer. Voilà quelle a été la véritable ſource de la Muſique, dont les accords & les inſtrumens ſe ſont perfectionnés, à meſure que ces Bergers & ces Bergères ſont devenus plus ſavans.

Après qu'ils s'étoient tous enſemble occupés de mille jeux champêtres, chaque Berger en particulier, ſe ſéparant de la troupe, s'en alloit avec la Bergère qui plaiſoit le plus à ſes yeux, prendre le frais, ou dans un antre tapiſſé de mouſſe, ou ſous de grands arbres touffus, nés avec l'Univers. Là, couchés nonchalamment ſur un lit de gazon, il lui parloit de la beauté de ſes yeux, de la blancheur de ſes mains. Combien, lui diſoit-il, ces fleurs dont je vous ai fait une guirlande, ſont-elles au-deſſous des fleurs de votre tein! L'eau dont vous vous êtes lavée ce matin le viſage au bord de cette fontaine, vous a donné un éclat nouveau. Que j'avois d'impatience de m'entretenir ſeul avec vous! Tout aimable qu'eſt la troupe de nos Bergers & de nos Bergères, elle commençoit à m'importuner. Pourquoi avons-nous été ſi long-tems à la quitter? répondoit la Bergère. Que ne m'avez-vous plutôt

propoſé de nous en écarter ? Ne ſavez- vous pas que mes complaiſances pour tout ce qui peut vous plaire ſont en moi des deſirs ? Je ſuis reſtée occupée uniquement du plaiſir de voir qne votre adreſſe ſurpaſſoit celle de tous les autres Bergers, que perſonne ne danſoit de ſi bonne grace, & ne chantoit ſi tendrement que vous. Je n'ai pu m'empêcher de me dire à moi-même :

Que mon Berger me plaît ! mon ame en eſt ravie.
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, tout eſt plein d'agrément.
Qu'avec plaiſir j'ai fait ſerment
De paſſer avec lui le reſte de ma vie !

Tel fut le commencement de la Poéſie que, nous autres Poëtes, nous attribuons injuſtement aux Dieux, & qui n'eſt dû qu'à la délicateſſe de l'eſprit & du cœur des femmes. Lorſque chaque Berger avoit aſſez expliqué ſes ſentimens à ſa Bergère, (faveur dont ils étoient contens, juſqu'à ce que l'exemple leur eût appris qu'il en eſt d'autres qu'ils pouvoient demander à leurs Bergères,) ils retournoient joindre la compagnie qui s'aſſembloit vers le penchant du jour, au bord d'un ruiſſeau. Ils l'abordoient ſans ſcrupule, & ſans rougir. On ne connoiſſoit point alors les noms odieux de *ſcandale*, de *tête-à-tête*, ni de *rendez-vous* ; on ne redoutoit point la ſévérité des pères, la mauvaiſe humeur des maris, ni les criailleries

des mères. Dès-lors que la troupe étoit raſſemblée, toutes les Bergères ſe mettoient à filer ; & tous les Bergers, aſſis à leurs pieds, ſe mettoient à faire des vers à la louange de leurs Beautés : cela s'appelloit *filer l'amour parfait* ; façon de parler auſſi ancienne que le monde, & qui eſt parvenue juſqu'à nous. C'eſt en cet endroit même que ſont nés les Madrigaux, dont (autant que je l'ai pu apprendre dans les vieilles Chroniques de Cythère,) voici le premier qui fut fait par un Berger qui faiſoit déjà le bel eſprit.

Je vous attends toujours avec impatience,
Du plaiſir de vous voir mes yeux ſont enchantés;
Un moment loin de vos beautés,
Me paroît une longue abſence.

Je ſens de ſecrets mouvemens,
Tels que ſi dans mon cœur s'allumoit une flamme.
Comment vous expliquer le trouble de mon ame?
Je ne ſais pas le nom des tranſports que je ſens.

Ainſi ces Peuples fortunés vivoient tranquilles dans la confiance que donne l'innocence. Ils jouiſſoient du plaiſir de la ſympathie qui fait l'Amour, ſans en ſavoir le nom. En l'ignorant, ils en ignoroient les peines. Ni les infidélités, ni les quitteries n'étoient connues ; & la première Élégie qui fut faite par une Bergère, fut pour déplorer le peu

de ſoin que ſon Berger avoit eu d'un moineau qu'elle lui avoit donné à garder, & qu'il avoit laiſſé échapper.

La religion des Habitans de cette Iſle ſe bornoit à adorer une Divinité, qui depuis a été connue ſous le nom de Veſta. Elle avoit un temple magnifique, où vingt Bergères choiſies entretenoient un feu ſacré, auſſi pur que les mains qui le nourriſſoient d'une liqueur extraite de fleurs d'orange & de myrte. C'eſt delà qu'on a donné le nom de Veſtales à des femmes prudes, & que ſont venues les Veſtales à Rome, dont on puniſſoit les actions avec tant de ſévérité ; parce qu'elles étoient inſtituées par des perſonnes qui ne connoiſſoient que les ſentimens & les paroles. Voilà, à peu près, les mœurs & la façon de vivre des Habitans de cette Iſle fortunée.

La ſeconde, qui étoit tirant vers le Nord, n'avoit pas reçu du Ciel de ſi douces influences, bien qu'elle eût abondamment tout ce qu'il falloit pour la vie ; des bois, des rivières. Elle étoit pleine de montagnes, & le climat en étoit plus dur. Auſſi, les Peuples qui l'habitoient tenoient - ils beaucoup de la dureté & de l'âpreté du ſol ſur lequel ils marchoient. La Nature, dont la prudence prévient nos beſoins, leur avoit donné de la corne aux pieds ; la moitié de leur corps étoit chargée

de longs poils, marque sûre de leur force : ils avoient les yeux vifs & petillans, les oreilles pointues, le visage fort rouge, le nez rabattu ; &, quoiqu'ils n'eussent pas l'agrément ni la beauté de leurs voisins, tout cela ensemble ne laissoit pas de leur former une physionomie vive, qui ne déplaisoit point. Ils avoient un grand défaut. La Nature, par la conformation de leur bouche & de leur langue, leur avoit interdit l'usage de la parole; mais, comme elle sait réparer les biens dont elle nous prive, elle avoit répandu une force & une vigueur sur le tempérament de ces Peuples, qui faisoit qu'ils employoient en actions tout le tems que le reste des Habitans de la terre employoit en paroles.

Ces Peuples avoient des occupations & des plaisirs conformes à leur robuste tempérament. Ils passoient les jours à la chasse, à la pêche, à tirer de l'arc, & sur-tout ils étoient principalement occupés à défricher leurs montagnes, & à cultiver leur terre ingrate, qui ne donnoit qu'à leurs peines & à l'assiduité de leur travail, les présens qu'elle faisoit d'elle-même, & sans culture à leurs voisins. Ils se donnoient tout entiers à l'entretien de leurs jardins. C'est à eux que nous devons les modèles & la perfection où nous voyons ceux de Versailles & des Thuileries ; & même je ne sais où j'ai lu que ceux qui ont excellé en cet Art, les Le Nostre,

les Boivinet deſcendent en droite ligne d'un de ces Capripèdes ; &, s'il vous en ſouvient bien, Monſeigneur, feu Le Noſtre, dans ſes yeux vifs & ſon nez recourbé, & M. Boivinet, dans ſon viſage rubicond & ſes cheveux crépus, tenoient encore de Meſſieurs leurs grands-pères.

Le penchant que les Peuples ont à la ſuperſtition, fit que, pour la garde de leurs vergers & la protection de leurs jardins, ils voulurent avoir un Dieu. Ils l'envoyèrent chercher ſur les bords de l'Helleſpont à l'iſle de Lampſaque, où il étoit déjà adoré. Leur groſſiéreté négligea de lui bâtir des temples, ils ſe contentèrent de le mettre au-milieu de leurs jardins, de le couronner de fleurs, & de lui établir un culte. Ce Dieu, par reconnoiſſance, leur apprit l'art de conſerver, dans leur Iſle, la quantité de peuple que les pierres de Deucalion & de Pyrrha avoient miſe dans l'autre Iſle qui leur étoit voiſine.

Vénus, qui, depuis ſon établiſſement dans Cythère, ne cherchoit qu'à étendre ſon empire, & à perfectionner l'amour dans le genre humain, viſitoit dans ſon char toutes les Iſles de l'Archipel. La beauté de l'Iſle des Bergers l'attira ; elle y deſcendit. Avec quel plaiſir n'y vit-elle pas la tendreſſe des ſentimens, & la galanterie que la ſeule nature avoit inſpirée à ces peuples ! Mais

autant leur délicateſſe lui plut, autant leur ſimplicité lui fit de pitié. » Quoi, dit-elle, Cérès aura » pu, par l'invention du bled, perfectionner la » nourriture du genre humain, qui ne vivoit que » de gland! Bacchus leur aura donné l'uſage du » vin, préſent auſſi fatal & dangereux qu'il eſt » agréable; & je ne pourrai pas perfectionner en » eux l'amour, invention plus délicieuſe encore, » & cent fois plus néceſſaire que tout ce que » Cérès & Bacchus leur ont donné! » Comme elle ne voulut pas faire ſentir à ces pauvres gens l'ignorance des plaiſirs où ils étoient, juſqu'à ce qu'elle y pût apporter le remède, elle partit ſans rien dire, & paſſa dans l'Iſle des Satyres.

Elle eut beſoin de toute la majeſté de la Divinité pour ſe mettre à l'abri des violences de ces peuples groſſiers: mais comme un nuage la déroba d'abord à leurs yeux, elle ſe promena dans leurs jardins, dont elle admira la beauté, bien qu'elle fût auſſi ſcandaliſée de la groſſiéreté de ces Capripèdes, qu'elle avoit eu de compaſſion de la ſimplicité des Bergers. Comme les Dieux ſavent tourner tout à bien, la déeſſe crut pouvoir tirer quelque choſe de parfait de deux choſes très-imparfaites qu'elle avoit vues dans ſon voyage. La choſe étoit importante; elle fut bien aiſe de prendre là-deſſus l'avis des trois Graces, & retourna dans ſon Iſle aſſembler ſon conſeil. Dès que l'état de l'affaire

eut été expliqué par elle-même, cela ne reçut pas la moindre difficulté : & la néceſſité de mettre dans la perfection au plutôt une choſe auſſi utile au bien & au plaiſir de l'univers que l'amour, fit que dans l'inſtant on pria Mercure de prêter ſon ſecours pour l'établiſſement d'un nouvel art, où dans la ſuite il devoit avoir lui-même tant de part. Il étoit venu trouver ce jour-là, par bonheur, Vénus de la part de Jupiter & de Junon ; pour lui emprunter ſon ceſte, & on le pria d'aller faire paſſer deux habitans ſeulement de la dernière Iſle où Vénus avoit été, dans l'Iſle des Bergers. En un inſtant Mercure partit & arriva. Quoique ces Chèvre-pieds ne parlent point, la grandeur de leurs oreilles fait qu'ils entendent finement. Dès que Mercure eut parlé, ils ne ſe les firent pas tirer pour partir. Il les conduiſit dans l'Iſle des Bergers, & les y laiſſa.

C'étoit environ l'heure qu'on alloit commencer à filer l'Amour parfait. D'abord que ces deux honnêtes députés parurent, la nouveauté & la bizarrerie de leurs figures aſſembla autour d'eux tous les bergers & toutes les Bergères qui étoient là. Ces innocentes commencèrent, l'une à leur pincer les oreilles, l'autre à leur arracher la barbe ; & toutes généralement à rire. A cela les Satyres répondirent par des careſſes un peu plus libres. L'état de la pure innocence, qui régnoit également

dans les deux partis, fit que les uns firent tout ce qui leur plut, & les autres les laiſsèrent faire, ſans le moindre ſcrupule. Les Bergers même voyoient avec ſatisfaction que ces nouveaux venus apprenoient à leurs Bergères des choſes qui paroiſſoient leur faire beaucoup de plaiſir. Ils les careſſoient de leur côté, & les réfocilloient de pain, de fromage & de fruit, pour leur aider à continuer avec ſuccès leur miſſion. Les premiers jours & les premières nuits ſe paſsèrent ainſi. Ces nouveaux maîtres tenoient leurs écoles au bord d'un grand pré émaillé de fleurs, où une herbe courte formoit des lits plus voluptueux que le duvet & l'or des nôtres. La curioſité & l'envie d'apprendre faiſoient venir les Bergers & les Bergères des extrêmités de l'Iſle : & certainement ces profeſſeurs avoient plus d'écoliers que le pauvre M. Dumeſnil, profeſſeur en Langue Normande.

Vénus avoit réglé le tems de cet apprentiſſage à un mois ; & cela par une prévoyance que donne aux Dieux la connoiſſance de l'avenir ; car en effet, au bout de ce tems-là, les Bergers, qui d'abord avoient été charmés de ce qu'on avoit appris à leurs Bergères, dont eux-mêmes commençoient à profiter, commencèrent à s'appercevoir que leurs Bergères ſe plaiſoient plus avec ces nouveaux venus, qu'elles ne faiſoient avec eux. Ils s'en fâchèrent, & ſe mirent à gronder. Voilà quelles ont

été les premières jalouſies du monde, peſte fatale de l'amour, poiſon froid & lent, qui vient troubler la douceur de nos plaiſirs. Pour éviter donc ces déſordres naiſſans, Vénus renvoya chez eux ce couple de nouveaux Docteurs, & tout reſta paiſible dans l'Iſle, avec la joie & la ſurpriſe que donnent les nouvelles inventions.

Cette Déeſſe, qui mouroit d'impatience de jouir du plaiſir de voir le ſuccès de ce qu'elle venoit de faire, pour mettre la dernière main à la perfection de l'amour, obtint de Jupiter que, ſelon ce qu'elle ordonneroit dans les différentes occaſions, les inſtans fuſſent des heures, les jours fuſſent des momens, ou les momens fuſſent des jours, ou les jours des années, ou les années des jours; & c'eſt depuis ce tems-là que tout ce qui eſt ſujet à l'empire de l'amour, compte la durée du tems de cette façon-là. Je ne crois pas qu'on réforme ſitôt ce calendrier. Ce qui ne devoit donc arriver, dans l'ordre naturel, qu'en vingt ou trente années, ſe fit, pour la ſatisfaction de Vénus, en vingt ou trente jours. Elle revint au bout de ce tems, dans l'Iſle fortunée avec les trois Graces, & la trouva toute peuplée d'habitans nouveaux. Quel fut l'excès de ſa joie! Ils n'avoient plus la groſſiéreté des Satyres, ni la ſimplicité ridicule des Bergers. Tout ce peuple galant courut au-devant de la Divinité à qui il devoit le jour; &

le reſte des anciens habitans vint lui rendre graces de les avoir tirés de l'ignorance & de l'erreur où ils étoient. Alors elle parcourut l'Iſle toute entière, & y trouva toutes les ſortes d'amans qui depuis ont obéi à ſon empire. Le mêlange qu'elle avoit ſi prudemment imaginé, avoit fait cette curieuſe diverſité. En effet, les Amans qui ſont venus directement des deux Satyres, & de quelques Bergères grandes & robuſtes, tiennent encore de la férocité de leurs pères. Delà ſont venus le grand Hercule & ſa grande nuit, les Rois d'Éthiopie, les Soyecourt, les Clérambault & mille autres. Comme ils ont les défauts de leurs pères, ils en ont les vertus. Ils parlent peu, & réparent par leurs actions l'agrément du langage des autres. Il y en a même de ce genre-là qui ne laiſſent pas d'avoir de l'eſprit; &, au-lieu qu'avant eux on ne faiſoit que des Madrigaux & des Élégies dans l'Iſle fortunée, un d'eux commença à y faire la première jouiſſance que voici; ſur quoi Catulle, Pétrone, Martial, & l'Abbé Teſtu en ont fait depuis.

Amour, qu'injuſtement j'ai blâmé ton empire!
Des maux que j'ai ſoufferts, ai-je dû m'offenſer,
Quand tu viens de récompenſer,
D'un moment de plaiſir, un ſiècle de martyre!
J'ai fléchi mon Iris après de longs ſoupirs;
Ce cher objet de mes deſirs,

Cette inſenſible Iris, cette Iris ſi farouche,
Dans mille ardens baiſers vient de plonger mes feux.
Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
Mon ame toute entière a volé ſur ma bouche.
J'ai ſavouré la fraîcheur
De ſes lèvres demi-cloſes.
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur
Et le doux parfum des Roſes.
Je reſſentis alors une douce langueur
S'emparer de mes ſens, & couler dans mon cœur.
D'amour & de plaiſir nos yeux étincelèrent,
Mon cœur en treſſaillit, nos eſprits s'allumèrent,
Et, livrés l'un & l'autre à nos emportemens,
Nous cherchâmes le ſort des plus heureux Amans.
Sans voix, ſans mouvement, mon Iris éperdue,
Laiſſoit mille beautés en proie à mon ardeur,
Comme elle oublioit ſa rigueur,
J'oubliois lors ma retenue.
Et je me ſouviens ſeulement
Que, dans ce bienheureux moment,
Par l'excès du plaiſir nos forces ſuſpendues,
Nos corps entrelacés, nos ames confondues,
Ont goûté de concert les plaiſirs les plus doux,
Inconnus aux Mortels moins amoureux que nous.

Pour les Amans qui deſcendent des Bergères & des Bergers, inſtruits ſeulement par les Satyres, ce ſont ce peuple tendre & délicat à qui la

douceur du climat d'où ils tirent leur origine, a donné une humeur douce & un cœur ſenſible, ſource de paſſions qu'ils nourriſſent éternellement. C'eſt à eux que nous devons toutes les galanteries, la délicateſſe des ſentimens, enfin tout ce que des Bibliothèques de Romans & de Vers amoureux renferment de maximes. Delà ſont venus les Tibulle, les Gallus, les Ovide, Honoré Durfé, Aſtrée, Céladon, les Dangeau, les Quinault, & ſur-tout la Fare, qui, ſans ſon appétit démeſuré qui l'attache un peu trop au potage, eût été un Poëte plus tendre & plus délicat qu'eux tous.

Je gage, Monſeigneur, que vous êtes en peine, ne me trouvant point parmi ces honnêtes gens-là, de ſavoir d'où je deſcends, & de qui je ſuis né. Apprenez une fois, Monſeigneur, & le retenez bien, que je deſcends en droite ligne de cette aimable Bergère dont la délicateſſe fit le premier Madrigal qu'ait vu l'Univers. Ce fut elle qui reçut la première une des leçons que donnerent, de la perfection d'Amour, les deux docteurs qui vinrent l'enſeigner dans l'Iſle des Bergers, & qui, par-là, ſont devenus mes grands-pères.

Vous ſavez préſentement qui je ſuis; ainſi, que V. A. S. n'aille plus, s'il vous plaît, ni en proſe, ni en vers, m'accuſer d'un excès de délicateſſe, qui ſi on vouloit vous en croire, Monſeigneur,

Monſeigneur, iroit juſqu'à la foibleſſe, & peut-être juſqu'à l'impuiſſance. Bien loin delà, apprenez, Monſeigneur, une fois pour toutes, que

J'ai retenu de ma mère
Ce langage ſéducteur
Qui fait le talent de plaire,
Et l'art de toucher un cœur.
A cela, de mon grand-père
J'ai ſu joindre la vigueur;
Auſſi, pour une maîtreſſe,
Suis-je un Amant ſans défaut:
Au cœur beaucoup de tendreſſe;
De la force, quand il faut.

ÉPITRE

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU,

Étant dans ſon Gouvernement de Touraine ;

De Saint-Maur, le 6 Octobre 1702.

GOUVERNEUR de ces beaux climats,
Que du ciel la douce influence,
Loin des hivers & des frimats,
A fait le jardin de la France ;
Vous agiſſez très-ſagement
De ſouhaiter que l'enjouement
De notre Muſe nous réveille :
Car nous croyons très-aiſément
Qu'aſſez ſouvent, ſans une treille,
Dans un doux aſſoupiſſement,
En Touraine Apollon ſommeille.
Ce Dieu ſobre, qui ne peut pas
S'échapper ſeulement à boire
Deux doigts de vin à ſon repas,
Peut fort bien, au bord de la Loire,
S'enivrer de vos bons muſcats ;
Puiſque de cette belle eau claire
Que frère Lubin ſavoit faire

Très-prudemment boire à ſon chien ,
Le blond Phébus , à taſſe pleine ,
Se coëffe au bord de l'Hipocrène
Auſſi rondement , auſſi bien
Que fait le bon-homme Silène
Du jus du père Bromien :
Et c'eſt de cette docte ivreſſe
Que naiſſent ſi facilement
Tous ces vers , où ſi galamment
Tantôt tu chantois ta maîtreſſe ,
Tantôt les peines d'un amant ;
Toujours avec tant d'agrément ,
Que jadis pour toi , dans la Grèce ,
Laïs eût quitté bruſquement
Anacréon dans ſa jeuneſſe.
Quant à la Muſe de Saint-Maur ,
Que moins de douceur accompagne ,
Il lui faut du vin de Champagne
Pour lui faire prendre l'eſſor :
Auſſi , quoique ſage & pucelle ,
Mais plus libertine que celle
De Saint-Amant & de Faret ,
Dans ſon aimable négligence ,
Elle ſe ſent de la licence
De la table & du cabaret ;
Ce qui fait que la jouiſſance ,
Dans les vers de ſes nourriſſons ,
Quelquefois marque la cadence
De leurs amoureuſes chanſons.

Souviens-toi qu'Auguſte venoit,
Avec Mécénas, chez Horace;
Et du monde qu'il gouvernoit,
Quittoit le ſoin pour le Parnaſſe.
Parmi les verres & les pots,
On vit ce maître de la terre
S'échapper en joyeux propos;
Et quelquefois par de bons mots,
Pincer, dans une douce guerre,
Les ridicules & les ſots.

Que ſerviroit de vous apprendre
Que le preux Mélac vient de rendre,
Plutôt accablé qu'abattu,
Landau, qui n'étoit plus que l'ombre
De ce fort ſi bien revêtu?
Car vous ſavez bien que le nombre
Triomphe enfin de la vertu.

Sachez plutôt que, dans ce lieu,
La femme d'un héros, & la fille d'un Dieu,
Avec ſa Cour eſt arrivée:
On croit que c'eſt Vénus des Graces entourée,
Qui tranſporte en ce beau ſéjour,
Tous les charmes dont eſt parée
L'iſle où l'on adore l'Amour.
Auſſi ſon aimable préſence
Chaſſe déjà les Aquilons,
Qui nous marquoient la décadence
De nos fruits & de nos melons;

Et l'on voit venir, ſur les ailes
De Flore & des jeunes Zéphyrs,
Couronné de roſes nouvelles,
Le beau printems & les plaiſirs.

Avouez, Marquis, que ſans peine,
Pour voir cette charmante Cour,
Vous quitteriez votre ſéjour,
Et tous les Muſcats de Touraine.

A M. DE MALÉZIEUX,

Sur la Fête qu'il donna à Monſeigneur & Madame la Ducheſſe DU MAINE, *à Châtenai, au mois de Juin* 1703.

LORSQU'ON ne s'attendoit à rien, il parut tout d'un coup ſous la figure d'un Opérateur Chinois, qui avoit toute ſorte d'eſſences admirables. Les unes, en s'en frottant les doigts, faiſoient jouer de toutes ſortes d'inſtrumens; les autres, en s'en frottant les pieds, faiſoient danſer. Cela fit naître tout-à-coup une muſique & des entrées de ballet très-ingénieuſes. Le ſujet de la pièce fut la Fable de Philémon & de Baucis, dont l'allégorie étoit très-juſte; la fête n'étant faite que pour marquer à Monſeigneur le Duc & à Madame la Ducheſſe

du Maine, la reconnoiſſance éternelle que M. de Malézieux & ſa poſtérité conſerveront de leur libéralité, qui lui a donné la Seigneurie de Châtenai, où il a bâti une Maiſon qui paroît être ſortie des cabanes qui y étoient, comme le temple de Jupiter étoit ſorti de la chaumière qu'habitoient Baucis & Philémon. Tout cela fut ſuivi d'un ſouper admirable, & d'un beau feu d'artifice.

Vous nous donnâtes hier au ſoir, Monſieur l'Opérateur, un plat de votre métier, qui nous divertit trop pour que chacun de vos Auditeurs ne ſoit pas obligé de vous en donner un du ſien, & ſur-tout les Poëtes, autre eſpèce de Charlatans qui ſavent auſſi-bien que vous débiter leur baume. Ce que le Public trouve de commode avec des Charlatans comme nous, c'eſt qu'il ne lui en coûte rien que le tems qu'il perd à nous écouter. En attendant que mes Confrères vous ſervent un plat de leur métier, en voici un du mien; je ſuis avec reſpect, de vos opérations le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Le Palefrenier du Cheval Pégaſe.

Quel eſt cet homme admirable,
Cet Opérateur charmant,
Qui, d'un ſpectacle agréable,
Fait naître l'enchantement?

Des plaiſirs d'une Bergère
Il ſait amuſer les Dieux ;
A tant de talens de plaire
Je reconnois Malézieux.

Parmi la magnificence
D'une fête de la Cour,
Tout reſpire l'innocence
Du plus champêtre ſéjour.

Ici, la reconnoiſſance
Répond toujours aux bienfaits,
Et les ſiècles, ni l'abſence
Ne l'effaceront jamais.

Du Maine, ſi reſpectable,
Digne fille de cent Rois,
Se borne à paroître aimable,
Dès qu'elle eſt parmi nos bois.

Dans cette belle Contrée,
Tout Berger eſt Céladon ;
Chaque Bergère eſt Aſtrée,
Et tout ruiſſeau, le Lignon.

Nos Beautés, pour toutes armes,
N'ont que le pouvoir des yeux :
L'art n'ajoute rien aux charmes
Qu'elles ont reçus des Cieux.

Leurs miroirs ſont nos fontaines.
Ainſi que des autres fleurs,
Les Zéphyrs, par leurs haleines,
De leur teint font les couleurs.

L'amour même eſt ſans malice,
Simple & ſans déguiſement ;
L'on n'aime ici l'artifice
Que dans les feux ſeulement.

LETTRE
DE M. DE MALÉZIEUX ;
A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

Le 19 Juillet 1706.

VOus êtes avertis, Monſieur, que, de ſamedi prochain en huit, c'eſt-à-dire, le dernier de ce mois, S. A. S. Madame le Ducheſſe du Maine ſe rendra dans le Palais de Châtenai ; que ſur les ſix heures du ſoir, il y aura une petite Comédie-Ballet, ou plutôt Fareballet ; que la Princeſſe deſire très-fort avoir un Spectateur comme vous ; que vous ferez une œuvre très-méritoire de vous y tranſporter, & que je ne ſais guère d'excuſes raiſonnables que la mort ; car je vous déclare,

Monſieur, de la part de S. A. qu'il n'y a ni Podagre ni Chiragre, qui puiſſe vous diſculper. Prenez, s'il vous plaît, vos meſures là-deſſus, & ſoyez très-perſuadé que le Châtelain de ce merveilleux Château ſe fait un très-grand plaiſir & un plus grand honneur de vous y recevoir, & qu'il eſt envers & contre tous, Monſieur, &c.

RÉPONSE

A M. DE MALÉZIEUX.

SEIGNEUR Châtelin, la manière
Dont m'invitez ſi galamment
Aux Tournois, combats de barrière,
Que prépare votre enjouement
A Vénus, qui chez vous doit tenir Cour plénière
Mérite humble remercîment :
Si je jouis de la lumière,
Je n'y manquerai nullement.
Qui ne ſuivroit aveuglement
Les ordres d'une Princeſſe,
Qui ſait ſi gracieuſement
Joindre au pouvoir d'une Déeſſe
Tout ce qu'une mortelle eut jamais d'agrément ?

Mais, quand bien même la Parque
M'auroit d'un coup de ciſeau
Fait paſſer le noir ruiſſeau
Où Caron mène ſa barque ;
Seigneur, n'en ſoyez étonné,
Vous me verriez encor venir à Châtenai.
Car, Pluton, quoiqu'inflexible,
Si du Maine daignoit ſeulement m'appeller,
Bientôt devenu ſenſible,
Avec un compliment me laiſſeroit aller ;
Et, mieux que ne fit Orphée
Pour Eurydice autrefois,
Le doux charme de ſa voix
Me conduiroit à Sceaux tout droit de l'Élyſée.

Ainſi, quoi qu'ordonne le ſort,
Au Châtel enchanté vers ſix heures je vole ;
Et vous m'aurez, vif ou mort,
Pour ſpectateur bénévole.

VERS

DE M. DE MALÉZIEUX,

Donnés à M. l'Abbé DE CHAULIEU, *en arrivant à ſouper à Sceaux.*

QUELLE ardeur ſubite m'enflamme ?
Quel Dieu, s'emparant de mon ame,
M'inſpire la fureur des vers !
Appollon quittant le Parnaſſe
Vient-il animer nos concerts ?
Ou Chaulieu vient-il en ſa place ?

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

POURQUOI chercher ſi loin quel eſt ce feu nouveau
Qui s'allume dans ton ame,
Ou quel Dieu d'un trait de flamme
Vient échauffer ton cerveau ?
Qui peut avoir un regard de du Maine,
Et qui connoît le pouvoir de ſes yeux,
A-t-il beſoin de chercher d'autres Dieux,
Ou d'aller boire à la belle Fontaine
Où ſi ſouvent s'enivre Malézieux ?

COUPLETS DE CHANSON

DE M. DE MALÉZIEUX,

Sur la diſpute de l'ame des Bêtes.

JE l'affirme ſans remords,
Cette divine ſubſtance
Qui veut, qui prévoit, qui penſe,
Ne peut jamais être un corps;
Pour m'attirer les ſuffrages,
Je ne veux que tes chanſons,
Chaulieu, tes moindres ouvrages
Valent mieux que mes raiſons.

Le plus ſubtil mouvement,
La matière la plus pure,
La plus parfaite figure,
Le plus bel arrangement,
Bref, un Être périſſable
Ne peut avoir fait tes vers,
Il faut une ame ſemblable
A celle de l'Univers,

RÉPONSE
A CES COUPLETS,

Envoyée à M. DE MALÉZIEUX, *de Paris, n'ayant pu la faire à Sceaux, d'où je partis dans le moment.*

AU plus docte, au plus gracieux
Des habitans du Parnaſſe;
Il loge proche d'Horace
Sur ce Mont délicieux,
Au coin de la grande place
A l'Hôtel de Malézieux.

Pour te répondre, il faut plus d'une fois
Sur l'Hélicon conſulter Melpomène;
Car l'in-promptu n'a pas aſſez d'haleine,
Et ſon Auteur n'a pas aſſez de voix;
C'eſt la raiſon, n'en ſoyez point en peine,
Pourquoi je n'ai ſur le champ répondu;
Et j'aime mieux, abſorbé, confondu,
Dire, Seigneur, excuſez le bonhomme,
Il a laiſſé ſon Callepin à Rome.

Puiſque le prix hauſſé de la monnoie
Fait qu'aujourd'hui chacun, à ce qu'on dit,

Paye ce qu'il doit avec joie,
Il eſt juſte que je t'envoie
Les trois couplets dont tu m'as fait crédit.

I.

Tu débrouilles dans tes vers
Si bien la machine ronde,
Et la ſageſſe profonde
Qui régit cet univers,
Qu'il faut, ſi je ne m'abuſe,
Que tous les jours Malézieux
Et ſa philoſophe Muſe
Aſſiſte au conſeil des Dieux.

II.

Pour répondre à tes chanſons,
Il faudroit de la Nature,
De Lucrèce ou d'Épicure
Emprunter quelques raiſons;
Mais, ſur l'eſſence divine,
Je hais leur témérité,
Et je n'aime leur doctrine
Que touchant la volupté.

III.

Je ſuis cet attrait vainqueur,
Ce doux penchant de mon ame,
Que grava d'un trait de flamme
Nature au fond de mon cœur;

Dans une ſainte molleſſe
J'écoute tous mes deſirs ;
Et je crois que la ſageſſe
Eſt le chemin des plaiſirs.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DU MAINE,

En lui envoyant une Bourſe.

VÉNUS vous a donné depuis peu ſa ceinture ;
Aujourd'hui le Dieu des larrons,
Ce gentil Dieu, qu'on appelle Mercure,
Dieu des rhéteurs, des ribleurs & fripons,
Vient vous offrir préſens d'autre nature ;
Une bourſe qu'à l'Opéra
Il a coupé depuis trois jours en çà,
Et fut très-bien payé par ſa richeſſe
Du gentil tour qu'avoit fait ſon adreſſe ;
Car il trouva plus de mille talens,
Reſtes ſacrés de l'antique monnoie,
Rares tréſors que le Ciel nous envoie,
Quand il veut bien nous faire des préſens ;
Trouva d'abord trois cents talens de plaire,
Pour le moins autant de charmer,

Quatre cents de ſe faire aimer ;
Marqués étoient tous au coin de Cythère :
De plus, celui de ſe bien exprimer,
A ce qu'on dit donner forme nouvelle,
Parler raiſon & parler bagatelle ;
Sur-tout trouver l'invention
De joindre avec délicateſſe
Au tour précis, à la juſteſſe,
Beaucoup d'imagination.
Mais, c'eſt aſſez ; car ſans point de mécompte
Voilà les milles dons dont je vous devois compte.
Or, en ceci, ce Dieu ne s'eſt mépris,
Et jugea bien cette bourſe être vôtre ;
Car l'Univers, en ſon vaſte pourpris,
En pourroit-il encor fournir une autre
Qui poſſédât ce nombre de talens ?
Sans y compter mille & mille agrémens
Qu'en vous formant les Dieux ſur vous verſèrent,
Ceux dont auſſi les Graces vous parèrent.

RÉPONSE DE CHAPELLE

Aux deux Épîtres du Duc DE NEVERS,

En 1680.

POUR répondre à vos deux en *ime*,
Dont cette dernière ampliſſime
Pouſſe *ime* à toute extinction;
Son Alteſſe Séréniſſime,
Et de plus *microcroutiſſime*,
D'autant qu'aviez l'intention
De venir, moins comme Hermotime,
En viſite qu'en viſion,
Foletter dans l'infectiſſime
Chambre de ſon affliction,
Vous écrit qu'obligatiſſime
De viſcère & de parenchime
Elle eſt à votre affection,
Comme à préſent ſaluberrime,
Plus que ne l'étoit l'ipſiſſime
Faculté, devant qu'Albion
Vous donnât ſa probatiſſime
Et fébrifuge potion.
Plus encor, Duc humaniſſime,
Vous mande le décroutiſſime

Et très-guéri Céſarion,
Hormis d'une éſurition
Très-contraire à quadragéſime,
Que près de vous chacun eſt grime
En poétique invention;
Et qu'ainſi, ſans fard & ſans frime,
Il a plus d'admiration
Pour la vive façon dont rime
Moriez, le Héros dudit *ime*,
Que jadis n'eut de paſſion
Pour le Rapſodeur d'Illion,
Qu'il mit, comme Auteur qui tout prime
Dans un étui d'un million,
Celui dont fut l'ambition
Telle que, pour être ipſotime
A la céleſte nation,
Il préféra l'illégitime
A la royale extraction,
Et ſe fit un père anonyme,
Et qui pis eſt cornutiſſime,
Dans l'aréneuſe région.

De vrai, pareil au Chantre rare
Qui ſut la Grèce enſorceler
Des jeux, que vint renouveller
Iphyte avec tant de fanfare;
Si haut Moriez s'élève en l'air,
Qu'après lui qui voudroit voler,
Par quelque caſcade bizarre,

Feroit de ſon nom appeller
Une mer lointaine & barbare,
Comme la Ruſſe ou la Tartare,
Où le marchand n'oſant aller,
De ce fol & nouvel Icare
On n'entendroit jamais parler,
Et, dans une nuit éternelle,
Croupiroit mangé des poiſſons;
A moins que la troupe immortelle
Des neuf Maîtreſſes des beaux ſons,
Sur leur mont à croupe jumelle,
Remontrant à leurs nourriſſons,
Pour réprimer leur hypozèle,
N'allât leur dire en leurs leçons:
Gardez-vous d'imiter Chapelle,
Qui, pour vouloir à tire d'aile
Suivre Moriez dans ſes chanſons,
Répandit ſon peu de cervelle
Sur les bancs & ſur les glaçons
D'une mer où toujours il gèle,
Et périt d'une mort cruelle,
Où périrent les Barentſons.

De plus, au tems d'un fier comète,
N'appartient à tête bien faite
Voler ſi haut, lorſque l'on peut
Jouer en-bas à cli-muſette.
Maint Prince déjà s'inquiète
De ſa queue en forme d'aigrette,

Qu'à tort & qu'à travers il meut,
La prenant pour une vergette
Qui vient faire ici place nette.
Moi, qui ſais qu'au plus il ne pleut
De ſon influence ſecrette
Que bourſe vuide & que diſette,
Je gagerois bien qu'il n'en veut
Qu'à quelque malheureux Poëte.

C'eſt donc pourquoi je me retire,
Car ſur Rimeurs ſans doute il tire,
Et contre moi ſe fâcheroit
Au même inſtant qu'il me verroit
Suivre en ſi haut genre d'écrire
Celui qui ſeul le peut de droit,
Tant pleinement Phébus l'inſpire.
Puis nous manque notre bras droit,
L'Abbé que chacun tant admire,
Qui, comme à vous plaire il voudroit,
Point n'eſt ſoufible au docte Sire
D'être long-temps au même endroit;
Lui, qui ſait Marot ſur ſon doigt,
Et l'art d'Épître en vers conſtruire,
Dans celle-ci vous eût ſu dire
Tout ce que dire il vous faudroit.

RÉPONSE
DU DUC DE NEVERS
A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.

PUISQUE vous pouſſez à bout *ime*
Dans vos ſuperlatifs tranſports,
O Poëte Marotiſſime!
Je vais jouer ſur les mêmes accords
Une pièce éruditiſſime,
Bien qu'au prix de la vôtre elle ſoit fort infime;
Car je ne puiſe pas, comme vous, les tréſors
D'Apollon gélime agélime.
Ce Dieu de votre eſprit fait marcher les reſſorts,
Quand il vous plaît, d'une vigueur extime.

Mais que font dans Anet les Pollux, les Caſtors?
Vont-ils ſans ceſſe au bruit des cors,
A travers la glace & le lime,
Piquer après les chiens, de qui la voix intime
Et cauſe aux daims, aux chevreuils mille morts?
Chacun d'eux à l'envi, Fouilloux péritiſſime,
Va-t-il dans les plus ſombres forts,
Relancer un cerf de dix cors,
Affronter l'animal à la hure aſperrime?
Ou ſi, pouſſant loin au dehors,

D'un concave métal, la mort vélociſſime,
Leur main adroite intérime
Canards, courlis, ſarcelles & butors?
Ou bien de leurs péchés ont-ils quelques remords?
Veulent-ils amender leurs torts,
Et, d'un cœur pénitentiſſime,
Des humains corrompus éviter les abords;
Se priver de tous réconforts;
Et, brûlant d'imiter la Thaïs de Solime,
Vivre, dans les déſerts, de panets, de raiforts,
Et renchérir ſur Chartreux & Minime?

On les trouveroit mieux à la Cour pulchriſſime
Du Héros Chriſtianiſſime,
Pour y régler les débats, les diſcords,
Qui naiſſent entre nous & le Romain Zozime:
Mais chacun d'eux volontiers s'en exime.
L'un ſe plaît mieux peut-être au pays des Milords,
Et l'autre croit excuſe légitime
Le petit Siphilis qui lui marbre le corps.

Moi, qui les attendois d'un cœur hilariſſime,
Entré dans cet eſpoir, avec douleur j'en ſors.
A les bien recevoir, j'aurois fait mes efforts,
Ils auroient eu grand feu, la chère lautiſſime,
Un accueil ſviſcérariſſime,
Un buffet plus pompeux que celui des Mogors,
Des ragoûts relevés de rocambolle & thyme,
Un entretien lépidiſſime;

Et, vuidant force rouges-bords,
Pour noyer le chagrin qui nous ronge & dirime,
Dans les flots de nectar, l'ame béatiſſime
De l'extatique joie auroit trouvé les ports;
Et, la nape levée, alors
Pour tempérer du vin l'ardeur vivaciſſime,
Je leur aurois offert citrons, grenade & lime:
Puis ceux de qui les cœurs ſont piqués de phégors,
Auroient, en Xipharès, couru chez la Monime.
Le Joueur eût cherché brelan, piquet & prime;
Et ceux de qui l'eſprit prend de plus beaux eſſors,
D'un œil longomontaniſſime,
Du docte Obſervatoire ouvrant tous les ſabors,
Auroient examiné ce que le Ciel exprime
Par cet Aſtre crineux à l'aſpect déterrime
Qu'on tient le Meſſager de Thrône & de Mavors!
Mais je crois que des Alpenors
Le pronoſtic eſt vaniſſime.
Rien de fâcheux ne pleuvra ſur nos bords,
Et la comète ſera ſime:
Je le deviens auſſi; car je connois qu'au mors
Le cheval emplumé devient peſantiſſime.

Adieu, j'irai vous voir, fuſſiez-vous à Cahors,
Ou même aux froids climats d'où viennent les Caſtors,
Souhaiter à Céſar les longs jours des Neſtors;
Des plaiſirs continus juſqu'à la milléſime;
Des luſtres par Clothon d'un double fil retors;

Et qu'on le voie un jour grand Généraliſſime,
Plus grand & plus fameux qu'on n'a peint les Hectors.

Ce ſont les ſentimens de ſon vrai Philotime,
De ſon admirateur intime,
Qui deſire pour lui la ſaiſon des Achors,
Dont le retour bénin tous les bourgeons ſupprime.
Mais je me ſens grippé des Phobétors;
Le ſuc de leurs pavots ma paupière comprime.
Je dors.

RÉPONSE
DE CHAPELLE
AU DUC DE NEVERS.

ENCOR que dans ta Lettre ultime,
Tu conſumes ſi bien tout l'*ime*,
Et ſi bien épuiſes les *ors*;
Cependant, Duc poétiſſime,
Loin de nous étonner, c'eſt lors
Que la troupe Scarroniſſime
Des quatre nouveaux Amidors,
T'en écrit lettre pléniſſime.
Sans fouiller du Sieur des Accords
Le Volume bigarriſſime.
Par-là tu vois que mieux recors

Du ſtyle macaroniſſime,
Que du patois ſauvagiſſime
Des Fouilloux & de leurs Conſors,
Nous montons moins nos Briliadors
Que le cheval volucriſſime,
Qui, de ſon pied, fit jaillir hors
Cette ſource fécondiſſime,
Où tant burent les Fracaſtors.

Et, quant à ce que tu nous mors
Sur notre retraite chronique,
Songe que Fabius Maxime,
Le roi de tous les Cunctators,
Par ſa conduite lentiſſime,
Nous donne exemple ſagiſſime
D'empêcher le Séréniſſime
D'aller ſitôt mettre dehors
Son viſage écarlatiſſime.
De plus, à nos vieux coridors,
Nous joignons ſallon ampliſſime,
Où, ſelon l'Art Vitruviſſime,
Brilleront lapis & marmors,
Tels qu'en ce temple ſanctiſſime,
Où l'on offroit avec l'azyme
Toutes bêtes, hormis les porcs,
Avant qu'à ſac funditiſſime
L'eût mis la main profaniſſime
Et plus que ſacrilégiſſime
Des fiers Nabuchodonoſors.

Mais pourquoi, Duc Pindariſſime,
Dans notre état tranquilliſſime,
Veux-tu faire des Galaors
De ton couple népotiſſime ?
Dans le tems opportuniſſime,
Te le verras audaciſſime,
S'affourcher ſur des Piladors ;
Et, dans cette ardeur qui l'anime,
Pouſſer la gent à tapabords
Juſqu'au fleuve rapidiſſime
Où régnoient les Béthlem-Gabords
Par quoi, Baron loquaciſſime,
Si le premier tu ne démors
De ta rage opiniâtriſſime
A tant rimailler en *iſſime*,
Nous t'envoyerons vingt Recors,
Et du Sergent rapaciſſime
Tous les ordinaires ſupports,
Sceller ta bouche copronime,
Et te conduire par Giſors
Aux lieux où le Bartholiſſime,
Modèle de tous les Médors,
Se ſeroit fait Catoniſſime
Pour terminer ſon oſtraciſme,
S'il eût eu les fermes conſors
De ton grand Duc Sénéquiſſime.

AUTRE ÉPITRE DE CHAPELLE *AU DUC DE NEVERS.*

SUR cette mer d'*ime* au ſuperlatif
Voguer encor s'imputeroit à rage.
Puis de ta nef pour, en ſi long voyage,
Suivre le cours par trop tempeſtatif,
Beſoin ſeroit d'avoir en patronage
La grand'Serpente avec les gens d'Alquif,
Qui porta jeune & dès ſon premier âge
Le damoiſel de la mer putatif;
Mais c'eſt ici, comme ailleurs, grand dommage
Qu'un ſi beau conte on répute apocrif,
Notre Pilote auſſi, devenu ſage
Pour à deux doigts s'être vu du naufrage,
Par à te ſuivre être trop attentif,
Et bien recors qu'en ce dernier orage,
Prêt à virer il vit ſon frêle eſquif,
Dit que, depuis que le rude abordage
De ton navire à double & triple étage
L'a tant battu dans ce dernier eſtrif,
Qu'il eſt ſans voile, antenne, ni cordage,
Et dénué de tout conſervatif;
Son métier veut, ſans riſquer davantage,

Que terre à terre & le long du rivage
Il faſſe aller un bateau ſi chétif.
Et bien lui ſied de tenir ce langage ;
Car à Toulon, ou ſous le Château-d'if,
Tous ports amis & d'un très-bon ancrage,
Il fera mieux de prendre un nouveau ſuif,
Qu'un trop ardent & bruſque itératif
En pleine mer à te ſuivre langage.

Si-tôt pourtant que, pour ſon équipage,
Il aura fait nouveau préparatif,
Ce lui ſeroit, Duc, un ſenſible outrage,
Si tu croyois qu'en repos & qu'oiſif,
Il attendît d'être mené captif
Par tes vaiſſeaux en ſuperbe eſclavage.
Non, non; bien-loin d'être au combat rétif
Pour ta victoire, & devenu craintif
D'en avoir fait ſi rude apprentiſſage,
Las de ſe voir dans l'état défenſif,
Par quelque exploit noble & de haut parage;
Qui te ſera d'un nouveau choc le gage,
Jûſques chez toi, plus vigoureux & vif,
Te veut porter nn cartel offenſif;
Comme autrefois fit ce grand perſonnage
Qui d'Annibal voyant appréhenſif
Le peuple, & Rome être preſque au pillage,
Porta la guerre aux portes de Carthage.
Tel donc bientôt avec gros r'habillage
De ce qu'il croit le plus à ſon uſage,

Le plus de miſe & le plus portatif,
D'aucun bureau, d'aucun port ni péage,
Sans redouter le plus rude tarif,
Fût-ce celui du vieux cenſeur Ménage,
Ou bien du noble & docte Aréopage,
En pareil cas Juge indéclinatif,
Tu les verras vers toi tourner viſage.
Mais c'eſt aſſez être océanivage;
Car moins il doit en marchand lucratif,
Qu'à ſon gain mène un honteux aſſervage,
Qu'en voyageur ratiocinatif
Que pouſſe un autre & plus digne motif,
Se gouverner en ſi long navigage.

N'infère point delà que moins actif,
Et moins en mots d'*if* & d'*age* inventif,
Il ait eu peur d'en être en arrérage.
Il en a fait riche accumulatif,
Et s'eſt leſté de leur gros ralliage
Plus qu'un vaiſſeau ne fait de cailloutage
Et que l'enfant, de chez lui fugitif
Pour Saint-Michel voir en pélérinage,
Ne s'en revient chargé de coquillage.
Et pour montrer que cet affirmatif
Eſt bien réel, & non comminatif,
Ni d'un Gaſcon le fanfaron langage,
Mais le diſcours d'un Pilote effectif,
Viens par plaiſir juſques à Ténérif:
Le vin croît bon dans ſon heureux ſolage,

Deux ou trois coups en boiras à l'ombrage
D'un couvert frais, ſombre & récréatif
De quelque aimable & verdoyant bocage,
Où du ſerin, de ces beaux lieux natif,
Toujours raiſonne un muſical ramage.
Là cent vaiſſeaux faire leur radoubage
Vont, & d'agrêts nouveau réparatif,
Qui, dans la ſuite, à propos les ſoulage;
Car du long cours c'eſt le fameux paſſage.

Veux-tu, comme eux, mais plus expéditif,
Paſſant la ligne au point définitif,
Qui jour & nuit en douze heures partage,
Doubler le cap nommé de bon préſage,
Parce que là ceſſa d'être penſif,
Et ſe vit prêt d'avoir le pucelage
Du tour d'Afrique à lui ſeul primitif,
Gama, qui mit ſes Princes hors de page,
Et leur conquit ſi vaſte poſſeſſif
Dans l'Indoſtan & ſon Archipélage?
Veux-tu, laiſſant dans ſon chaud marécage
Le ſale Cafre, impudique & laſcif,
Qui de ſes pieds ſe ſert au larronage,
Et ſon voiſin le pauvre Éthiopage,
Qui ſon pays ne tient qu'en vaſſelage
Du Prêtre Jean, Chrétien aſſez métif,
Voir l'Érythrée, où ſe tient le Chérif,
Après avoir pris de lui quelque ôtage;
Car tu ſais bien qu'on y brûle tout vif

Quiconque n'a, d'un raſoir ou canif,
De ſon prépuce accourci le pelage ?
Ah ! quel bonheur, ſi, dans un hermitage,
Nous trouvions là quelque révérend Mage,
Affable, humain, & point rébarbatif,
Grand Cabaliſte & très-ſpéculatif,
Sur-tout pratic, plus que ne fut Baïf
De la Maſſore & ſon baragouinage ;
Qui nous apprît comment le grand Roi Juif
Faiſoit des biens ſi gros amoncelage,
Qu'il doubla bien de David l'héritage,
Et loin d'en être indigne ou deſtructif,
Bâtit un Temple à ſon douzain lignage,
Qu'il lui laiſſa tout couvert d'or maſſif !

Or te voilà dans l'heureux payſage
Au Paradis terreſtre relatif,
Où l'oiſeau rare & d'unique plumage,
Sur ſon bûcher, de ſoi reproductif,
Se vient brûler dans l'épurant chauffage
D'encens, de myrte, & bois odoratif.
Veux-tu d'encens qu'on te mène au fourrage,
Puis regagner Paris le gros village ?
Il s'y vend cher, par qui n'eſt apprentif
D'en ſavoir faire un flatteur étalage.
Aimes-tu mieux, d'un cours conſécutif,
Entrer au golfe ou ſein, qui du Calif
Reçut les loix & lui rendit hommage,
Pour le préſent paie au Sophi carage,

Depuis Abas par ordre ſucceſſif ?
Veux-tu, ſans voir Ormus le maladif,
Où de tous biens la terre eſt en veuvage,
Gagner Surate & ſon port ou barage ;
D'où repartant de peur que Sauvagif
Ne nous y trouve & ne nous y ſaccage,
Dans le Bengale, en quelque heureux mouillage,
Comme en ces lieux l'air eſt deſſicatif,
Aller goûter le frais reſtauratif
Du ſavoureux & tant vanté breuvage
Que du coco, ſans aucun expreſſif,
Tire le ſimple & ſeul apéritif ?

Pour donc te rendre un dernier témoignage ;
Que, chaque jour plus imaginatif,
De l'Univers au coin le plus ſauvage,
Il peut aller par-tout pénétratif ;
Notre Pilote aſſure encore, & gage
De te mener juſqu'à l'Antropophage,
En tout contraire au Banian paſſif,
Qui, dans ſa hutte ou ſous l'épais feuillage,
Le long du Gange entretient ſon ménage ;
Et croit ſon cours ſi purificatif,
Qu'il y nettoie en tout tems ſon corſage ;
Et qui, content d'herbes & de laitage,
De ce qui vit ne fait ſon nutritif,
Et ſimplement s'adonne au labourage,
De Pythagore en tout imitatif ?
Au lieu que l'autre, âpre au ſang & carnage,

Sur chair humaine exerce brigandage ;
Et, trop glouton & trop vindicatif,
Oſe s'en faire un horrible apanage.
D'où, comme il faut bientôt plier bagage,
Et de s'enfuir n'être pas trop tardif,
Si tu m'as vu, toujours plein de courage,
T'amener juſqu'en cette étrange plage,
Tu me vas voir sûr, & mémoratif
De ton retour, ſans être en rien fautif,
Savoir virer le Cap du Gange au Tage.

Car auſſi-bien un prudent rétrécif
Veut qu'on finiſſe un ſi long badinage,
Qui deviendroit, ſans un tel correctif,
De mots rimés un fade verbiage ;
Et ſeroit vrai dire au contemplatif,
Qui dans le port en repos ſe ménage,
Qu'il s'attend bien que de cet exceſſif,
Embarquement & ſur *if* & ſur *age*,
Je ne ſaurois me ſauver qu'à la nage,
Et ſur la rive, haletant & pouſſif,
De mon débris par trop lamentatif
En *ex voto* faire une triſte image.

ENVOI.

Nous te laiſſons, pour t'en venir, *hâtif*,
Et plus encor, *chariage*, *attellage*.
Ta venue eſt du Prince l'optatif :
Mais, ſi tu crois valable retentif

Des dix & ſix le fameux aſſemblage
Pour nous répondre, on t'accorde *meſſage*,
Et de cent mots le rimant fagotage.
Point n'avons cru par total ablatif
En devoir faire un ſi cruel ravage,
Qu'il ne t'en reſte aſſez gros collectif,
Pour en remplir encore mainte page.

RÉPONSE
DU DUC DE NEVERS
A CHAPELLE.

VOTRE bateau de frêne ou d'if,
Favoriſé des vents, fait un fort bon ſillage;
Cinglant en haute mer, paſſe Gibraltarif
Toujours dans un même arimage;
Et vous menez par-tout, Samſon numératif,
La mappemonde en garouage.
Vous oſez m'envoyer un défi poſitif;
Vous prétendez ſur moi remporter l'avantage:
Voyons; je me propoſe un exploit déciſif.
Arborant du combat le ſigne exhibitif,
Je viens d'abord à l'arambage.
Le Dieu des Carmes génitif,

D'un rayon illuminatif,
Perçant de votre erreur le ténébreux nuage,
Fera voir que je ſuis un enfant adoptif
Plus chéri que Ronſard, Deſportes, ni Baïf;
Et, quoique vous penſiez par votre long triage,
M'accabler ſous l'*if* & ſous l'*age*,
Je vais d'un air répercuſſif
Tourner contre vous l'*age* & l'*if*.

Pour vous battre donc en rouage
Et renverſer votre eſprit abuſif,
O Poëte, à verve ruſſage!
Je lâche contre vous le Baron eſcogrif,
Qui, du monde ſavant, a gagné le ſuffrage.
Il brocarde vos vers; les nomme un logogrif,
Un harmonieux reſſaſſage
Dont le fond n'eſt point net, ni le ſtyle naïf,
Et ſemble de Baudrand un diffus compilage.
Le Baron s'en prend même au Duc ſuppuratif.
Il raille de ſon teint & de ſon feu volage;
Il dit qu'il a beſoin d'un bon deſſicatif,
Et d'un ſalutaire curage;
Et peut-être auſſi d'argent vif.
Il voudroit ravager Anet & ſon finage,
Le Seigneur, le Curé, le Fiſcal, le Baillif,
Les habitans & tout le voiſinage:
Tant de ce fier Baron le cœur trop ſenſitif,
Du Copronime encore eſt percé juſqu'au vif,
Lui, qui toujours à ſon corſage

A reçu beau, pour adjectif,
Limpide & net comme un galactofage,
Dont le ſouffle confortatif
Eſt de l'ambre & du muſc le parfait alliage.

Cependant nous buvons du vin de l'Hermitage,
Des chagrins de la vie excellent lénitif;
Nous créons des feſtins le Monarque électif;
Nous nous chatouillons l'œſophage
Par le jambon apéritif,
La gaufre, le bignet & le fin feuilletage,
Dans ces derniers jours de charnage,
Où chacun du gibier fait une rude ſtrage.
Malgré le Commiſſaire âpre & repréhenſif,
Juſqu'au vendredi même il eſt maint créofage.
Après les grands repas, cherchant un digeſtif,
A la foire on va voir, d'un œil admiratif,
Le buveur d'eau, le pirofage.

Mais pour vous, qui n'avez, Meſſieurs, pour tout potage,
Pendant ce carnaval, que votre pompeux Zif,
Y prenez-vous au moins quelque plaiſir furtif?
Tenez-vous la Bergère en cage?
Y connoît-on le cocuage?
Y peut-on, comme ailleurs, au-lieu de mariage,
Faire un duo copulatif
Dans un clandeſtin fretillage?
Malgré vos dents, je crois, vous tranchez là du nif.

Je vous plains ; car enfin, le plus beau payſage,
Le plus aimable jardinage,
Quand l'hiver engourdit l'eſprit végétatif,
Quand il n'eſt ni fleurs ni feuillage,
Quand on n'entend point ſous le fage
Les frédons langoureux du Roſſignol plaintif ;
Les pâtres & le pâturage,
Et les troupeaux, & le pacage,
Ont un air bien déſolatif.
Et pour moi, je les enviſage
Comme le tourment de Siſif.
Quitez les donc ; ne cherchez plus d'ambage ;
Ne me renvoyez pas de Pilate à Caïf.
Si, pareſſeux méditatif,
Vous êtes confiné dans votre obſcur Bailliage ;
Je vous aime autant en Erif,
Ou dans les monts du Roi Pélage.

Vous m'entraînez toujours par un charme attractif ;
Votre abſence me donne un chagrin corroſif.
Quand pourrai-je avec vous ſerrer le compérage
Par un renouement amplexif ;
Et faire un vrai rapatriage
Entre la poire & le fromage,
Donnant à notre joie un cours dilatatif ?

Jouiſſons du préſent, c'eſt le commun adage :
Car le tems exterminatif
Met un éternel amarrage

Notre frêle vaiſſeau trop vainement fuitif ;
Et par un fier diſpoſitif,
Malgré tout élixir, dictame, ou ſaxifrage,
Qui ne ſauroit parer ſon coup diſſolutif,
Du monde il faut qu'on déménage.
Profitons donc de ce dogme inſtructif :
Jouiſſons du préſent ; c'eſt le commun adage.

Vous recevrez par le Page,
Qui d'*ime* & d'*ors* fut le datif,
Cette Épître au plus haut guindage,
Dans un ſtyle figuratif,
Je ſouhaite qu'un bon eubage
En puiſſe être interprétatif.

Adieu. Je n'en puis plus. Fatigué, ſemi-vif,
L'œil interne a perdu tout atome viſif.
Voilà de mon cerveau le dernier preſſurage.
Je ſuis bien plus à vous, que du Luc au Pontif ;
Moi, le jadis Gouverneur de Brouage.

RÉPONSE

DE MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU,

A l'Epître que M. l'Abbé DE CHAULIEU *lui envoya de Saint-Maur, le 6 Octobre, dans ſon Gouvernement de Touraine.*

JE veux répondre aux jolis vers
Que j'ai reçus aux bords de Loire :
Mais, pour m'en tirer avec gloire,
Il faudroit les talens divers
De Virgile, Horace, Catulle,
Ovide, Térence, Tibulle,
Des autres Chantres de l'Albule,
De l'aveugle Méonien,
Et du cygne Béotien.
Mais les fleuves de la Touraine
Ne tiennent rien de l'Hipocrène.
Nos fruits font l'effet des pavots ;
Ils engourdiſſent notre veine,
Et plongent mon eſprit dans un lâche repos.
Il faut pourtant dire deux mots,
Pour répondre au jeune Héros
Qui m'écrit des bords de la Seine.

La Marne ici, je crois, ſeroit plus à propos;
Mais c'eſt la rime qui m'entraîne.
Mélac à la fin s'eſt rendu :
Mais il s'étoit bien défendu ;
Ainſi, nul reproche à lui faire.
Pour moi, je me rends aujourd'hui.
Ma défenſe eſt foible & légère :
On me pardonnera, j'eſpère ;
J'étois mieux attaqué que lui.

Vous m'avez mandé des nouvelles
De la Divinité qui règne dans Saint-Maur;
Elle peut effacer Déeſſes & Mortelles.
Non ; la maîtreſſe de Médor,
Ni la belle veuve d'Hector,
Ni l'aimable ſœur de Caſtor,
Ni celle dont l'Amour fit ſon plus cher tréſor ;
Que les jeunes Zéphyrs portèrent ſur leurs ailes,
Auprès d'elle, je crois, n'auroient pas paru belles.
Elle rajeuniroit Neſtor ;
Rendroit fidèle Galaor ;
Se feroit admirer du ſévère Mentor.
Sitôt qu'à ſon eſprit elle donne l'eſſor,
Elle ſait embellir les moindres bagatelles ;
Elle fait, dites-vous, naître des fleurs nouvelles;
Elle fait beaucoup plus encor,
La joie & la douceur, ſes compagnes fidelles,
Font renaître à ſa Cour l'aimable ſiècle d'or.

De ſon heureux époux que n'a-ton pas à dire ?
Il honore de ſes regards
Ceux qui cultivent les beaux Arts ;
Il eſt l'Apollon qui m'inſpire ;
Il m'a fait reprendre la lyre ;
Il a tous les talens du premier des Céſars,
Et, quand il eſt dans les haſards,
L'ennemi le craint & l'admire,
Fuit devant lui de toutes parts.
Il a ſur nous un double empire ;
Il eſt Apollon, il eſt Mars ;
Et, pour l'aller trouver je pars.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans ce premier Volume.

PRÉFACE. *Page* 1
PENSÉES ſur la Mort, dans les principes du Chriſtianiſme, à M. le Marquis de la Fare. 11
Penſées ſur la Mort, dans les principes du pur Déiſme, au même. 14
Penſées ſur la Mort, dans les principes d'Épicure & de Lucrèce, à Madame la Ducheſſe de Bouillon. 18
SUR une première attaque de Goutte. 22
LA RETRAITE. 25
LETTRE de M. de la Faye à madame D*** ſur la Retraite & la Goutte. 25
LES LOUANGES de la vie champêtre, à Fontenay ma maiſon de Campagne. 31
RÉFLEXION ſur la Maxime d'Épicure, *Sapiens non accedat ad Rempublicam*; à Damon. 35
ODE contre l'Eſprit. 39
ÉPITRE de M. le Duc de Nevers, à M. le Duc de Vendome, demeuré malade de la petite vérole à la Charité-ſur-Loire, lorſqu'il alloit prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement de Provence. 44

SONNET du même, envoyé à M. le Duc de Vendome dans la même Lettre. 46
RÉPONSE à l'Épître précédente, par M. l'Abbé de Chaulieu. 47
RÉPONSE de M. le Duc de Nevers à M. l'Abbé de Chaulieu. 49
ÉPITRE à M. le Duc de Nevers, ſur des Vers de Chapelle dans les ſeules rimes d'*age* & d'*if*. 52
ÉPITRE à M. le Marquis Dangeau, qui m'avoit traité de Poëte, en m'envoyant à Anet deux cents billets blancs de la Loterie du Roi qui avoit été tirée à Saint-Germain. 54
RÉPONSE de M. le Marquis Dangeau. 57
ÉPITRE à M. le Marquis Dangeau, qui m'avoit renvoyé autres cent billets blancs de la ſeconde Loterie du Roi. 61
A ſon Alteſſe Séréniſſime Madame la Princeſſe de Conti, Fille du Roi, ſur ce qu'elle s'amuſoit avec Monſeigneur, pendant les voyages de Meudon, à parler en Rébus. 65
RONDEAU ſur la traduction des Métamorphoſes d'Ovide de Benſerade. 66
LETTRE à madame la Ducheſſe de Mazarin & à M. de Saint-Evremont. 67
RÉPONSE de M. de Saint-Evremont. 69
ODE de M. le Marquis de la Fare, à la louange de la Pareſſe. 72
ÉPITRE à M. le Marquis de la Fare. 74
RÉPONSE de M. le Marquis de la Fare. 78

VERS faits par ordre de Monſeigneur, pour une Maſcarade. 80
ÉPIGRAMMES de M. l'Abbé de Chaulieu & de M. le Marquis de la Fare à ce ſujet. 82 & 83
LETTRE de M. le Chevalier de Bouillon à M. l'Abbé de Chaulieu. 84
RÉPONSE à M. le Chevalier de Bouillon. 86
LETTRE à madame la Marquiſe de Laſſay. 89
LETTRE pour madame la Marquiſe de Laſſay, à S. A. S. Madame la Ducheſſe. 91
LETTRE à madame la Marquiſe de Laſſay. 92
AUTRE à la même. 94
RÉPONSE de M. le Marquis de la Fare, au nom de Madame de Laſſay. 95
RÉPONSE à madame la Marquiſe de Laſſay. 96
LETTRE de M. le Duc de Nevers, de Lyon, où il étoit avec madame la Ducheſſe de Bouillon. 97
RÉPONSE de M. l'Abbé de Chaulieu. 101
ÉPITRE de M. l'Abbé Courtin à M. l'Abbé de Chaulieu. 105
RÉPONSE de M. l'Abbé de Chaulieu à M. l'Abbé Courtin. 108
SECONDE ÉPITRE de M. l'Abbé Courtin, en vieux langage. 111
INVITATION de M. l'Abbé Courtin à M. l'Abbé de Chaulieu, pour le prier à le venir voir dans ſa nouvelle maiſon. 114
RÉPONSE de M. l'Abbé de Chaulieu, en même ſtyle. 115

BILLET pour Étrennes de M. l'Abbé Courtin à M. l'Abbé de Chaulieu. 117
RÉPONSE de M. l'Abbé de Chaulieu. 119
LETTRE de M. l'Abbé de Chaulieu à M. Rouſſeau, ſur le Rien. 120
ÉPIGRAMME de M. Rouſſeau, ſervant de Réponſe à la précédente Lettre. 122
LETTRE de meſſieurs le Marquis de la Fare, l'Abbé Courtin & Rouſſeau. 123
LETTRE à M. Sonning, ſervant de Réponſe à la Lettre de ces Meſſieurs. 126
COUPLETS de Chanſon, faits à un ſouper chez M. Sonning. 128
COUPLETS de Chanſon, faits à un ſoupèr chez madame de la Sablière 129
CHANSON ſur l'air des flons flons. 130
LETTRE à M. Rouſſeau, pour lui apprendre le tems de mon retour. 131
LETTRE à M. Rouſſeau, ſur la Direction que M. de Chamillart lui avoit donnée dans les Finances. 133
RÉPONSE de M. Rouſſeau. 135
LETTRE de M. le Comte d'Hamilton, ſous le nom de madame la Comteſſe de Staford. 137
REPONSE à madame la Comteſſe de Staford. 141
LETTRE à madame la Comteſſe de Staford, pour la prier de me venir voir pendant ma Goutte. 144
RÉPONSE de M. le Comte d'Hamilton, au nom de madame de Staford. 146

ÉPITRE de M. le Comte d'Hamilton à M. le Comte de Gramont. 148
LETTRE à M. le Comte d'Hamilton, qui nous avoit été mêler, M. de la Fare & moi, dans une Lettre à M. le Comte de Gramont. 163
ÉPITRE à S. A. S. Monſeigneur le Duc de Vendome, ſur la charge de Général des Galères que le Roi lui donna. 166
ÉPITHALAME ſur le mariage de S. A. S. Monſeigneur le Duc de Vendome avec Mademoiſelle d'Enguien. 171
ÉPITRE à M. le Marquis de la Fare, qui m'avoit demandé mon portrait. 174
APOLOGIE de l'Inconſtance. Ode. 182
DIVERTISSEMENT de Saint-Maur & de Sceaux.
LA VIEILLESSE d'un Philoſophe Épicurien. Ode à S. A. S. monſieur le Duc. 185
PREMIÈRE LETTRE, de Saint-Maur, à madame la Ducheſſe du Maine au nom de M. le Duc. 190
RÉPONSE de M. de Malézieux & de M. l'Abbé Geneſt, au nom de madame la Ducheſſe du Maine. 193
ÉPITRE de M. de Malézieux & de M. l'Abbé Geneſt, au nom de Madame la Ducheſſe du Maine, à M. le Duc. 196
RÉPONSE à Madame la Ducheſſe du Maine, au nom de M. le Duc 199
ÉPITRE, au nom de M. le Duc, à madame la Ducheſſe du Maine. 201

PREMIÈRE RÉPONSE de M. de Malézieux, au nom de madame la Ducheſſe du Maine. 212
SECONDE REPONSE de M. l'Abbé Geneſt, au nom de madame la Ducheſſe du Maine. 214
LETTRE à madame la marquiſe de Laſſay, qui m'avoit demandé, de la part de S. A. S. madame la Ducheſſe, des Vers pour la divertir pendant un rhume qu'elle avoit 218
RÉPONSE de S. A. S. Monſeigneur le Duc, au nom de madame de Laſſay. 223
LA PERFECTION D'AMOUR, Fable, à S. A. S. Monſeigneur le Duc, ſervant de Réponſe à ſa Lettre au nom de madame de Laſſay. 226
ÉPITRE à M. le Marquis de Dangeau, étant dans ſon Gouvernement de Touraine. 242
A M. de Malézieux, ſur la Fête qu'il donna à monſeigneur & madame la Ducheſſe du Maine, à Châtenay. 245
LETTRE de M. de Malézieux à M. l'Abbé de Chaulieu. 248
RÉPONSE à M. de Malézieux. 249
VERS de M. de Malézieux, donnés à M. l'Abbé de Chaulieu en arrivant à ſouper à Sceaux. 251
RÉPONSE de M. l'Abbé de Chaulieu. *Ibid.*
COUPLETS de Chanſon de M. de Malézieux, ſur la diſpute de l'ame des Bêtes. 252
RÉPONSE à ces Couplets. 253
A S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine, en lui envoyant une Bourſe. 255

RÉPONSE de Chapelle aux deux Épîtres du Duc de Nevers. 257
RÉPONSE du Duc de Nevers à l'Épitre précédente. 261
RÉPONSE de Chapelle au Duc de Nevers. 264
AUTRE ÉPITRE de Chapelle au Duc de Nevers. 267
RÉPONSE du Duc de Nevers à Chapelle. 274
RÉPONSE de M. le Marquis de Dangeau, à l'Épitre que M. l'Abbé de Chaulieu lui envoya dans son Gouvernement de Touraine. 279

Fin de la Table.

2320